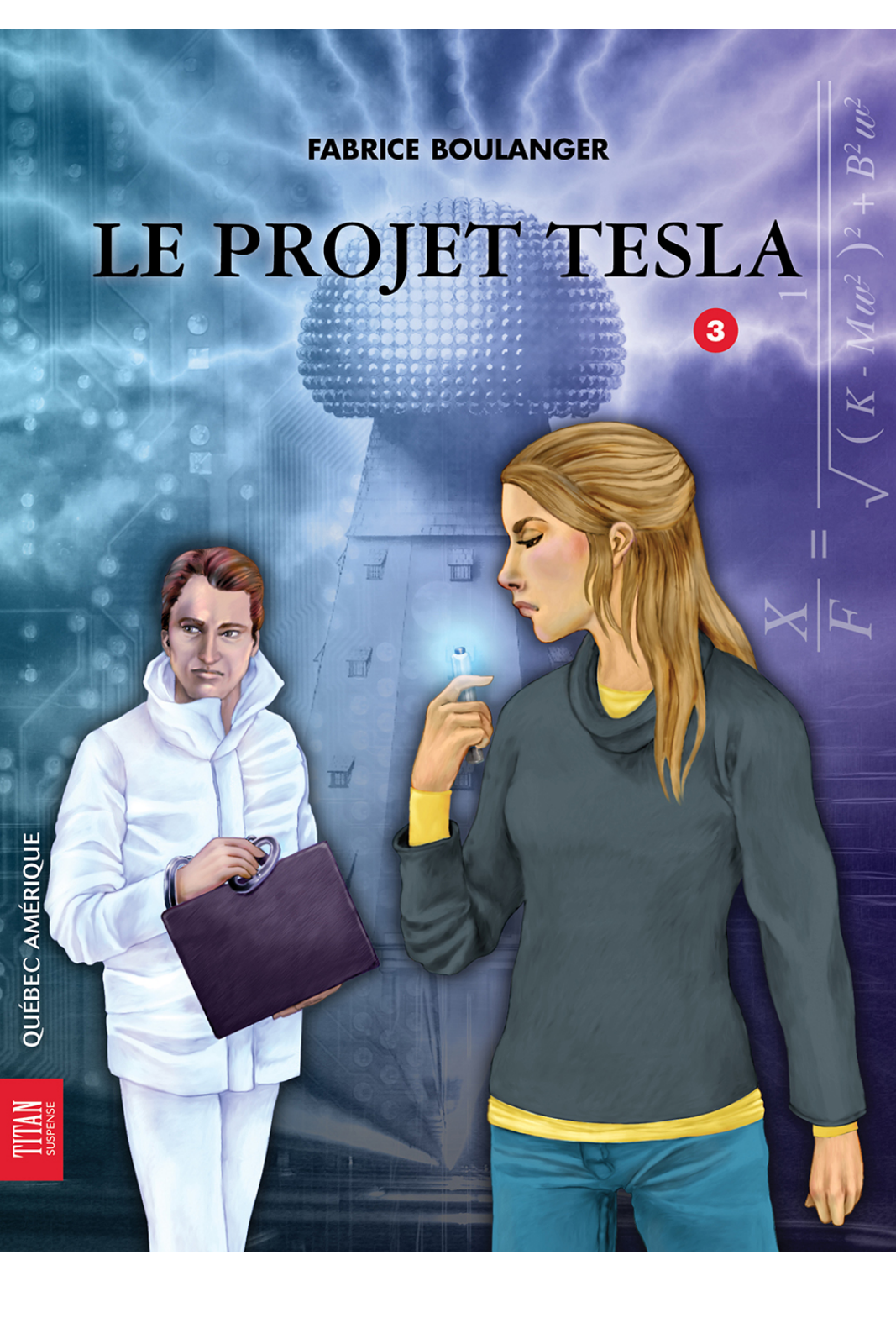
FABRICE BOULANGER

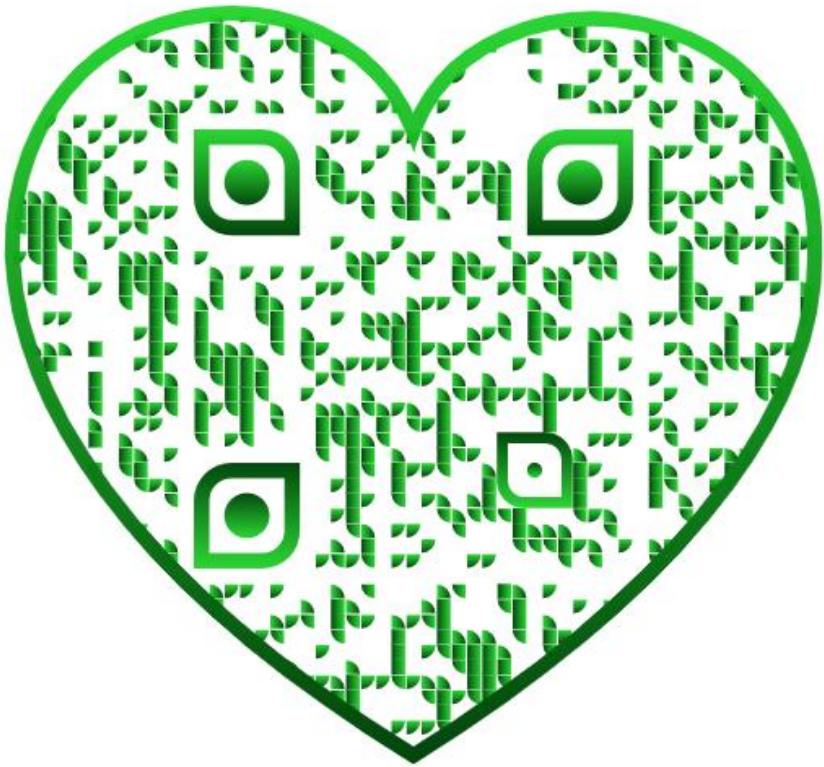
LE PROJET TESLA

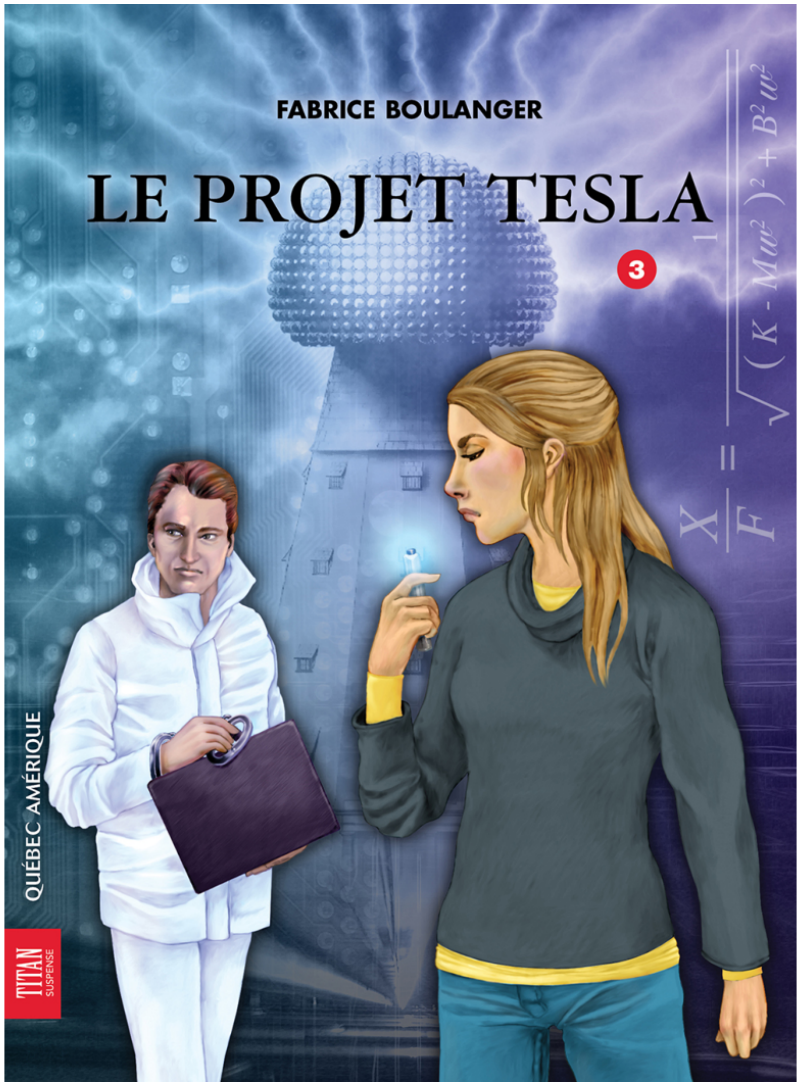
3



QUÉBEC AMÉRIQUE

TITAN SUSPENSE




FABRICE BOULANGER
LE PROJET TESLA
3
QUÉBEC AMÉRIQUE
TITAN
SUSPENSE

TITAN
SUSPENSE

Collection dirigée par
Marie-Josée Lacharité

Du même auteur chez Québec Amérique

SÉRIE ALIBIS INC.
Jeu de dames, coll. Titan suspense, 2007.
ALIBIS inc., coll. Titan suspense, 2006.

LE PROJET TESLA

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Boulanger, Fabrice
Le projet Tesla
(Titan ; 90)
Troisième roman de la Série Alibis inc.
Pour les jeunes.
ISBN 978-2-7644-0771-4 (Version imprimée)
ISBN 978-2-7644-1024-0 (PDF)
ISBN 978-2-7644-2207-6 (ePub)
I. Boulanger, Fabrice. Série Alibis inc. II. Titre.
III. Collection : Titan jeunesse ; 90.
PS8553.O838P76 2010 jC843'.54 C2010-941334-2
PS9553.O838P76 2010

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

SODEC Québec

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec de son appui financier.

Québec Amérique
329, rue de la Commune Ouest, 3e étage
Montréal (Québec) H2Y 2E1
Téléphone : (514) 499-3000, télécopieur : (514) 499-3010

Dépôt légal : 4e trimestre 2010
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Révision linguistique : Céline Bouchard et Chantale Landry
Mise en pages : André Vallée — Atelier typo Jane
Conception graphique : Célia Provencher-Galarneau

Illustration de couverture : Laurine Spehner
Conversion au format ePub : Studio C1C4

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2010 Éditions Québec Amérique inc.
www.quebec-amerique.com

FABRICE BOULANGER

LE PROJET TESLA

QUÉBEC AMÉRIQUE jeunesse

Introduction

Je n'entends plus rien. C'est comme si tous les sons autour de moi s'étaient assourdis, comme si tout avait été absorbé par les amoncellements de neige qui m'entourent. La scène se déroule au ralenti. Ma copine Natacha est près de moi, paniquée. Elle me fait signe qu'il faudrait rentrer mon père dans la maison, qu'il ne faut pas le laisser là. Natacha, malgré son bras dans le plâtre, tente de tirer mon père dans l'entrée. Je ne l'aide pas. Je sais d'avance qu'il sera trop lourd pour nous deux.

Natacha me secoue pour me sortir de ma torpeur. Je ne réagis pas.

En me parlant, ma copine attrape son cellulaire et compose un numéro. J'entends vaguement le prénom de la personne à qui elle s'adresse : David.

David saura quoi faire, il est policier, c'est un ami… un peu plus que ça, en fait.

J'arrive difficilement à faire le point sur la situation. J'ai souvent entendu dire que la vie n'a pas de prix, qu'il faut profiter des bons moments quand ils passent et que chaque jour nous réserve sa part de bonheur ou presque. J'ai l'impression que cette journée-ci s'annonce plutôt mal. Il est deux heures du matin, mon père gît devant chez moi avec une balle dans le ventre et la police ne va pas tarder à me rechercher pour avoir été complice du plus gros cambriolage que la ville de Montréal ait connu. Comme nuit de

Noël, on peut rêver mieux !

Depuis six mois, j'ai été prise dans un tourbillon d'événements qui me dépasse complètement.

Suite à la disparition de ma mère, il y a trois ans, mon père et moi avions fondé une agence d'alibis pour subvenir à nos besoins. Quand mon père m'a demandé de mettre mes connaissances en informatique à profit pour bricoler de faux documents et pour monter des alibis, j'ai trouvé ça plutôt cool. Je me suis dit que c'était toujours mieux que d'aller travailler au dépanneur du coin. À ce moment-là, je ne pensais pas qu'un policier nommé Lampron pourrait se servir de notre agence afin de couvrir les malversations d'un de ses amis, un dénommé Frank Black, et pour salir la réputation de notre famille…

C'est ma tante Arlène qui nous a éclairés sur les véritables intentions du policier. C'est aussi grâce à elle que j'ai appris que ma mère était vivante. Elle se cache. Ma mère s'est fait voler un projet scientifique dont elle est l'auteure alors qu'elle était à la recherche d'une subvention gouvernementale pour le développer. Le projet Tesla, comme elle l'appelle, a été revendu par des politiciens sans scrupule à une entreprise nommée Atmospheric Energies. Cette même entreprise a menacé ma mère de représailles si elle ne lui communiquait pas les informations manquantes pour rendre le projet opérationnel. Les menaces étant de plus en plus sérieuses, Catherine a décidé de s'isoler afin de nous protéger, mon père et moi, et de poursuivre ses recherches dans un lieu plus sûr.

Ce que j'étais loin d'imaginer, c'est que ma tante Arlène s'est donné pour mission de voler les politiciens véreux qui ont floué ma mère afin de récupérer l'argent qui aurait dû lui revenir de droit. C'est ainsi que, cette nuit, elle m'a entraînée dans le cambriolage du Casino de Montréal. Ç'aurait pu très mal tourner, mais, par chance, nous nous en sommes sortis indemnes… Enfin, c'était encore vrai il y a quelques minutes. Ici, devant chez moi, tout a basculé. Mon

père est tombé au sol, atteint d'une balle en pleine poitrine.

Je suis pétrifiée par ce qui vient d'arriver. J'ai beau me dire que je dois agir et entreprendre quelque chose, mon corps ne répond pas.

Natacha, par contre, s'active le plus vite qu'elle peut. Elle a rentré mes affaires, est allée chercher une couverture et en a recouvert mon père. Elle comprime maintenant la plaie d'une main et, de l'autre, elle me secoue tant bien que mal. Rien à faire, je suis en pause, hypnotisée par le filet de sang qui s'écoule sur la neige.

Il ne m'est pas difficile de savoir qui a fait ça, ni même pourquoi. La société Atmospheric Energies et Lampron, son homme de main, sont prêts à tout pour obtenir les informations qui leur manquent.

Toutefois, ce que je ne sais pas, c'est si ma mère aurait pu imaginer qu'un tel événement allait se produire.

Au fond de moi, en regardant cette traînée rougeâtre, un horrible pressentiment commence à faire son chemin. Comme si, imperceptiblement, je savais déjà que tout ce qui m'est arrivé jusque-là n'était qu'un début.

Chapitre 1

David arrive en courant. Il n'a mis que quelques minutes à nous rejoindre. Il devait être au commissariat de quartier, à deux coins de rues d'ici. Dès qu'il voit mon père, il prend le contrôle de la situation. Il vérifie ses signes vitaux, interroge Natacha puis s'adresse à moi d'une voix ferme en me fixant droit dans le yeux.

— Lucie, ton père est inconscient mais vivant. On va s'en occuper. Qui a tiré ? Tu as vu quelque chose ?

Je secoue la tête négativement. Des mots essayent péniblement de sortir de ma bouche :

— Appelle… une… ambulance.

David réfléchit un moment. Il a la présence d'esprit de ne pas faire ce que je lui demande.

— C'est certainement Lampron qui est derrière ça. Si on envoie ton père à l'hôpital, les médecins devront faire une déposition pour déclarer une blessure par balle. On va attirer l'attention sur nous. Or c'est précisément ce que veut Lampron.

Natacha intervient.

— Mais… mais, on va tout de même pas laisser Sidney se vider de son sang sur le paillasson !

— J'ai une autre idée, rétorque David en sortant son cellulaire. On a besoin d'un taxi.

À ce moment, une voix se fait entendre dans la rue.

— On peut utiliser ma voiture si vous voulez.

Nous nous retournons.

— Je n'avais pas tellement envie de suivre mes collègues au Casino, le cambriolage était déjà suffisamment couvert. Cependant, je me demandais si Arlène serait chez vous ce soir… De toute évidence, non !

Voir débarquer ainsi Simon Kragaris me sort complètement de ma torpeur. J'ai fait connaissance avec ce journaliste de Radio-Canada alors que Frank Black était sur le point de nous coincer. Je dois reconnaître que s'il n'avait pas été là, mon père et moi serions peut-être derrière des barreaux à l'heure actuelle… Disons simplement qu'il m'est apparu moins sympathique avec son insistance à vouloir en savoir toujours davantage sur le passé de ma famille. La seule chose qui importe à cette fouine est de décrocher l'article du siècle. Je déteste sa façon de manipuler les gens.

— On n'a pas besoin de vous ici ! dis-je, estomaquée, tandis que David parle à quelqu'un au téléphone. Et vous avisez pas de parler de mon père à qui…

Kragaris m'interrompt.

— Lucie, arrêtez de me considérer comme votre ennemi. Je suis journaliste, et non paparazzi. J'ai toujours protégé mes sources et je n'ai aucun intérêt à mettre mes contacts dans le trouble.

— N'empêche qu'en venant ici, intervient Natacha, vous aviez une idée derrière la tête.

— Je tenais à savoir si mon intuition était fondée ou pas. Je fais mon travail, c'est tout.

— Dégagez ! On doit s'occuper de mon père.

David referme son téléphone cellulaire.

— C'est bon, je sais où l'emmener.

Kragaris reprend.

— Lucie, votre père est blessé et vous avez besoin d'un moyen de transport tout de suite. Promis, je ne réaliserai pas le moindre reportage sur vous et votre famille sans votre autorisation !

David le prévient :

— Vous êtes conscient que vous pourriez avoir des problèmes en agissant de la sorte. Si nous sommes reconnus coupables de quoi que ce soit, vous risquez d'être considéré comme complice.

— Merci, je suis au courant.

— Et pourquoi vous faites ça ? dis-je, méfiante.

— Disons que j'ai mes raisons.

David est tout aussi conscient de l'urgence de la situation. Pas le temps d'analyser en détail les motivations du journaliste. On tente le coup. Les deux hommes soulèvent mon père et le tiennent comme un ivrogne pour passer inaperçus dans la rue. Je me tourne vers Natacha.

— Rentre chez toi, Nat, tu en as déjà bien assez fait, tes parents vont finir par s'inquiéter.

— Tu vas me tenir au courant, d'accord ?

— Promis.

Je m'installe rapidement sur la banquette arrière, à côté de mon père, et m'assure de comprimer la plaie.

L'étrangeté de la scène me saute aux yeux. Depuis la disparition de ma mère, mon père a toujours été là pour moi. Subitement, la situation est totalement inversée et je n'ai pas été préparée à ça. J'éclate en sanglots. Je suis exténuée. Qu'est-ce qui est en train de m'arriver ?

En voyant que je ne vais pas bien du tout, David vient s'installer près de moi.

— Lucie, va falloir tenir le coup, dit-il en m'embrassant maladroitement sur la tempe. On va faire tout ce qu'on peut pour ton père.

J'essaye de reprendre le dessus. Je fais oui de la tête.

Kragaris a démarré la voiture.

— Quel est l'hôpital le plus proche ?

— On va pas à l'hôpital, rétorque David. On va chez mon beau-

père.

Chapitre 2

Kragaris roule le plus vite qu'il peut dans les rues enneigées de Montréal. Avec la tempête qui s'est abattue sur la ville il y a quelques heures, les policiers en fonction ont mieux à faire que de nous prendre en filature.

Je ravale mes sanglots. Qu'est-ce que David tente de faire au juste ?

— David, mon père a besoin de soins, il faut l'emmener à l'hôpital, sinon…

Mon copain sort de ses pensées.

— Mon beau-père est chirurgien. Il a travaillé aux urgences pendant pas mal d'années ; il saura quoi faire. Et puis, ma mère continue de m'écrire tous les Noël en espérant que je vienne chez eux pour les fêtes. C'est l'occasion de renouer des liens.

Ces paroles me réconfortent un petit peu, mais je nous imagine tout de même mal débarquer à l'improviste dans une famille que David a fuie il y a des années.

— Tu leur as dit qu'on arrivait avec un blessé ?

— J'ai dit à ma mère que j'avais besoin de mon beau-père pour résoudre un problème.

— On devrait aller à l'hôpital.

Alors que j'avais presque oublié sa présence, Kragaris, qui jusque-là était concentré sur la route, prend la parole :

— Je pense que votre copain a raison de ne pas vouloir

l'emmener dans un endroit public.

— Qu'est-ce que vous en savez, vous ?

Face à mon ton agressif, le journaliste est pris au dépourvu.

— Je… Écoutez, Lucie… Je suis peut-être le seul dans toute la presse canadienne à deviner vaguement ce qui se passe entre vous, votre mère et votre tante…

— Vous ne devinez rien du tout ! Tout ce que vous voulez, c'est écrire un papier qui fera la une.

— Seulement, chaque fois que j'émets une théorie sur le sujet, je n'ai aucune preuve à l'appui et on me rit au nez. Croyez-moi, si je cherchais la gloire, ça fait un moment que j'aurais changé de sujet… Je ne suis pas juste une machine à pondre des scoops comme vous l'imaginez… loin de là. J'ai ma part d'humanité. Je ne pouvais pas vous laisser là en restant les bras croisés. Ce n'est pas dans ma nature.

— Si vous espérez m'émouvoir, laissez tomber, vous manquez de crédibilité.

J'observe mon père, inquiète. Il est blanc comme neige. Le sang a traversé la couverture. Il y en a partout.

— On est arrivés ! s'écrie David alors que Kragaris stationne la voiture devant une grosse maison située derrière l'oratoire Saint-Joseph.

Tandis que les deux hommes sortent mon père tant bien que mal, je m'occupe de sonner à la porte.

Difficile de décrire la tête de l'homme qui nous ouvre en robe de chambre. Mélange de stupeur et de mépris. David ne s'arrête pas à ça, il s'engouffre rapidement dans la maison avec mon père, secondé par Kragaris. La mère de David nous attend à l'intérieur. De toute évidence plus jeune que son conjoint, on dirait qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se fondre dans le décor. Même stupeur dans le regard, mais mélangée avec une joie profonde. Elle n'a d'yeux que pour son fils, c'est à peine si elle remarque mon père.

— Où est-ce qu'on le dépose ? demande David.

Pas de réponse dans le camp adverse. Je crois qu'ils ne s'attendaient pas à ce débarquement.

C'est le beau-père de David qui réagit en premier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lance-t-il avec un regard noir.

— Quelqu'un qu'il va falloir soigner au plus vite, rétorque mon ami sur le même ton.

— Il y a des hôpitaux pour ça.

— C'est pas la meilleure place pour lui.

— Et toi, tu as décidé que la meilleure place pour je ne sais quel drogué victime d'un règlement de compte, c'était chez nous ?

Je n'ai pas l'intention de laisser passer ça.

— Hé ! Le monsieur, là, qui est en train de se vider de son sang sur votre beau tapis à 2 000 dollars, c'est mon père, OK ? C'est loin d'être un drogué et s'il reçoit pas des soins très rapidement, j'ai bien peur que votre tapis serve aussi à emballer son corps ! Ni vous, ni moi avons envie d'en arriver là, n'est-ce pas ?

Je ne réussis plus à retenir mes larmes. Je ne peux pas croire que la vie de mon père dépende du fait que ces deux hommes s'entendent ou non.

La mère de David intervient d'un ton timide en désignant une porte à sa droite.

— La salle d'examen est juste là.

David et Kragaris s'y précipitent. La mère de David étale un grand drap de papier sur la table d'auscultation. Ils y déposent mon père inerte.

D'un air renfrogné, le beau-père de David examine rapidement le patient.

— Je ne peux rien faire ici. Emmène-le à l'hôpital.

— On peut pas, refuse David en s'épongeant le front.

— Écoute, je ne sais pas ce que tu avais en tête en l'emmenant ici, mais cet homme a besoin d'une intervention d'urgence. Je ne

peux pas réaliser ce genre d'opération dans un cabinet privé, c'est beaucoup trop dangereux.

— Va falloir que tu essayes quand même.

L'homme hausse le ton.

— Mais bon Dieu, David ! T'imagines quoi, au juste ? Que je vais risquer la vie d'un homme ici, alors qu'il aurait dix fois plus de chances de survie dans un hôpital ?

— La situation est très simple. Maman aimerait que nous reformions une famille unie. Vous voulez une autre chance, une dernière ? Alors aidez-nous. C'est tout ce que je demande.

J'ai l'impression que la vie de mon père est en équilibre instable sur un tout petit fil tendu.

Il n'y a pas un bruit dans la pièce. La mère et le beau-père de David se regardent intensément. C'est la dame qui prend la décision.

— On va faire ce qu'il faut. Tu peux compter sur nous.

— Mais Émilie, tu te rends compte ? rétorque l'homme. Je n'ai pas le matériel… je ne peux pas…

— S'il te plaît, Normand. C'est moi qui te le demande.

Le médecin ronchonne en nous dévisageant un à un. Il fait signe à Simon d'approcher.

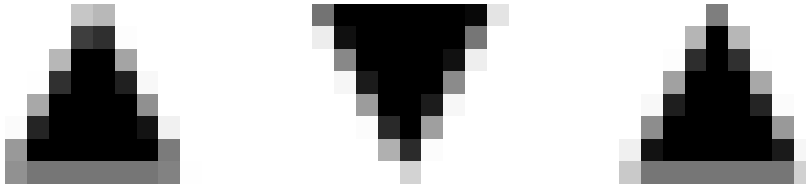
— Vous, vous restez avec moi. Je vais avoir besoin d'un coup de main pour le déplacer pendant l'examen. Les autres, sortez de la pièce, j'ai besoin d'espace.

Normand referme la porte derrière nous mais je la bloque avec mon pied.

— Vous allez le sauver, n'est-ce pas ?

L'homme me fixe froidement.

— Je n'en ai aucune idée.



Il est trois heures du matin. Voyant mon état de fatigue, la mère de David nous invite à passer au salon où je m'effondre dans un canapé. David vient s'asseoir à côté de moi.

— Vous n'avez vraiment pas l'air bien, mademoiselle, je vais vous préparer un petit quelque chose à manger, propose la dame.

Je la remercie avec le plus beau sourire dont je suis capable dans les circonstances.

David saisit délicatement sa mère par le bras alors qu'elle passe près de lui.

— Merci pour les lettres, maman. Merci de ne pas m'avoir oublié.

La mère de David esquisse un petit sourire timide.

— C'est moi qui te remercie d'être venu. Nous ferons le nécessaire pour ton ami.

Le visage de la mère de David en dit long. Je crois qu'elle attendait ce moment depuis des années. Elle serre tendrement l'épaule de son fils, puis s'esquive dans la cuisine.

— Nous allons souffler un peu, me suggère David. Je vais m'arranger avec ma mère pour qu'on passe le reste de la nuit ici. Nous serons en sécurité. Par la suite, je préférerais que tu t'installes chez moi pour quelque temps.

— Chez toi ?

— Tu ne peux pas retourner chez vous après ce qui s'est passé. Imagine : le plus gros cambriolage du siècle a lieu alors qu'Arlène Turpin vient juste d'être libérée de prison. Même si je trafique un peu ma déposition pour éloigner les soupçons de ta tante, les services de police ne sont pas dupes, ils vont vouloir l'interroger.

Comme elle habitait chez toi et qu'elle a disparu…

— La police risque de débarquer à la maison.

— Exactement. Si tu es seule, là-bas, ou pire avec ton père blessé par balle, ça ne passera pas inaperçu. Tu seras soumise à plusieurs interrogatoires qui te pousseront à bout et la presse risque une fois de plus de s'intéresser à toi. Or, tu sais aussi bien que moi qu'il faut l'éviter à tout prix, parce que ça alerterait ta mère. Elle risquerait alors de se montrer. Ce serait entrer dans le jeu de Lampron qui rêve de lui mettre le grappin dessus.

— Il faudra bien que je sorte de ma cachette un jour ! Comment je vais faire pour justifier mon absence ? Et pour l'école ? Les cours reprennent dans un peu plus d'une semaine…

David sourit.

— Je sais pas. Faudra trouver un alibi pour que ton absence soit crédible. Tu ne devrais pas avoir trop de difficulté, non ?

Soupir…

La mère de David qui revient de la cuisine nous fait asseoir à une petite table à café dans un coin du salon et nous apporte deux omelettes au bacon. Je n'ai rien senti d'aussi bon depuis longtemps. Cette omelette est la meilleure chose qui me soit arrivée en cette nuit de Noël.

Alors qu'elle dépose les assiettes devant nous, Émilie jette un regard étonné à mon cou. Je comprends qu'elle détaille le petit collier que je porte. C'est une pièce de monnaie ancienne montée en pendentif que David m'a offerte il y a quelques jours pour mon anniversaire. La mère de David ne dit rien, mais elle dévisage son fils d'un air interrogateur. David reste impassible. Je n'ai pas la force de lui demander ce qui l'intrigue autant. Ça attendra.

Assise devant ce repas tout simple mais préparé avec amour, je me remémore ce qui s'est passé, toutes les personnes que j'ai perdues en l'espace de quelques heures seulement : Maude, ma tante Arlène, et maintenant mon père dont le sort est incertain… La

fatigue aidant, j'ai du mal à garder mon sang-froid, quelques larmes coulent sur mes joues.

Kragaris, qui vient de sortir de la salle d'examen, me tend son mouchoir. Il y a une tendre compassion dans son regard. Je retrouve le visage de « père Noël » auquel je l'avais associé lors de notre première rencontre.

— Comment va mon père ? que je lui demande en prenant la pièce de tissu.

— Normand n'a pas terminé. Je préfère le laisser répondre, je ne suis pas médecin.

Je sanglote de plus belle.

— Lucie, vous êtes en train de vivre ce que votre mère aurait voulu vous éviter. Et, malheureusement, je crains que ça ne s'arrêtera pas là. Reposez-vous. Vous devez ménager vos forces.

Je ne comprends pas bien cette allusion impromptue à ma mère.

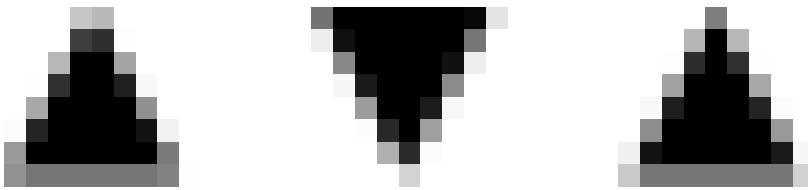
— Qu'est-ce que vous me cachez, Simon ? dis-je en essuyant mes larmes. Qu'est-ce que vous savez sur ma mère ?

— Pas grand-chose, je vous assure. Mais ce n'est pas très difficile de comprendre qu'en disparaissant, elle a cherché à vous protéger. De toute évidence, elle a échoué.

J'avale ma bouchée de travers.

— Comment savez-vous que ma mère n'est pas… euh… enfin qu'elle…

— Il y a un temps pour chaque chose, Lucie, fait remarquer Kragaris en se dirigeant vers la porte. Et pour le moment, vous devriez aller dormir. Ce qui vous attend ne sera pas de tout repos.



Ça doit faire une demi-heure à peine que j'ai fermé les yeux quand le beau-père de David vient me secouer légèrement. Nous étions affalés tous les deux sur le canapé. David se réveille en même temps que moi.

Je me lève d'un bond.

— Comment va mon père ? Est-ce qu'il est vivant ?

Le chirurgien tire une chaise près de nous.

— Il est vivant, oui. Les dégâts causés par le projectile sont minimes et j'ai pu arrêter l'hémorragie. De ce côté-là, il n'y a plus de risques majeurs.

— De ce côté-là ? dis-je, inquiète. Est-ce qu'il a repris connaissance ?

— Non, et c'est bien là mon problème. Le projectile…

— Quel calibre, la balle ? l'interrompt David. Le trou dans sa poitrine est assez petit, il me semble.

— Justement, ce n'est pas une balle.

— Je ne comprends pas, dis-je, intriguée. On lui a tiré dessus, non ?

— Oui, on lui a bien tiré dessus, mais pas avec une arme conventionnelle. Pas avec une balle ordinaire.

— Alors quoi ? s'impatiente mon ami. Un Teaser ? C'est pas supposé percer la peau !

— Non, c'est autre chose… Néanmoins, je ne sais absolument pas de quoi il s'agit.

— Pardon ? dis-je, estomaquée.

— Ça ressemble à une minuscule capsule de quelques millimètres de longueur qui s'est logée en surface, dans la paroi abdominale. En soi, même si ça reste un corps étranger logé dans l'organisme, ça ne devrait pas provoquer ce qui ressemble à un coma.

— Mon père est dans le coma ?

— Oui.

— Tu as retiré le projectile ? demande David.

— Non.

Je ne comprends pas bien la façon de procéder de ce médecin. Paniquée, je l'interroge :

— Mais pourquoi ? Vous avez pas ce qu'il vous faut ici ?

— Ce n'est pas la question. Mécaniquement, votre père est indemne. Il devrait donc déjà avoir retrouvé ses esprits, ce n'est pas le cas. J'en conclus que le projectile génère quelque chose qui le maintient dans un état de sommeil artificiel.

— Alors enlevez-le ! dis-je, exaspérée.

Normand secoue la tête négativement.

— On ne sait pas de quoi il s'agit ni ce qui va se passer si je le retire. Tant que je n'en sais pas plus, je ne prendrai pas la responsabilité d'y toucher. Il faudrait procéder à des analyses plus pointues, mais je n'ai pas le matériel adéquat ici.

Je me tourne vers David en espérant qu'il propose une solution. Son beau-père ne lui laisse toutefois pas le temps de réagir.

— J'ai bien peur que vous ne saisissiez pas l'ampleur de la situation, tous les deux. Il faut des examens approfondis dans un hôpital ou une clinique. Si on reste ici les bras croisés, son état risque de se détériorer rapidement.

— Mais il peut aussi se maintenir, non ? rétorque David.

Comprenant que David préfère éviter cette alternative, Normand nous mitraille du regard.

— Je vous avertis : soit vous m'expliquez pourquoi vous l'avez emmené ici, soit je compose le 911 et c'est avec les policiers qui viendront le chercher que vous vous expliquerez, persifle Normand en toisant David.

Constatant que Normand n'hésitera pas à mettre David dans l'embarras, j'essaye de résumer brièvement la situation. Je lui explique du mieux que je peux que ma famille est activement recherchée par des individus peu recommandables parce que ma

mère possède des documents scientifiques d'une grande valeur. Si nous fréquentons des organismes publics, ils n'auront pas de difficulté à nous retrouver.

— Dites, vous croyez vraiment que je vais gober ces niaiseries ? Votre carte d'assurance maladie n'est pas en règle, c'est ça ?

Je dois me retenir à deux mains pour ne pas étrangler ce médecin qui prend mon père pour un brigand de bas étage. Par chance, Émilie, qui vient de nous rejoindre dans le salon, calme le jeu.

— Ils sont exténués, on pourrait peut-être laisser cette question pour plus tard, chuchote-t-elle à son conjoint.

Normand s'adresse alors à David sur un ton un peu plus calme. Il veut savoir s'il a inspecté les alentours de la maison à la suite de l'attaque qu'a subie mon père.

— Pas eu le temps.

— Il me faut plus d'informations sur l'engin qui a tiré ce projectile. C'est probablement un nouveau type d'arme non létale. Plus j'en sais, plus j'ai des chances de découvrir ce que ce monsieur a dans le corps.

— Est-ce que ça sous-entend que vous allez le garder en observation ici quelque temps ? dis-je, en comprenant que la présence d'Émilie a fait pencher la balance en notre faveur.

Normand soupire.

— De toute manière, moins il bougera mieux ce sera. Alors, pour une fois, David, essaye de te rendre utile et trouve-moi des détails. En attendant, moi, je fais mon possible pour le maintenir en vie.

Chapitre 3

Une musique douce provenant de la radio me réveille au milieu de l'après-midi. Nous sommes rentrés chez David à l'aube et je me suis couchée aussitôt. David m'a prêté son lit pendant que lui squattait son canapé. Son lit était pourtant suffisamment large pour nous accueillir tous les deux, mais bon… Au moins, j'ai enfin pu récupérer un peu.

Lorsque j'arrive dans la cuisine, une odeur de crêpes fait ronronner mon estomac. Alors que j'approche de David pour l'embrasser, celui-ci me tend la joue. Bizarre… Pour une fois que nous sommes seuls. Affamée comme je le suis, je décide de ne pas m'en formaliser. Même si la profession de David rend notre relation délicate, je sais que ça ne l'empêche pas d'envisager qu'il y ait quelque chose de sérieux entre nous. À cet instant précis, j'ai donc surtout l'impression que c'est de la maladresse. On dirait qu'on ne sait pas trop comment s'y prendre pour former un couple. David ne m'a jamais parlé d'anciennes relations amoureuses. À force, j'en suis presque venue à croire que c'est la première fois. J'espère qu'il ne compte pas trop sur moi pour le mode d'emploi ! Je suis nulle dans ce domaine ; pour moi, c'est vraiment la première fois !

Je m'installe à table. Tandis que j'engouffre une première bouchée, David me montre le journal du matin.

— On parle du vol du Casino en première page !

— Ils font allusion à ma tante ?

— On mentionne Arlène, mais je crois qu'on ne la soupçonne pas vraiment.

— C'est plutôt étonnant, c'est la seule qui pouvait réussir un coup pareil !

— Je crois que les médias trouvent cette thèse un peu farfelue. Imagine : la cambrioleuse numéro un du Canada, à peine sortie de prison, commet le plus gros coup que la ville ait connu. Faudrait vraiment être culottée et particulièrement bien organisée.

Je manque de m'étouffer en rigolant.

— On voit qu'ils ne connaissent pas ma tante ! Mais, c'est tant mieux, au fond, et puis avec la déposition que tu vas faire, on peut espérer éloigner pour quelque temps les soupçons qui pourraient peser sur nous.

— C'est sûr, mais la police voudra certainement interroger Arlène. Va falloir trouver une raison solide pour justifier qu'il n'y a personne chez toi en ce moment.

— Justement, il faudrait quand même que je passe à la maison pour récupérer mon sac et quelques vêtements. Si je reste ici plusieurs jours, je voudrais pouvoir me changer.

— On va attendre la nuit. Ce sera plus sûr.

— Tu crois que Lampron pourrait encore nous tendre une embuscade ? dis-je en terminant ma crêpe.

— J'en doute. C'est surtout de mes confrères que je me méfie. S'ils ne trouvent personne chez toi, ils pourraient mettre la maison sous surveillance. En y allant le soir, je suis à peu près certain qu'il n'y aura qu'une seule voiture de patrouille, à cause du manque d'effectifs. Je devrais pouvoir les distraire pendant que tu passes par derrière.

Machinalement, je fais tourner mon petit pendentif entre mes doigts. Ça m'aide à réfléchir.

— C'est tout de même étrange que Lampron s'en soit pris à nous aussi violemment, tu ne trouves pas ? Ce n'est pas son style. Il est

plutôt du genre à préparer un coup complètement tordu.

— Sauf qu'après l'échec du Casino, il s'est peut-être fait chauffer les oreilles. Ses patrons lui auront demandé de passer à la vitesse supérieure pour obtenir ce qu'ils veulent.

— Touché par balle, mon père aurait fait les gros titres et ma mère serait probablement sortie de sa cachette pour voler à notre secours. Tu penses que c'est ça, sa stratégie pour coincer Catherine ?

— J'imagine que oui, mais je me demande comment il va réagir maintenant que ton père et toi avez disparu…

Je hausse les épaules. Malheureusement, je n'ai aucune réponse à cette question.

Subitement, le bulletin d'informations qui jouait en sourdine à la radio attire mon attention.

« … nous devons interrompre ce reportage sur l'arrivée toute prochaine du nouvel avion Airbus A380 à Montréal pour laisser la place à notre collègue Simon Kragaris. Simon, il semblerait que vous ayez des informations de dernière minute sur le vol qui a été perpétré, hier soir, au Casino ?

— Eh bien oui, Michel. D'après mes sources, il semblerait qu'Arlène Turpin soit intimement liée à cette histoire. Je peux même dire que certains de ses proches seraient également impliqués. »

Je me lève d'un bond, outrée.

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Il avait promis de se la fermer !

— Il s'agit là de graves accusations, qui devront être corroborées par les services de police, n'est-ce pas, Simon ?

— Oui, mais ce ne sont pas les preuves qui manquent ! Ces dernières années, j'ai accumulé des dizaines de documents d'enquête sur Turpin et la police est en train de les éplucher…

— Vous me parliez de ses proches. Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Eh bien, on sait qu'Arlène Turpin avait trouvé refuge chez son beau-frère et sa nièce, à sa sortie de prison. Sans le sou et déjà impliqués

dans toutes sortes de combines, ces derniers se seront sans doute laissé séduire par les plans de la célèbre cambrioleuse pour faire de l'argent rapide. D'ailleurs, on n'a plus entendu parler d'eux depuis le vol du Casino. Soit Arlène s'en est débarrassée, soit ils se terrent quelque part loin d'ici avec le reste de l'équipe… Et dans ce cas, ce n'est qu'une question de temps avant qu'on les retrouve et qu'on leur passe les menottes.

— Vous pensez savoir où ils se trouvent ?

— Disons que j'ai des pistes qui ne demandent qu'à être exploitées…

— Eh bien, Simon, votre flair de journaliste vous a fait débusquer une primeur que vont nous envier les chaînes concurrentes… en espérant que tout cela s'avère juste, bien entendu…

Je retombe assise sur ma chaise, sidérée. Je ne sais plus quoi penser.

— Pourquoi il a fait ça ? Jusque-là, il y avait juste Lampron pour nous courir après. Maintenant, ça va être la police de tout le pays !

— On n'aurait jamais dû lui faire confiance, on a été pris de court.

— En tout cas, il va falloir sortir mon père de chez tes parents. Si Simon vend la mèche, la police ne tardera pas à aller y faire un tour.

— Une chose à la fois, Lucie. Même si Simon dévoile où se cache ton père, mes supérieurs ne tenteront pas d'entrer de force chez Normand. S'ils veulent fouiller la maison, il leur faudra un mandat. Or ils ne l'obtiendront pas sur les dires d'un simple journaliste. Il va leur falloir plus de preuves que ça. Pour l'instant, passons chez toi récupérer tes choses, dont ton ordinateur portable. Si mes collègues perquisitionnent et mettent la main sur ton ordi, vous êtes cuits. Les courriels de menaces de Kyle sont plutôt explicites et risquent de servir de preuve contre ta tante.

— D'accord. Comment on procède ?

— Je peux t'aider à entrer discrètement en me faisant assigner à

la surveillance de ta résidence. C'est dans notre district.

David se lève et enfile sa veste.

— Dans moins de deux heures, il fera nuit. Nous agirons à ce moment-là.

— Où tu vas ?

— Il est presque 17 heures. La dernière fois que mon patron m'a vu, c'était hier, vers minuit, juste après que j'ai été pris en otage par un cambrioleur à sa sortie du Casino. J'ai à peine eu le temps de lui faire un rapport oral de ce qui s'est passé que déjà Natacha m'appelait pour me dire que tu avais un problème avec ton père. Si je ne me présente pas bien vite au poste, mon boss va être en joual vert.

Mon copain vient m'embrasser timidement… encore…

— Dès que je serai assigné à la surveillance de ta maison, je t'appelle. En attendant, tu ne bouges pas d'ici et tu essayes de relaxer.

Quelques minutes plus tard, je me retrouve seule dans l'appartement de David à tourner en rond et à fulminer. Je n'arrive pas à digérer la trahison de Kragaris. Il s'est moqué de nous. Si jamais je le croise…

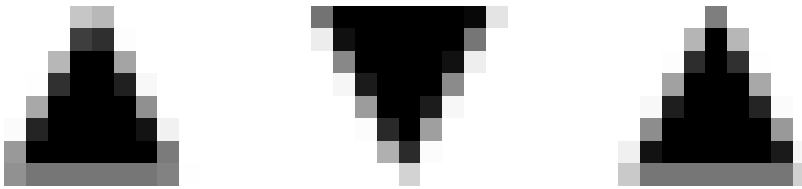
Ne sachant trop quoi faire, je tombe avachie dans le canapé du salon. Je me sens toute nue sans mon sac, mon ordinateur et mes cellulaires. J'ai vraiment hâte de récupérer mes affaires. J'en profite pour passer un coup de fil à mon amie Natacha. J'ai juste le temps de lui dire où en est la situation et où se trouve mon père qu'elle doit déjà raccrocher : la police vient de débarquer chez elle pour interroger sa famille à notre sujet. Je ne m'inquiète pas outre mesure, je sais que Nat tiendra sa langue et ne dévoilera aucune information compromettante.

Désœuvrée, je feuillette un livre sur le taï-chi qui traîne sur la table, puis un autre. Je tombe aussi sur un petit album contenant des photos de David. À l'époque, il devait avoir une douzaine

d'années. Des photos avec ses amis. D'autres avec sa mère à La Ronde et lors d'un réveillon de Noël. Décidément, ces deux-là avaient l'air heureux ensemble. Tout à la fin de l'album, coincée entre deux pages, il y a une bande de photos tirées d'un photomaton, qui datent de la même période. David me fait bien rire avec ses cheveux longs et sa drôle de casquette à poches virée à l'envers. Une fille est assise sur ses genoux. Ils ont l'air très proches. Mon attention est instantanément attirée par le pendentif qu'elle porte : une pièce ancienne montée en bijou. Mon cœur se serre. J'ai été stupide de croire que j'étais la première blonde de David.

Derrière les photos, un petit mot : *Pour mon chum d'amour, Anita*. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir une bouffée de jalousie. Je n'arrive pas à croire que cette fille a réussi à avoir une relation avec David alors que moi j'ai tant de mal à faire évoluer la nôtre. Qui est-elle ? David la voit-il toujours ? Est-ce à cause d'elle qu'il a de la difficulté à me considérer comme sa blonde et non comme une simple amie ?

Mon cœur bat à 100 à l'heure. Pour la relaxation, on repassera.



21 h 30. Je suis dans la ruelle, derrière chez moi. David m'a téléphoné il y a une heure pour me dire qu'il serait de garde avec un collègue. Je devrais donc pouvoir m'infiltrer dans la maison sans trop de difficulté. Un seul mot d'ordre : discrétion ! C'est David qui me donnera le feu vert. Le voilà déjà. Il apparaît dans la petite allée sur le côté de la maison. D'abord, il ne me voit pas. Je suis agenouillée près des poubelles. Il faut dire qu'avec les vêtements dépareillés que je lui ai empruntés, je ressemble davantage à un

sans-abri. Il finit par me reconnaître et me fait signe d'entrer par derrière. Lui, comme prévu, va s'occuper de distraire son collègue pendant une dizaine de minutes.

Dans la maison, tout semble intact. C'est curieux, cette impression d'être une voleuse dans sa propre demeure. Il fait noir mais comme je connais chaque pièce et chaque couloir par cœur, je n'ai aucun problème à me déplacer. Je me faufile d'abord dans l'entrée pour récupérer mon sac. Deuxième étape : l'étage. Dans ma chambre, je prends tout ce dont j'ai besoin et enfourne mon fourbi dans un gros sac de sport. Finalement, je file vers la cave pour récupérer les deux mallettes de maquillage de mon père. C'est ici, dans son atelier, qu'il préparait les masques et les costumes nécessaires à nos changements d'identité pour notre agence d'alibis. Là encore, je connais l'endroit comme ma poche, pas besoin d'éclairage pour savoir comment éviter les boîtes empilées à gauche et à droite.

Pourtant, à peine ai-je descendu la dernière marche que je percute une caisse qui traîne au beau milieu de la pièce. Dans un vacarme épouvantable, je m'étale sur un tas de bricoles qui n'avaient rien à faire là. Ce n'est pas normal. Je tâtonne autour de moi. La cave est sens dessus dessous ! Une chose est claire : mon père n'aurait jamais laissé son espace de travail dans un tel état. Quelqu'un est venu ici. Mais pourquoi ?

Difficile de savoir si quelque chose a été dérobé dans ce méli-mélo. L'ordinateur de mon père est toujours là. Étonnant ! Je fais mon possible pour repérer les mallettes de maquillage, sans succès. Comme je m'apprête à farfouiller dans les boîtes, j'entends du bruit à l'extérieur.

Zut ! Le vacarme que j'ai fait en tombant a dû alerter le collègue de David. Je vois des faisceaux de lampe de poche près de la petite fenêtre de la cave. Je me cache du mieux que je peux. D'ici, j'entends faiblement la conversation qu'ils ont par radio.

— … David, je pense que la porte arrière a été ouverte. Il y a des traces dans la neige.

— On n'a pas l'autorisation d'entrer ; on attend encore le mandat.

— J'ai pas l'intention d'entrer. Je vais le cueillir à sa sortie.

Merde ! Si je veux sortir d'ici, ce ne sera plus par la porte d'en arrière…

Coincée dans les cartons, j'évite les rayons de lumière qui vont et viennent dans la cave. Coup de chance, ils éclairent les mallettes que je cherchais ! Elles sont juste à côté de moi, sous une pile de paperasse. Je les attrape et m'apprête à remonter quand la torche du policier attire mon attention sur une petite boîte vide posée sur le bureau de mon père, à côté d'un tiroir renversé. On dirait l'écrin d'un bijou. C'est curieux, je n'ai jamais vu cet objet auparavant, pourtant je connais plutôt bien ce qui se trouve dans ce bureau… Je l'examine de plus près. Difficile d'en savoir plus, le rai de lumière poursuit ses recherches de l'autre côté de la cave, il fait trop noir. Il faut que je sorte d'ici avant qu'on m'aperçoive. Je saisis la boîte et grimpe les marches dès que la lumière n'est plus dans mon secteur.

Au rez-de-chaussée, je me glisse discrètement vers la porte d'entrée. J'entends à nouveau la radio des deux policiers.

— Faudrait peut-être appeler du renfort, David. Je suis sûr qu'il y a quelqu'un là-dedans.

— C'est plutôt calme de mon côté. À cette heure-ci, de toute manière, on risque pas de trouver grand monde intéressé par une fausse alerte.

— C'est pas une fausse alerte, je te dis !

Le collègue de David a haussé le ton. Je profite de l'occasion pour gratter doucement sur la porte d'entrée derrière laquelle se trouve mon ami.

— OK, mais c'est toi qui assumes si des collègues se moquent de nous après coup. Garde ta position, je m'occupe de l'appel.

David ouvre délicatement la porte d'entrée.

— J'espère que tu as emporté un dictionnaire, aussi ! glousse-t-il en me voyant sortir avec tout mon barda. Juste pour vérifier le sens du mot « discrétion » !

— Je t'expliquerai, dis-je à voix basse.

— Fonce. On n'a pas beaucoup de temps, et surtout marche dans mes traces de pas jusqu'au trottoir.

Je fais oui de la tête et m'éclipse aussitôt, chargée de mes deux petites valises et de mes sacs.

Je suis sur le trottoir quand un de mes téléphones cellulaires se met à hurler.

Non ! Ce n'est vraiment pas le moment. Je fouille dans mon sac, mais encombrée comme je suis, j'ai toutes les misères du monde à mettre la main sur le bon. Une autre idée géniale de mon père ! Utiliser plusieurs cellulaires pour notre agence d'alibis en fonction du type de client ! Super pratique en cas d'urgence ! ! !

Le collègue de David débouche de la ruelle en courant, sa lampe torche braquée sur moi.

— Hé, vous ! Qu'est-ce que vous faites là ? lance-t-il d'un air soupçonneux.

Je suis prise de court, je ne sais pas quoi dire. David arrive sur ces entrefaites.

— D'où venez-vous avec tout votre attirail, là ? poursuit le policier.

Quelque chose dans son regard me dit qu'il ne me reconnaît pas, qu'il ne sait pas que je suis celle qui habite ici normalement. Autant jouer le jeu de la jeune sans-abri.

— Ben quoi ! On a pu l'droit d'aller à la buanderie ? Tu veux voir mon linge sale, *man* ?

David fait signe à son collègue que tout est OK et m'invite à circuler.

— C'est bon, c'est bon ! Allez-y. Désolé.

Ouf ! J'ai eu chaud.

En marchant vers le métro, je jette un œil à l'afficheur du cellulaire qui sonnait. Kragaris ! Décidément, cette fouine a décidé de me pourrir l'existence.

Chapitre 4

J'ai déposé mes affaires à l'appartement de David, après quoi j'ai pris le métro pour aller voir mon père. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis que nous l'avons laissé chez Normand, la nuit dernière. Et puis, il faudra que je prenne des dispositions pour le transférer ailleurs. Pas question de le laisser là avec la police qui risque de débarquer à tout moment.

Il est près de 23 heures quand j'arrive dans le quartier. Avant de partir de chez David, j'ai pris soin d'utiliser le matériel de maquillage de mon père pour modifier légèrement mon apparence. Une perruque, des lunettes et un peu de maquillage. C'est beaucoup plus discret ainsi. Enfin, pas sûr…

Alors que je mets le pied dans la cour, une voix provenant de la rue m'interpelle :

— Lucie ! Attendez une minute…

Je me retourne. Mon cœur bondit. Je me sens devenir agressive en voyant accourir vers moi le journaliste de Radio-Canada.

— Vous ? Comment osez-vous… Allez-vous finir par me lâcher ?

— Faut que je vous parle.

— Désolée, pas le temps. Et puis, j'ai pas envie de réentendre notre conversation demain à la radio.

— Vous ne comprenez pas, j'ai fait ça pour vous aider…

— Quoi ? dis-je en dévisageant Kragaris. Vous nous avez ouvertement accusés de vol, vous menacez de dévoiler où nous nous

cachons et vous prétendez que c'est pour nous aider ?

Le journaliste semble incommodé par le ton sur lequel je lui parle. Il regarde à droite et à gauche.

— Lucie, baissez le ton… Vous allez vous faire remarquer. Venez en discuter avec moi dans la voiture, c'est plus prudent.

— Pour être mieux exposée à l'enregistreur que vous avez planqué dans votre boîte à gants ? Non merci, je suis pas naïve à ce point-là.

Simon s'appuie sur le petit muret d'entrée et me parle posément.

— Lucie, si j'ai fait ces déclarations à la radio, c'est parce que j'ai cru comprendre que vous aviez besoin d'un alibi le temps de laisser passer la tempête. Oui, j'ai donné une série de documents à la police, qui résultent d'enquêtes personnelles sur les méfaits de votre tante et sur les éventuelles planques qu'elle aurait eues avant son incarcération. Mais ces renseignements datent d'il y a plus de dix ans ! Les policiers savent que je suis la trace de votre tante depuis des années, et ils passeront les documents au peigne fin parce qu'ils me pensent crédible. Or, mon seul but est de noyer leurs recherches dans un flot de paperasse pour ralentir l'enquête. Je n'ai à aucun moment dévoilé que vous cachiez votre père ici ! Et puis, réfléchissez une seconde : Arlène a été entraînée à être un fantôme, c'était son travail dans les services secrets. Elle ne court aucun danger !

— Peut-être, mais maintenant c'est un fantôme avec des flics à ses trousses !

— Je peux vous assurer qu'elle ne remettra jamais les pieds dans ces anciennes planques, elle est trop rusée pour ça. Mes accusations ne la gêneront même pas. À l'heure actuelle, elle est probablement déjà à l'autre bout de la planète sous une autre identité, alors que la police va vous chercher là où elle se cachait il y a dix ans !

— Vous savez ce que je crois ?

Simon, interloqué, tire une drôle de tête.

— Non ?

— Vous venez de me débiter vos âneries afin d'être sûr que je sorte pas mon père d'ici. Ainsi, dans quelques jours, grâce à vos déclarations, la police aura un mandat et fera sa perquisition. Elle découvrira où nous nous cachions et vous obtiendrez une belle augmentation de salaire.

Simon semble décontenancé par ma lucidité.

— Suivez-moi dans ma voiture, s'il vous plaît, ordonne-t-il en me tournant le dos.

— Et puis quoi encore ?

Kragaris se tourne vers moi, visiblement outré.

— Mais bon Dieu ! Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi j'ai suivi depuis le début les vols d'Arlène, le coup que vous a infligé Frank Black et maintenant le cambriolage du Casino ?

— Parce que vous êtes journaliste et que ce genre d'histoires peut faire les gros titres. Pas besoin d'être un génie pour comprendre ça !

Kragaris nie de la tête en essayant de se calmer.

— Parce qu'avant d'être journaliste d'enquête, j'étais journaliste scientifique, et parce qu'avant d'être journaliste scientifique, j'étais enseignant à Polytechnique. Parce qu'un jour, dans une de mes classes, est apparue l'élève la plus brillante que j'aie connue et parce que cette élève était votre mère, Lucie. Voilà la vraie raison.

Je ne m'attendais pas du tout à ça.

— Vous connaissiez ma mère ?

— Plutôt bien, oui. J'ai dirigé son doctorat, dit-il en me priant de le suivre encore une fois.

Me voyant hésiter, Kragaris renchérit.

— Alors, vous venez ?

En approchant du véhicule, je me rends compte pour la première fois de son état de délabrement. Comme le reste de la voiture, le logo *Pontiac Bonneville* est à moitié grugé par la rouille. C'est à se

demander comment ce bazou roule encore. Je ne peux pas m'empêcher une remarque.

— Dites, l'auto, là, elle vous vient d'un héritage ? Elle devait déjà rouler avant votre naissance, non ?

Simon me gratifie d'un sourire ironique. Il dégage du siège un sac à lunch et un contenant de café puis prend place dans l'engin.

— On dirait que ça fait un moment que vous m'attendiez…

— Comme vous ne répondez pas à vos appels, c'est la seule place où j'étais sûr que vous passeriez.

— Comment avez-vous trouvé mon numéro de cellulaire ?

— C'est mon métier de trouver ce genre d'information, rétorque Simon en souriant.

Le journaliste ouvre la boîte à gants.

— Vous allumez l'enregistreur, c'est ça ?

Il sort plutôt une enveloppe défraîchie.

— J'avais promis que je vous la remettrais s'il y avait un problème grave avec votre père.

— C'est de la part de qui ?

— De votre mère.

J'ai l'impression que ma respiration vient de s'arrêter ! Une lettre de ma mère ! Il y a plus de trois ans qu'elle n'a pas donné signe de vie et lui, tout bonnement, il me sort ça.

— Mais elle sort d'où, cette lettre ?

— Il y a quelques années, alors que je débutais comme journaliste d'enquête, votre mère est venue me voir. Catherine n'avait pas l'air dans son assiette. Elle m'a parlé de menaces qu'elle subissait et de ses craintes pour vous et votre père. Tout cela avait un rapport direct avec le projet qui avait découlé de son doctorat, mais elle refusait de m'en dire plus. Elle m'a confié son intention de disparaître pour quelque temps afin d'assurer la sécurité de sa famille, puis elle m'a donné cette lettre qui vous était destinée en cas de problème majeur avec votre père.

— De quoi ça parle ?

— Je ne l'ai pas lue.

— Voyons, Simon ! Vous êtes journaliste. Ne me faites pas croire que…

— Catherine me faisait confiance. À part vous, personne ne sait que j'ai ce document. Elle m'a prié de ne pas lire cette lettre, mais de la garder en sécurité. Si j'en découvrais le contenu, c'est ma propre vie qui pouvait être menacée. Je suis marié et j'ai deux enfants, je n'avais pas envie de tenter le diable.

— Plutôt rassurant, dis-je en retournant précautionneusement l'enveloppe comme s'il s'agissait d'un colis piégé.

Ça me fait tout drôle d'avoir ce document entre les mains. L'angoisse m'envahit à l'idée de l'ouvrir. Je ne sais pas ce qu'il contient, mais le fait qu'on me le remette maintenant ne me semble rien présager de bon…

Me voyant hésiter, Simon ouvre sa portière délicatement.

— Je vous laisse un peu d'intimité, murmure-t-il en sortant.

Je ne peux m'empêcher de sursauter lorsque le rétroviseur se décroche et manque de peu de percuter ma cuisse. Vieux tacot !

Enfin seule, je décachette l'enveloppe. Sur les feuillets, l'écriture saccadée de ma mère…

Ma petite fille,

Je ne sais pas combien de temps se sera écoulé entre le moment où nous nous serons vues pour la dernière fois et le moment où tu liras cette lettre. Tout ce dont je suis certaine, c'est que si tu lis ces lignes, ton père est dans une situation critique… J'ai confié ce message à Simon, un ami de longue date. Je te demande de lui faire confiance. Avec ton père,

c'est certainement l'homme le plus intègre que je connaisse.

Peut-être sais-tu, maintenant, que je ne suis pas disparue dans un accident de bateau, ou peut-être que je te l'apprends. Quoi qu'il en soit, sache que je n'ai jamais désiré en arriver à de telles extrémités. J'aurais tout tenté pour ne pas être séparée de toi, mais je t'assure que ma disparition était la meilleure et la seule solution pour vous protéger, ton père et toi.

Au cours de mon doctorat, j'ai fait certaines découvertes qui, je crois, pourraient être profitables à une grande partie de la population planétaire. Très naïvement, j'ai essayé d'obtenir de l'aide du gouvernement pour développer le projet, mais cette aide m'a été refusée. J'ai su plus tard que les documents explicatifs que j'ai fournis ont été revendus par des membres peu scrupuleux du gouvernement à une société nommée Atmospheric Energies. Depuis lors, les dirigeants de cette société multiplient les pressions pour que je travaille pour eux ou que je leur cède l'ensemble de mes recherches pour une somme dérisoire. Si je refuse d'obtempérer, c'est parce que je suis convaincue qu'une entreprise privée favorisera son profit avant le bien-être de la population. Je ne peux y

consentir…

Suite à mes refus répétés, Atmospheric Energies est devenue agressive. Des gens autour de moi sont approchés et menacés. Un terrible accident est même arrivé à mon travail. Enfin, je soupçonne que ce n'était pas un accident…

Les documents vendus à Atmospheric Energies sont incomplets. Le dossier que j'avais fourni au gouvernement comprenait mes recherches et les plans d'une installation nécessaire au fonctionnement du projet Tesla, mais il ne comprenait pas le « mode d'emploi » de l'installation. En langage scientifique, on appelle ça le code source. Sans ce code, il leur faudra encore des dizaines d'années pour comprendre le fonctionnement
du système.

Aujourd'hui, je choisis de disparaître pour quelque temps. Pour vous protéger et pour pouvoir mener à bien les dernières recherches qui me permettront de tirer le plein potentiel de mon invention. Travailler ici n'est plus possible. Je ne veux pas mettre la vie de qui que ce soit en danger. Ni ma famille, ni mes collègues. Qui plus est, j'ai maintenant besoin de passer à l'étape de la construction du projet et pour ce faire, il me faut un site, des partenaires, des

fonds.

J'emporte avec moi tous les documents relatifs au projet, mais à l'heure où j'écris ces lignes, rien ne garantit que mon subterfuge fonctionnera. Si par malheur mon plan avait une faille et qu'Atmospheric me retrouve, j'ai bien peur qu'ils finissent par obtenir ce qu'ils veulent et que je ne sois plus là pour contrecarrer leur projet… J'ai donc pris certaines dispositions. Si les hommes d'Atmospheric Energies avaient entre les mains un projet parfaitement opérationnel, le seul moyen de les arrêter serait de comprendre clairement comment fonctionne le système. Je laisse donc un double de ces documents ici, dans un coffre de la Banque Royale du Canada (l'adresse exacte est au verso de cette lettre). Si le projet dans son intégralité tombait entre de mauvaises mains et s'il m'arrivait quoi que ce soit, ces copies auront une valeur inestimable. Il faudrait alors les remettre à des personnes responsables et en mesure d'enrayer les sombres desseins d'Atmospheric.

Ne laisse personne s'emparer de ces documents, Lucie. Autant le projet Tesla est une invention qui peut révolutionner le monde, autant, mis entre de mauvaises mains, il peut devenir une arme redoutable. Simon est là pour t'aider. Et si ton père

venait à disparaître, tu pourrais t'en remettre entièrement à lui.

Ma chérie, j'espère de tout mon cœur que tu ne m'en voudras jamais. Je ne t'abandonne pas, je m'absente. Il n'y a pas un jour, pas une minute, où la mère que je suis ne regrettera pas son geste. Pourtant, je suis convaincue que ma décision est la meilleure pour tout le monde.

Je t'aime,

Maman.

P.-S. : La clé du coffre se trouve dans le bureau de ton père, dans une petite boîte à bijoux bleue, fixée à un porte-clés en forme de nuage.

J'ai les yeux tout embrumés. Ma mère me manque… mais au moins, elle est en vie. De plus, je comprends enfin ses motivations et je serais folle de lui en vouloir. Comment lui reprocher d'avoir des convictions et d'avoir voulu nous protéger, mon père et moi ?

Voyant que j'ai terminé, Kragaris regagne la voiture.

— Alors, une bonne nouvelle ? Vous savez où se trouve Catherine ?

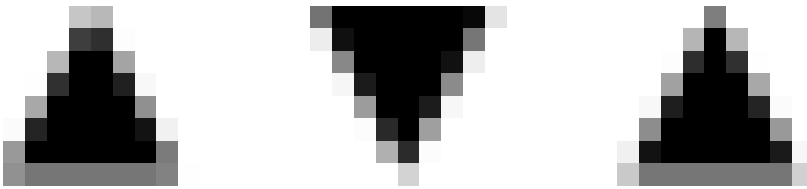
— Ça ne concerne pas sa localisation.

Je sors de mon manteau la petite boîte que j'ai récupérée dans ma cave, quand je suis allée chercher le matériel de maquillage. Je l'ouvre à la lumière de l'habitacle. C'est bien la forme d'une clé et d'un petit nuage qui se trouve imprimée dans la mousse. Lampron savait très précisément ce qu'il venait chercher et où le trouver. Et moi, je sais à présent qui lui a passé le message.

— En fait, je ne vous apprendrais rien en vous divulguant le contenu de cette lettre puisque vous l'avez fait lire à Lampron. Vous lui avez permis de trouver exactement ce qu'il cherchait et à cette heure-ci, il a déjà dû aller récupérer tous les dossiers de ma mère à la Banque Royale du Canada. J'espère au moins qu'il vous a bien payé !

— Mais qu'est-ce que vous racontez, Lucie ? Je vous ai dit que je n'avais jamais ouvert cette lettre !

— Ma mère vous a fait confiance, dis-je, outrée. Elle a commis une erreur. Je ne commettrai pas la même !



À peine ai-je quitté la voiture de Kragaris que je vois David arriver au coin de la rue. Il m'interroge du regard.

— Je t'expliquerai, dis-je d'un air détaché, en l'entraînant vers la maison cossue.

Normand vient nous ouvrir la porte. Il a l'air surpris de ma perruque et de mes lunettes.

— Halloween, c'était il y a deux mois !

Je ne relève pas sa remarque. La mère de David nous débarrasse de nos manteaux et embrasse son fils.

— Je voudrais voir mon père, s'il vous plaît.

Normand nous fait passer dans la petite salle d'examen. Mon père n'a pas bronché depuis hier. La seule différence, c'est qu'il est maintenant branché à un soluté et à une machine qui « bip » toutes les deux secondes.

— Il risquait de se déshydrater. Avec le soluté, on est tranquille. Je garde un œil sur ses fonctions vitales. J'ai aussi placé un petit

capteur de mouvement sur un de ses doigts, qui émettra un signal si jamais il se met à bouger. Pour le moment, son état est au beau fixe. Malheureusement, comme je n'ai aucun moyen de procéder à des analyses, impossible de savoir si le cerveau a subi des dommages…

Voir mon père ainsi, raccordé à toutes ces machines, me fait frissonner.

— Désolé pour tout le filage. C'est un peu impressionnant, reprend Normand en nous dirigeant vers le salon.

Je me sens très faible tout à coup. Je m'assieds sur une causeuse, près de la fenêtre. David s'approche de moi. Ça me réchauffe un petit peu.

— J'ai trouvé une clinique privée qui pourrait réaliser une radio. On peut compter sur l'entière discrétion du personnel et…

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? dis-je en l'interrompant un peu trop brusquement.

— Disons que le silence peut s'acheter.

— Et combien ça va coûter ?

— Laisse-moi m'occuper de ça, Lucie, ce n'est pas un problème, affirme David.

Sa mère intervient.

— David, es-tu bien sûr de ce que tu fais ?

— Maman, j'ai passé l'âge pour les leçons de morale.

— Si tu suivais un conseil de temps en temps, ça t'aiderait peut-être à commettre moins de niaiseries ! rétorque Normand en ricanant.

Émilie enveloppe son fils d'un regard apaisant, comme pour raisonner un petit garçon.

— David, cette demoiselle doit bien avoir quelqu'un d'autre pour l'aider, non ? Elle est jeune… Et puis, tu sais ce qu'on dit : « Quand une relation amoureuse commence avec des problèmes d'argent… »

Je n'en reviens pas. Comment la mère de David a-t-elle pu

deviner que nous étions ensemble ? On n'est pourtant pas du genre à exhiber nos sentiments en public. Surtout pas en ce moment ! ! !

— Parce que c'est ta blonde, en plus ? s'exclame Normand. Voyons, David, ouvre les yeux ! Ça n'a pas de bon sens ! Je te savais déjà immature, mais là, franchement, on approche le record mondial !

David se lève. Je ne l'ai jamais vu comme ça. J'ai l'impression que pour une fois, même ses techniques de relaxation ne l'empêcheront pas d'exploser ! Il y a huit ans, David a fui son foyer parce qu'il avait de très mauvais rapports avec Normand. Je ne pense pas qu'il soit jamais allé jusqu'à des sévices physiques, mais j'ai l'impression que les sévices psychologiques sont parfois bien pires.

— Excuse-moi, Normand ? ! ? Tu veux me donner un cours de bonne conduite peut-être ? T'oublies un peu vite que tu manques de crédibilité à ce sujet.

— Désolée, je ne voulais pas te vexer, dit timidement Émilie afin de faire dévier la cible.

— Je sais, maman, mais autant que ce soit clair tout de suite : j'aime Lucie et si je peux l'aider d'une quelconque manière, je n'hésiterai pas.

Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que cette phrase ne va pas arranger les choses. Sa mère se tait et évite mon regard.

— Tu aimes une adolescente qui a la moitié de ton âge ! le relance Normand en exagérant.

— T'occupe pas de mon comportement, je gère ! Pas besoin d'un litre de scotch tous les soirs pour déculpabiliser, moi !

David m'a déjà expliqué qu'à l'époque où lui et Normand étaient en conflit permanent, son beau-père était assez accro à l'alcool. Remettre le sujet sur la table ne me semble vraiment pas une bonne idée. Si je n'arrive pas à calmer le jeu entre ces deux-là, un autre drame va arriver. Je me jette donc à l'eau.

— Je peux vous parler seule à seul ? dis-je au médecin.

David m'interroge du regard.

— Lucie, non, c'est pas…

Normand toise David d'un regard noir comme pour chercher une réplique, puis s'adresse à moi d'un ton sec.

— Dans mon bureau.

Je suis étonnée que Normand accepte si facilement ma proposition. On dirait qu'il a peur de perdre le combat et que ma requête lui permet de battre en retraite.

David a l'air paniqué.

— Lucie, je te jure que ce n'est pas une bonne…

Je fais signe à David de me laisser deux minutes, convaincue que la réaction de Normand me donne le beau jeu.

Nous nous retrouvons, Normand et moi, dans une pièce sobre et bien rangée à côté de la salle d'examen. Je m'adresse à lui de ma voix la plus calme. Pas question de l'attaquer de front, il gagnerait certainement sur ce terrain. J'ai plutôt l'intention de l'amadouer.

— Désolée pour David. Il est un peu à cran, ces temps-ci.

— J'ai toujours eu cet effet-là sur lui.

— Malgré ce que vous pouvez penser de lui, c'est un excellent policier, et un excellent ami. Quelqu'un sur qui on peut compter. Sans lui, mon père et moi ne serions peut-être pas ici aujourd'hui.

— Et qui s'en plaindrait ?

Je ne relève pas cette remarque désobligeante. Pas l'intention d'entrer dans son jeu. Normand, voyant que je ne réagis pas, poursuit sur sa lancée :

— Si David était aussi responsable que tu le prétends, il ne vous aurait jamais emmenés ici. Il n'a même pas mesuré les risques auxquels il nous expose, sa mère et moi… Qu'est-ce qui va nous arriver si ton père meurt ici ?

— Je ne veux pas vous attirer de problèmes. Tout ce que je souhaite, c'est sauver mon père. Je suppose que si David nous a

emmenés ici, c'est parce qu'il a confiance en vous…

— Foutaise ! Il ne m'a jamais écouté. Il n'en a toujours fait qu'à sa tête.

— C'était il y a longtemps. Vous devriez peut-être mettre le passé de côté et aller de l'avant ? Si ce n'est pas pour vous, faites-le pour Émilie…

— Bon, ça y est ? T'as fini ta leçon de morale ? Le passé ne s'oublie pas si facilement, fillette. On en reparlera quand tu auras le nombril sec !

Décidément, l'attaque est la meilleure défense de cet individu. Je veux bien être tolérante, mais il ne faut tout de même pas exagérer.

— Vous avez raison, dis-je en haussant le ton. Je suis jeune et après ? Je suis pas tombée de la dernière pluie pour autant ! Vous pensez que je suis pas au courant de la différence d'âge qu'il y aura toujours entre David et moi ? Que cette différence peut déranger certaines personnes ? Que David court des risques par rapport à son travail ? Je sais que ce sera pas facile pour nous, mais il suffit de vous regarder, Émilie et vous, pour constater que c'est pas impossible ! Laissez-nous une chance !

Je ne lui donne pas le temps de répondre. Je fais demi-tour et repars vers le salon.

Il s'écoule quelques secondes avant que Normand nous y rejoigne, l'air renfrogné. Il me jette à peine un coup d'œil et se rassoit. Je n'ai pas l'intention de le laisser oublier ma présence et reviens sur la discussion de tantôt :

— De toute façon, je ne crois pas que ce soit une bonne idée, cette clinique privée. C'est beaucoup trop risqué. En achetant le silence de certaines personnes, ça risque d'attirer l'attention sur le patient. Ils vont se renseigner et risquent d'ébruiter l'information.

Cachant mal son découragement, Normand interroge David.

— Est-ce qu'au moins tu en sais un peu plus sur l'arme utilisée

par le tireur ?

— On a retrouvé une douille de balle. Du 22 Long Rifle. Le type de balle utilisée dans le tir sportif : économique, précis, avec très peu de recul et une détonation faible. Vu la distance de tir, je dirais qu'il a utilisé une arme de poing, pas un fusil.

— Mais ce n'est pas une balle qu'il a dans le corps…

— Laisse-moi finir, tu veux ? On vient de recevoir le rapport de balistique. La douille qu'on a retrouvée a été modifiée pour accueillir un autre type de projectile, beaucoup plus petit.

— As-tu déjà vu ce genre de modification auparavant ? demande Normand.

— Non, ni moi, ni personne d'autre de mon département. On poursuit des recherches là-dessus. D'ailleurs, tout porte à croire que l'arme aurait, elle aussi, été modifiée.

Le beau-père de David soupire. J'aimerais savoir à quoi il pense.

— Ça ne nous avance pas beaucoup, n'est-ce pas ? dis-je doucement.

— Si au moins nous pouvions savoir d'où ça vient, ça nous donnerait peut-être une piste, rétorque Normand en réfléchissant.

— Mon père pourrait sortir de son coma sans intervention particulière ?

— Dans un cas normal, oui, mais dans ce cas-ci, j'en doute.

— Pourriez-vous le garder encore un peu, le temps que David trouve d'autres informations sur ce type d'arme ?

Du coin de l'œil, je vois sursauter mon copain.

— Lucie, non, tu sais très bien qu'il faut qu'on le…

Je lui fais un petit signe pour qu'il se taise. Il n'est pas au courant de ma discussion avec Kragaris.

— Que ce soit bien clair, répond Normand : je n'ai pas l'habitude de regarder mes patients mourir sans intervenir. Si je l'estime nécessaire, j'agirai comme bon me semble. Avec ou sans ton autorisation.

Chapitre 5

David et moi arrivons à son appartement vers une heure du matin. J'ai profité du trajet de retour pour lui exposer les raisons qui ont poussé Simon à lancer de fausses allégations sur nous à la radio.

— Son idée de noyer les recherches dans un flot de documents… Ce n'est pas idiot. Ça pourrait marcher. Plus il y a de pistes, plus l'enquête risque d'être lente, fait remarquer David en retirant son manteau.

— Tu as pu donner ta déposition ?

— Oui. J'ai indiqué que les individus qui m'avaient pris en otage au Casino étaient masqués. Impossible de savoir qui ils étaient. J'ai ajouté qu'ils partaient apparemment pour les États-Unis.

— Ils vont être pas mal mélangés, tes patrons !

— Disons que pour le moment, à cause de Kragaris, la thèse qui prédomine, c'est qu'Arlène est l'instigatrice principale du cambriolage. L'air de rien, ce journaliste sait pas mal de choses.

— Encore plus que tu l'imagines… Il m'a remis ça. Une lettre que ma mère lui avait confiée à mon attention.

Intrigué, David lit en diagonale le papier que je lui tends.

— Eh bien, toute une mission que ta mère te donne là ! Tu veux que j'aille chercher la clé ?

— Inutile, elle est déjà dans les mains de Lampron.

— Quoi ?

— Quand je suis allée récupérer mes vêtements tout à l'heure, je suis descendue à la cave pour les mallettes de maquillage. Quelqu'un était passé avant moi. Ce quelqu'un savait très bien que ce qu'il cherchait était dans cette pièce-là. Il n'y avait que mon père et celui qui lirait cette lettre qui savaient où était la clé. Or, j'ai trouvé la boîte vide. Lampron nous a tiré dessus dans l'espoir de nous éliminer, puis il est entré dans la maison pour s'emparer de la clé. Pas difficile de comprendre que Kragaris a lâché le morceau !

— Et pourquoi il l'aurait fait, s'il avait la confiance de ta mère ?

— Mais je l'sais-tu, moi ? dis-je, énervée. Il a dû parler contre de l'argent. En général, Lampron paye bien et Kragaris a deux enfants.

David fronce les sourcils.

— Tu ne trouves pas ça bizarre qu'il te propose un alibi par ses déclarations à la radio et qu'à côté de ça, il donne des informations à Lampron ?

— À l'heure qu'il est, je ne suis plus trop à même de réfléchir. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas confiance en ce journaliste.

Je tombe assise dans le fauteuil du salon. J'en ai ras le bol de cette affaire. Je préférerais mille fois me concentrer sur mon père, trouver ce qui cause son coma et le sortir de là…

David vient s'asseoir à côté de moi. Je voudrais qu'il mette son bras autour de mon cou, ça me réconforterait.

Rien.

Je prends son bras, je le dépose moi-même sur mes épaules. David le retire aussitôt. Je suis surprise par son geste. Que se passe-t-il ?

— Qu'as-tu dit à Normand quand tu lui as parlé en privé, tout à l'heure ?

— Pff, rien de spécial, des banalités.

— Ne fais plus ça, d'accord ? Évite de trop parler à ce type.

— David, je n'ai rien fait de mal, je…

— Lucie, s'il te plaît.

— Bon, bon, OK ! J'essayais seulement de nous éviter un bain de sang… C'est pour ça que tu refuses de me prendre dans tes bras ?

David ne répond pas, il reste songeur un moment. Je m'attends à une explication.

— Je pense qu'il y a moyen de récupérer ce qui appartient à ta mère, annonce-t-il en changeant de sujet.

Je décide de ne pas insister. David n'a visiblement pas très envie de parler de notre relation pour le moment. Admettons. Il est tard et nous sommes crevés.

— On ne sait même pas où peut se trouver Lampron.

— Non, mais on sait où il va aller par contre.

— À la banque ?

— Exactement. On était en pleine fin de semaine de Noël, la succursale était fermée. Demain lundi, il y a de fortes chances qu'il se présente à la Banque Royale du Canada pour mettre la main sur le contenu du coffre.

— Et là, on lui saute dessus, on lui arrache la clé et on part en courant ! David, on n'a aucune chance seuls contre ce type.

— Justement, je n'ai pas dit qu'on serait seuls. Je vais mettre mes collègues sur le coup. Lampron est toujours recherché pour sa complicité avec Black. Or là, il va devoir se montrer au grand jour. C'est l'occasion ou jamais de le pincer et de reprendre les documents de ta mère par la même occasion.

— Et comment tu vas expliquer ça à tes collègues ? Tu vas mettre ces informations privilégiées au compte d'un informateur, je suppose ?

David me répond d'un signe affirmatif de la tête.

— Mais rien ne dit que c'est Lampron lui-même qui va aller chercher les documents.

— C'est un risque à courir, mais j'ai l'impression qu'il ne laissera pas quelqu'un d'autre s'occuper de ça. C'est trop important pour lui.

— Tu pourras récupérer la clé même s'il est arrêté par la police ?

— Voyons, Lucie… Dérober une clé, pour moi, c'est un jeu d'enfant. Dans le chaos de son arrestation, personne ne s'en rendra compte.

J'avais oublié que j'étais amoureuse d'un pickpocket. Quand David a quitté la maison familiale, il s'est retrouvé à la rue avec comme seul moyen de survivre de petits larcins qu'il commettait sur les touristes à l'aéroport de Montréal. La pratique aidant, il est devenu plutôt agile pour prendre sans être pris.

Je m'apprête à lui donner un petit bisou pour le remercier de son aide quand un de mes téléphones sonne dans mon sac. David intervient pour m'empêcher de répondre à l'appel.

— Décroche pas, c'est trop risqué. Ça peut être une tentative pour te localiser.

Je regarde mon afficheur. C'est Mario, un ami de mon père. Ils étaient tous les deux comédiens dans une troupe de théâtre d'été. Du temps de notre agence d'alibis, c'était un de nos clients réguliers, un Don Juan toujours prêt à entourlouper sa femme pour rejoindre une de ses maîtresses. S'il y a une personne dont je ne crains rien, c'est bien Mario.

— C'est un des bons chums de mon père, il a dû entendre les nouvelles, il doit être inquiet.

— Laisse sonner. Pas besoin de répondre pour le moment.

Me voyant hésiter, David reprend.

— OK… Appelle-le avec mon fixe, mais arrange-toi pour qu'il ne dise rien sur nous, d'accord ?

Mario décroche dès la première sonnerie.

— *God*, Lucie ! ? ! La cambrioleuse, là, elle vous a kidnappés ? Et ton père ? Vous avez dévalisé le Casino ? Ils l'ont dit à la radio !

— Du calme, Mario, te fie pas à ce qui se dit au journal.

— *So, what's happening ?* Des policiers ont débarqué chez moi avec le carnet d'adresses de ton père en main, en voulant savoir si je ne l'avais pas vu. Ils viennent de perquisitionner chez vous, il

paraît.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— Rien, *of course* ! *I'm not stupid, dear* ! Qu'est-ce que tu voulais que je leur dise de toute façon ? Je leur ai parlé de ma dernière pièce de théâtre. Ça les a fait fuir ! Va savoir pourquoi…

— Ouf, super.

— Et Sidney ?

— Il…

J'hésite à dire la vérité à Mario. Je ne sais pas s'il est capable de tenir sa langue face aux policiers.

— Nous allons bien, pas de problème. Disons que nous restons à couvert le temps que cette affaire soit tirée au clair.

— *Perfect !* Ça me rassure. Dis donc, Lucie, vous montez toujours des alibis bidon ? *I need your services.*

Ce cher Mario… Il ne changera jamais.

— Mario, tu crois vraiment qu'on a le temps de s'occuper de ça ?

— *I know,* mais je suis dans le pétrin jusqu'au cou. *Help, I need somebody. Help !*… Tu connais la chanson ? J'ai une de mes blondes des États qui vient de débarquer pour deux jours et elle menace de tout dévoiler à ma femme dès son retour à New York si je ne lui en parle pas moi-même ! Mais, *you know,* je ne peux pas me séparer de ma femme. Si au moins je pouvais compter sur vous pour ce coup-là.

— Mario, on est vraiment dans le jus, en ce moment…

— Lucie, la police m'a demandé de leur donner *some news* sur vous si j'en avais. Je vais m'efforcer de ne rien dire… Je vais mentir à la police ! Je te rappelle que les seules fois où j'ai dû mentir à ma femme, j'ai eu recours à vos services d'alibis tellement je suis nul en menteries ! Ça vaut bien un petit coup de main, non ?

— C'est du chantage ?

— Plutôt un échange de services… s'il te plaît…

— Je vais y réfléchir. En attendant, on ne s'est pas parlé.

— Muet comme une carpe, *lady*.

Je raccroche. David me regarde.

— Un problème ?

— Rien d'urgent.

— Je vais passer un coup de fil au commissariat pour leur signaler que Lampron pourrait bien être dans les parages de la Banque Royale demain matin.

— Je pourrai être là ?

— Oui, mais t'as intérêt à être plutôt bien déguisée. Il risque d'y avoir pas mal de policiers dans le coin.

David compose le numéro de son poste tandis que je m'assois près de lui pour faire le point. Je relis la lettre de ma mère. Ça me fait du bien d'avoir quelque chose d'elle entre les mains, d'avoir ses mots sur un papier : « *Je ne t'abandonne pas, je m'absente… Je t'aime.* » Il y a quelques mois à peine je la croyais morte et voilà qu'elle réapparaît comme si de rien n'était, alors que mon père lutte pour sa vie. Étrange comment vont les choses.

Je pense à mon père quand tout à coup j'ai une terrible appréhension. David vient juste de terminer son appel, il tire une drôle de tête.

— David, mon père… Kragaris sait où il se trouve ! S'il le dit à Lampron ?

— Lampron veut avant tout le projet de ta mère. Or, il est persuadé qu'il l'aura demain matin. Ton père ne lui est plus d'aucune utilité, je t'assure.

— Pourquoi tu as l'air si inquiet, alors ?

— Au commissariat, ils étaient déjà au courant. Un coup de fil anonyme les a prévenus que Lampron serait à la banque à l'ouverture.

Chapitre 6

J'ai usé de tout mon savoir-faire pour me rendre méconnaissable. Quand j'étais plus jeune, je regardais souvent mon père se déguiser et se barbouiller le visage avec son nécessaire de maquillage. En quelques minutes, il prenait l'apparence d'un autre homme. Ça me fascinait. Bien avant de pratiquer le théâtre, mon père avait suivi des cours en maquillage et effets spéciaux, mais il a vite été dépassé par l'informatique et par les effets numériques. Il a dû se tourner vers la comédie pour se tailler une place dans ce domaine qu'il aimait tant.

Assise à une table dans un petit café du centre-ville, juste en face de la succursale principale de la Banque Royale du Canada, je me demande aujourd'hui si mon père pourra jamais remettre les pieds sur les planches d'un théâtre.

Habillé en civil, David observe la scène depuis un abribus. La banque n'est pas dans son secteur, son unité ne participe pas à l'opération. Aucun risque qu'il soit reconnu par les policiers qui ont cerné le quartier. Mais si Lampron se montre, c'est certain qu'il ne passera pas à travers les mailles du filet. Le mot d'ordre est de l'arrêter à vue. David devra agir très rapidement. Dès l'apparition de Lampron, il devra foncer dessus par-derrière et le bousculer légèrement, le temps de récupérer la clé avant que les policiers passent à l'action.

L'attente est longue. Très longue. En fin de matinée, je suis

complètement découragée. Soit Lampron ne se montrera pas, soit il a envoyé quelqu'un pour récupérer les documents à sa place. À force de laisser aller mon regard sur les passants et tout le petit monde qui déambule en ville, je finis par remarquer une voiture garée au fond de la rue. Je suis trop loin pour distinguer le conducteur, mais ce n'est pas la peine : je reconnaîtrais ce véhicule délabré entre mille. Pas difficile de comprendre d'où venait le coup de fil anonyme ! Simon Kragaris est de la partie et tout me porte à croire qu'une équipe de Radio-Canada doit être cachée dans les parages.

C'est confirmé : le journaliste m'a menti. Il connaissait le contenu de la lettre et s'est fait la même réflexion que nous, à savoir que Lampron allait venir chercher les documents aujourd'hui.

Je cogne à la vitre du café pour prévenir David. Discrètement, je lui montre la voiture. David me fait signe qu'il l'a remarquée aussi mais qu'il ne peut pas bouger de sa position.

L'attente se poursuit encore quelques minutes avant que je ne vois un homme tout habillé de blanc et trimbalant une selle de vélo entrer dans la banque d'un pas rapide. Son mouvement de poignet attire particulièrement mon attention. Sur son doigt, il fait tournoyer un petit porte-clés en forme de nuage. Lampron a eu la bonne idée d'envoyer quelqu'un d'autre à sa place.

Je cogne encore contre la vitre et articule lentement à l'intention de David : « Homme en blanc. » Il me fait signe de le rejoindre.

Dans l'abribus, David et moi échangeons un regard incrédule, avant de recentrer notre attention sur les portes de la banque. Je suis si concentrée que je cligne à peine des yeux. Qu'allons-nous faire quand l'émissaire de Lampron ressortira ?

L'attente commence à me paraître interminable quand, soudain, j'aperçois l'homme qui repasse les portes, une petite mallette noire à la main !

— C'est le temps d'agir et vite ! dis-je à mon ami.

— On le suit, il faut se rapprocher de lui le plus possible. Après, on devrait pouvoir trouver un moyen de le distraire le temps de récupérer la mallette.

L'inconnu semble très décontracté et ne s'attend vraisemblablement pas à être suivi. Tant mieux, ça va nous simplifier la tâche.

Comme nous devons avoir l'air d'un petit couple qui se promène tout bonnement, je prends la main de David. Je le sens se raidir. Il me sourit puis la retire. Drôle de réaction. Il essaye de saboter notre couverture ou quoi ! ? Je le comprends de moins en moins… Mais je ne dis rien, ce n'est pas le moment.

L'inconnu s'éloigne bientôt du centre-ville et quitte le périmètre de sécurité organisé par la police.

En chuchotant, David me soumet son idée :

— Si tu pouvais faire diversion, genre tu trébuches devant lui, je pourrais arriver par-derrière et lui enlever la mallette.

— C'est faisable, mais faut que je prenne une rue parallèle en courant pour le dépasser et arriver par-devant.

— Exact. On fait le coup dans deux rues, OK ? Dès que j'ai la mallette, je repars à la course vers le centre-ville pour me noyer dans la masse. Rendez-vous à l'appart.

Quoique risquée, je crois que l'idée est bonne. Ça peut fonctionner.

Je m'apprête à me séparer de David quand un homme bien bâti le bouscule délibérément.

— David ? ! ? David Canuel !

Mon copain ne sait pas quoi répondre. De toute évidence, l'homme ne lui dit rien.

— Stéphane ! reprend l'autre. Stéphane Mongrain ! On était ensemble à l'école de police, tu te souviens pas ?

David semble émerger quelque peu.

— Oui, oui, je me rappelle. Qu'est-ce que tu fais là ? Toujours

dans la police ?

Tandis qu'ils papotent, j'observe l'inconnu en blanc qui s'éloigne de nous. Si nous n'agissons pas très vite, nous allons le perdre de vue.

— Absolument ! Tout le quartier est sous surveillance. On est venus pêcher un gros poisson ce matin, mais si tu veux mon avis, il ne se pointera pas…

— Ah, euh… oui.

— Ta copine ? interroge l'homme en me saluant.

Au moins, je constate que mon déguisement fonctionne, je dois avoir l'air un peu plus âgée que d'habitude.

— Christine, je te présente Stéphane… On a fait quelques bons coups ensemble à l'école de police.

Je salue machinalement. David a eu le réflexe de ne pas révéler mon vrai nom. Mon attention reste figée sur l'homme à la mallette qui s'éloigne.

— Dis donc, reprend Stéphane, c'est vrai, cette histoire du Casino ? T'as été pris en otage par la Turpin ?

— Oui, je suis en repos aujourd'hui pour récupérer un peu… Ç'a brassé pas mal.

— Ouais, j'imagine, paraît qu'elle est sans pitié…

Je peste en moi-même : David, dépêche, bon Dieu, dépêche, je ne le vois plus !

— Justement, j'ai rendez-vous avez mon médecin dans dix minutes, va falloir que je te laisse.

— Pas de trouble. T'as de quoi noter ? Je vais te donner mon courriel, faudrait qu'on bouffe ensemble un de ces jours !

— Je… euh… non, fait David en fouillant ses poches.

Je scrute la foule des yeux. Les trottoirs du centre-ville se remplissent peu à peu, les soldes d'après Noël sont commencés depuis hier. C'est sans compter les bancs de neige, les souffleuses et le trafic. Notre homme a disparu. Même en me levant sur la pointe

des pieds, rien à faire, il a disparu.

— Pas grave, poursuit le policier, je téléphonerai à ton poste, on s'arrangera…

— Ça marche. Allez, ciao ! conclut enfin David.

Nous repartons presque à la course.

— Où est-il passé ? me demande-t-il.

— Il s'est noyé dans la masse, je ne sais pas où il est.

Nous accélérons la cadence en essayant de ne pas glisser sur les trottoirs glacés. Si nous sommes chanceux, l'homme en blanc aura gardé le cap et pris juste un peu d'avance sur nous.

Après quelques minutes, force est de constater que l'individu reste introuvable.

— Oh non… non… dis-je, désespérée.

— Bon sang ! On le tenait.

— David, c'est pas possible… Il faut le retrouver.

— Facile à dire, il peut être n'importe où, dans un commerce, une rue parallèle, dans un taxi…

Soudain, un détail me revient en tête.

— La selle ! Il transportait une selle de vélo ! Il doit avoir garé son engin quelque part.

— Il a dû le lancer dans un banc de neige, avec ce temps !

Je deviens impatiente, les réflexions de David n'aident pas beaucoup à suivre le fil de ma pensée.

— Non, je pense pas. Il a apporté sa selle avec lui. Il doit être du genre à prendre soin de son vélo et à tout faire pour qu'on le lui vole pas…Il a dû le cadenasser dans un lieu sûr.

— Lucie, tout est enseveli sous la neige. T'as pas remarqué ce qui est tombé lors du cambriolage ? Ah mais, attends un peu…

— Quoi ?

— L'université McGill, à deux pas d'ici. À l'entrée du campus, ils ont un abri pour les vélos !

Nous repartons à la course. Je manque de déraper à plusieurs

reprises. Pas le choix de bousculer quelques personnes au passage. Je prends un peu d'avance sur mon copain. Dans un coin de rue je serai à l'entrée du campus. Je bifurque et m'arrête net.

Sapristi, Lampron ! Je ne l'attendais plus ici. Il est à peine à vingt mètres de moi. Sous mon déguisement, il ne m'a pas reconnue, mais il pourrait reconnaître David.

Mon ami me suit de près. Dès qu'il arrive à ma hauteur, je l'attrape par le collet et le plaque dans une entrée de maison pour l'embrasser à pleine bouche. David est pour le moins surpris.

— Qu'est-ce que tu fais ? C'est… c'est pas vraiment le moment !

— Lampron, juste derrière moi ! Faut pas qu'il te voie. T'es pas déguisé.

David écarte légèrement sa tête de la mienne pour vérifier.

— C'est bon, il n'a rien vu, dit-il.

— Il est encore avec l'autre type ?

David me parle à l'oreille.

— Oui, je ne comprends pas pourquoi le type en blanc ne lui remet pas la mallette. Si l'un travaille pour l'autre, pourquoi ils tergiversent ?

— Faut se rapprocher. On doit pouvoir les entendre.

Dans la plus grande discrétion, David et moi nous cachons derrière un conteneur de recyclage, à l'entrée du campus. L'inconnu charge la mallette sur le porte-bagages d'un vélo dont il retire le cadenas.

— Attendez ! lance Lampron.

L'homme se retourne, l'air très étonné.

— Pardon ?

— Kynn, ne m'obligez pas à…Vous devriez me donner cette mallette, ordonne Lampron.

L'homme sourit poliment en remettant la selle en place.

— Écoutez, Lampron, on se connaît à peine depuis deux minutes. Vous ne pensez tout de même pas que je vais vous confier

un document d'une importance aussi capitale ?

David et moi, on se regarde, étonnés. Quoi ? ! Ils ne se connaissent pas !

— Je suis votre supérieur hiérarchique, Kynn. Donnez-moi cette mallette.

— Les seuls supérieurs que j'ai sont les dirigeants de la société. Vous, vous n'êtes plus rien.

— Êtes-vous sûr du contenu de la mallette au moins ?

— Vous voulez peut-être vérifier ?

Sûr de sa supériorité, le dénommé Kynn ouvre la mallette devant Lampron, qui en vérifie le contenu en la tenant d'une main.

— Tout y est : le dossier complet, le code source… Il ne manque rien.

— Confiez-la-moi, réclame Lampron. Je serai certainement plus à même que vous de l'amener en lieu sûr. Autrement, je serai forcé de…

— Forcé de quoi ? rétorque l'homme en blanc. Vous me menacez ? Remarquez, venant d'un ex-policier véreux dans votre genre, ça ne m'étonne pas tellement.

— Je suis armé, précise Lampron, et pour un ex-policier véreux, je suis plutôt bien entraîné.

— Décidément, vous avez préparé tout un cocktail d'intimidation ! ironise Kynn en se préparant à enfourcher sa bicyclette. Autre chose ? Non ? Parce que dites-vous bien que si vous usez de votre arme sur moi maintenant, alors que je viens de mettre la main, en deux jours, sur ce que vous cherchez depuis plus de six mois, vous pouvez oublier la protection que vous assurait jusqu'ici Atmospheric Energies. Vous allez passer du statut de policier corrompu à celui d'assassin recherché par toute la police du Canada. Les dirigeants de la société vont se faire un plaisir de fournir les preuves nécessaires. Ils n'ont que faire des petits magouilleurs dans votre genre !

— Si j'ai la mallette en ma possession, je doute qu'ils agissent ainsi, répond Lampron en souriant.

— Ça dépend. Si, pour la récupérer, vous avez abattu un des rares scientifiques capables de décrypter le code source, croyez-moi, ils seront sans pitié.

Lampron fulmine. Kynn renchérit.

— Désolé, mon vieux. Après le coup foireux du Casino et votre incapacité à faire boucler une gamine et son père, l'entreprise a préféré opter pour la façon d'opérer que je leur proposais. Plus rapide et plus efficace.

— Qui vous a donné l'information pour la mallette ? On a toujours supposé qu'il n'existait qu'une seule copie complète du projet Tesla et que c'est Catherine Delambre qui l'avait emportée lors de sa fuite.

— J'ai fait un tour de la maison après avoir mis le père hors circuit. Simple perspicacité professionnelle, mon vieux. J'ai trouvé une clé. Cette clé ouvrait un coffre de banque. Le coffre contenait ceci ! conclut-il en tapotant la mallette. Il faut voir les choses en face, vos techniques sont dépassées.

Je n'en reviens pas ! Ce n'est pas Lampron qui a tiré sur mon père, c'est cet individu sorti de nulle part.

Lampron est hors de lui. Il continue à menacer Kynn, qui semble s'en amuser. Je me tourne vers David qui chuchote dans son cellulaire.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je préviens mes supérieurs que je pense avoir repéré le suspect.

— C'est Kynn qui a la mallette, pas Lampron. Qu'est-ce que ça va nous donner qu'il soit arrêté maintenant ?

— Si on fait rien, la mallette va nous échapper. C'est le moment de tenter quelque chose. Je peux passer derrière Kynn, lui prendre la mallette et m'enfuir en sautant par-dessus la clôture du parc.

— David, t'es fou !

— Si Kynn est seul, je pense que je peux y arriver. Or, en entendant les sirènes arriver, Lampron va prendre ses jambes à son cou.

— Et après, quoi ? Tu cours dans les rues comme un malade pour t'échapper ? Kynn est en vélo, il va te rattraper en moins de deux !

— Pas sûr… Les routes sont complètement enneigées, les trottoirs sont pleins de glace. C'est pas vraiment évident de rouler là-dessus en vélo.

Mon copain se lève.

— Pas le choix, c'est maintenant ou jamais.

— Et moi, je fais quoi ?

— Si Kynn veut me suivre en vélo, il sera obligé de passer par ici. C'est la seule sortie dégagée. Arrange-toi pour le retenir un moment.

J'observe la position des deux hommes. Kynn a maintenant enfourché son vélo.

David est déjà en route. Il ne me reste qu'à croiser les doigts.

L'air d'un simple promeneur, David s'approche tranquillement des deux hommes. Dos à lui, Lampron ne le voit pas.

L'ex-policier perçoit l'arrivée imminente des voitures de patrouille. Il se retourne, à la recherche de la sortie la plus proche, et se retrouve face à face avec David. En une fraction de seconde, il comprend ce qui est en train de se passer.

— Toi ? Ici ?

David profite de l'imbroglio pour foncer sur Kynn. Il s'empare de la mallette, pousse le cycliste, qui perd l'équilibre, puis passe tant bien que mal par-dessus la clôture.

Lampron file hors du parc en passant à côté de moi sans même me voir.

Kynn est vite sur pied et enfourche de nouveau son vélo. Alors

qu'il arrive près de la sortie, je fais mine d'entrer dans le parc. Il veut m'esquiver par la gauche, je vais à gauche ; il tente de m'esquiver par la droite, je vais à droite ; il repart sur la gauche, je fais de même… Las de l'exercice, Kynn finit par me foncer dessus et me pousse dans le banc de neige. Ouch !

En me redressant, je distingue David qui traverse la rue à la course un peu plus loin. Je vois aussi Kynn qui, à l'inverse des prédictions de David, se débrouille très bien en vélo sur le trottoir enneigé.

David n'a aucune chance de lui échapper, on dirait que ce type a roulé toute sa vie sur une banquise ! Il faut que je trouve une idée pour l'aider.

David et Kynn viennent de bifurquer dans une rue, je ne les vois plus. Je me mets à courir derrière. Je n'aime vraiment pas savoir cet homme aux trousses de mon copain. La dernière fois qu'on a croisé sa route, mon père a failli y rester.

J'ai beau cavaler le plus vite que je peux, j'ai toutes les peines du monde à tenir la cadence. Je dois m'arrêter deux secondes. J'aperçois soudain Kynn et David à une trentaine de mètres devant moi. Kynn gagne du terrain, je ne sais pas combien de temps David va pouvoir tenir le rythme.

Alors que je repars de plus belle, une voiture délabrée vient déraper juste au croisement devant moi. La fenêtre côté passager s'ouvre, Kragaris est au volant.

— Montez, Lucie, on peut les rattraper.

— Encore vous ? dis-je en ralentissant à peine à côté de l'auto qui me suit. Pourquoi je vous ferais confiance ?

— Bon Dieu, Lucie, croyez-vous vraiment que si j'étais du côté de Lampron, je vous aurais aidée comme je l'ai fait lors de votre arrestation, après le vol du processeur de Black ?

J'avoue qu'il marque un point. Il y a un peu plus de six mois, Lampron s'était associé à un certain Black pour tenter de nous

envoyer derrière les barreaux. En agissant ainsi, il espérait que notre arrestation ferait les gros titres et que ma mère viendrait à notre rescousse. Elle serait ainsi sortie de sa cachette et aurait été une proie facile pour Atmospheric Energies. Sans l'aide de Kragaris au moment de notre arrestation, le plan de Lampron et Black aurait réussi.

Je réfléchis tout en continuant à courir. Et si Kynn avait effectivement trouvé la clé par hasard, en fouillant la maison ?

— Si vous prétendez toujours ne pas avoir lu la lettre, comment saviez-vous que le projet Tesla était à la banque et que Kynn viendrait le chercher aujourd'hui ?

— Kynn ? Qui est Kynn ? Et puis, l'information, c'est vous-même qui me l'avez confiée après avoir lu la lettre dans la voiture, vous ne vous souvenez pas ? Vous voulez écouter l'enregistrement ?

Je commence à m'essouffler sérieusement, à courir ainsi en parlant. Je ne vois plus David. Plus le choix. Je grimpe dans la voiture.

— Je le savais ! Vous avez enregistré la conversation ! dis-je, déconcertée.

— Lucie, je fais mon travail, OK ? Ça ne m'empêche pas d'être de votre côté.

— C'est ça ! À mon tour de vous utiliser : ils ont pris la deuxième rue à droite. Foncez… enfin, si vous pouvez ! dis-je en fermant la portière dont la poignée me reste presque entre les mains.

Le tacot repart. Les pneus dérapent dans la neige.

— Comment m'avez-vous reconnue ?

— Votre sac en patchwork. Mais rassurez-vous, votre maquillage est très bien. Sans le sac, j'aurais hésité.

Après deux intersections, nous rattrapons facilement Kynn, qui est quasiment à la hauteur de David. Il va vraiment falloir agir vite.

— Rapprochez la voiture du cycliste !

La berline est maintenant à la hauteur de Kynn.

— Plus près, encore plus près…

— Qu'est-ce que vous voulez tenter au juste ?

— Approchez-vous du vélo, bon sang ! Plus vite !

Kragaris, inquiet, obéit malgré tout. À présent, le miroir latéral de la voiture touche presque le guidon du vélo. Kynn se retourne vers nous et nous dévisage. Il se demande pourquoi une voiture le colle de si près. Je ne lui laisse pas le temps de comprendre, j'ouvre la porte d'un coup sec et le propulse dans une autre voiture garée au bord de la rue. Kynn effectue un vol plané puis s'étale derrière nous dans un amas de neige et de ferraille.

— Non mais ça va pas ! vocifère le journaliste. Ma portière ! Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce type ?

— C'est lui qui a tiré sur mon père.

Kragaris reste bouche bée.

Ayant vu notre tour de force, David s'arrête et monte à bord dès que nous arrivons à sa hauteur.

— Fiou ! Il était moins une.

— Je peux voir ? dis-je en pointant la mallette.

David me tend l'attaché-case noir. Je l'ouvre sans difficulté. Dedans, il y a juste un classeur bourré de papiers et un disque dur. Rien de plus. Je feuillette le gros classeur. C'est rempli de formules mathématiques, de chiffres, de démonstrations… Et moi qui suis nulle en science !

— Ouais, ben, c'est pas demain la veille que je comprendrai ce qu'est ce fichu projet Tesla !

— Est-ce que vous avez un endroit sûr où aller ? demande Kragaris en ramenant la voiture dans une rue plus passante.

— Chez moi ! lance David.

— Mais Lampron vous a vus ? Il sait que vous êtes dans le coup. Ce n'est plus un endroit sûr.

— Peut-être, mais il ne sait pas où habite Dav…

— Lucie, sachant maintenant que ces documents existent, Atmospheric Energies va tout mettre en œuvre pour les récupérer et croyez-moi, ils ont de gros moyens. N'oubliez pas non plus que Lampron est l'ancien supérieur de David.

Je suis sur mes gardes, tout à coup.

— Je ne vous ai jamais parlé d'Atmospheric Energies ! Comment savez-vous ?

— Je suis journaliste d'enquête, je fais mon boulot du mieux que je peux.

— Il a bon dos, votre boulot de journaliste !

— Si on ne peut pas aller chez moi, qu'est-ce que vous proposez ? tranche David.

— Mon bureau.

— Quoi, la tour de Radio-Canada ? dis-je, estomaquée.

— Précisément. Je doute qu'il vous arrive quoi que ce soit dans un endroit qui abrite autant de journalistes au mètre carré. Pour le moment, c'est certainement le bâtiment le plus sûr en ville.

— Et si on me reconnaît ?

— Si votre déguisement tient le coup, il n'y aura pas de problème.

David demande que nous le déposions un peu plus loin au centre-ville. Avant de nous rejoindre, il souhaite passer à la bibliothèque et aux archives de la Sûreté du Québec pour voir s'il existe des antécédents d'armes modifiées comme celle utilisée contre mon père. Juste le temps d'un petit bec sur la joue et le voilà déjà reparti.

Je suis songeuse. Sur le trottoir d'en face, de jeunes amoureux se bécotent et se tiennent par la main. Je sais que nous devons prendre certaines précautions mais je trouve que David exagère. Aurai-je un jour la possibilité de vivre notre relation au grand jour, comme n'importe qui ?

Les soubresauts de la voiture me ramènent à la réalité. Les

motivations du journaliste me semblent de plus en plus difficiles à cerner. Je ne peux pas m'empêcher d'être suspicieuse à son égard.

— Qu'avez-vous en tête, Simon ? Rien ne vous oblige à faire ça, dis-je alors que la voiture redémarre.

— Je me suis déjà trop investi dans cette histoire pour tout laisser tomber maintenant. J'ai lancé des suppositions sur l'implication d'Arlène dans le vol du Casino, j'ai demandé une équipe de tournage pour filmer l'arrestation de Lampron alors qu'il ne s'est jamais présenté… et c'est sans compter les années que j'ai consacrées à la recherche sur cette histoire entourant votre mère et qui m'a fait passer, aux yeux de mes collègues, d'un journaliste d'enquête de renommée internationale à un vulgaire scribouilleur tentant de monter une histoire avec des faits divers.

— Mais personne ne vous a jamais demandé de vous impliquer ainsi !

— Quand votre mère est venue me trouver avec cette lettre que je vous ai remise l'autre soir, j'ai pris conscience qu'il se passait quelque chose d'important, confesse Simon en caracolant entre les voitures ensevelies sous la neige et quelques piétons accros aux soldes. Je suivais de loin ses recherches et j'étais persuadé qu'elle arriverait à des découvertes majeures. Le genre de découvertes que bien des gens peuvent convoiter. Aujourd'hui, je reste convaincu qu'une des meilleures façons d'aider Catherine est de lui attribuer le mérite qui lui revient et, pour ce faire, de réaliser un vrai reportage qui explique tous les dessous de l'affaire. Pas un reportage grand spectacle, un véritable travail de fond.

— Comment comptez-vous réaliser cela ?

— Il me faut votre autorisation et votre entière collaboration. J'ai besoin de connaître les moindres détails de cette affaire.

Nous entrons dans le stationnement de Radio-Canada.

— Et si je refuse ?

— Vous ne refuserez pas. Vous avez besoin de moi pour

déchiffrer ce qu'il y a dans cette valise.

Je ne vois pas trop où Simon veut en venir.

— Pourquoi aurais-je envie de déchiffrer ce charabia ?

— Parce que si votre père décède, vous voudrez retrouver le seul lien de parenté qu'il vous reste : votre mère. Et que le meilleur moyen pour la localiser est certainement de comprendre son travail.

Chapitre 7

Dans les bureaux de Radio-Canada, c'est l'euphorie. Tout le monde court dans tous les sens. J'ai l'impression d'être prise dans un tourbillon d'êtres humains. Ça valse à droite et à gauche on dirait que la bâtisse est en feu. Nous traversons plusieurs salles remplies de petits bureaux, de longs couloirs… partout, c'est le même branle-bas de combat. Simon lui-même a l'air un peu étourdi.

— C'est toujours aussi animé ? que je demande, intriguée.

— Non. Il doit se passer quelque chose de gros.

— Quoi, ils ont coincé Lampron ?

Kragaris éclate de rire.

— Non, ça, ce serait un fait divers.

— Alors quoi ?

Simon fait signe à un homme au bout d'un couloir.

— On ne va pas tarder à le savoir…

Le personnage bedonnant vient vers nous d'un pas rapide. J'ai l'impression de voir un raz-de-marée de Jell-O me foncer dessus.

— Alors là, bravo, Simon ! Bra-vo ! Que tu me demandes une équipe technique pour un reportage sur l'arrestation d'un criminel de banlieue, passe encore… Que tu détiennes ce scoop potentiel par une source d'origine inconnue, là encore, je laisse passer… Mais que tu abandonnes ton équipe en pleine ville alors que ton criminel est certainement en train de se faire bronzer les orteils au Costa Rica, là je dis BRA-VO !

— C'était un cas de force majeure !

— Eh bien, figure-toi que pendant que tu monopolisais une équipe pour rien, moi j'en aurais eu besoin pour couvrir un VRAI sujet bouillant !

— Qu'est-ce qui se passe au juste ? demande Kragaris sans perdre son sang-froid.

— Une de nos équipes a mis la main sur un message de menace envoyé au ministre de l'Environnement. Ça concerne le projet de loi qu'il doit dévoiler le 5 janvier sur la consommation de carburant des véhicules roulant au Canada…

Je me souviens d'avoir entendu parler de cette prise de position du ministre de l'environnement. Il s'agit d'un projet de loi qui doit être déposé au parlement et qui vise à limiter la consommation de combustible fossile de tous les futurs véhicules vendus au pays. Beaucoup de parlementaires sont en faveur, mais, même si tous les détails ne sont pas encore connus, ça a soulevé un tollé de protestations du côté des constructeurs automobiles et de beaucoup d'industries connexes, qui, si la loi est en vigueur, vont devoir adapter leur production aux nouvelles exigences anti-pollution.

— … Un groupe du nom de PREOS a menacé le ministre de représailles sérieuses s'il allait de l'avant avec ce projet. En gros, on parle de « perturbations importantes pouvant influencer gravement la vie économique et sociale d'une région du Canada et ne pouvant être attribuées à personne ». Rien de clair, mais rien de rassurant non plus si tu veux mon avis.

— PREOS… ce nom me dit quelque chose, murmure Simon avant de relancer son interlocuteur. On a une idée de qui est derrière ça ?

— Comment veux-tu que je le sache ? La GRC est sur les dents. Pour le moment, c'est l'heure de penser SCOOP, mon vieux !

— Et le ministre de l'Environnement, il en dit quoi ?

— Il a préféré feindre la nonchalance. Il veut faire croire à un

canular, mais il ne trompe personne.

— C'est plutôt chouette, ce projet de loi, dis-je discrètement. Ça va aider à la réduction des gaz à effet de serre et tout ça…

Monsieur Jell-O me foudroie du regard.

— Tu organises des visites guidées du bâtiment ? lance-t-il à Simon.

— Si t'as besoin de moi, je serai dans mon bureau, conclut Kragaris sans relever la remarque de son supérieur.

— Pour aujourd'hui, je crois que ça ira amplement, riposte l'autre d'un ton méprisant.

Quand on arrive dans le bureau du journaliste, une secrétaire nous intercepte, un petit bout de papier à la main.

— Simon, une dame a appelé tout à l'heure. Elle n'a pas laissé de nom, elle voulait te rencontrer à propos du vol du Casino. Je lui ai dit que tu serais là en fin d'après-midi.

Simon me regarde et me montre le petit papier.

— Ça vient de vous ?

— Vous trouvez pas que j'étais déjà assez occupée ce matin ?

Kragaris m'invite à entrer dans son bureau. C'est assez spacieux, au moins il ne travaille pas dans une boîte d'allumettes sans couvercle comme tous ces bureaux que nous avons croisés en chemin. Je m'affale dans une petite causeuse.

— Et maintenant, on fait quoi ?

Kragaris s'assied dans son fauteuil.

— À vous de voir si mon aide vous intéresse, Lucie.

— Je ne sais pas, il faut que je réfléchisse… et je réfléchis mieux avec un café en main.

Simon me confirme qu'il y a une machine à café sur l'étage. Je sors du bureau en emportant la mallette. Des tas de questions tournent dans ma tête : Simon est-il vraiment fiable ? Est-il vraiment en mesure de réaliser le reportage dont il parle ? Cherche-t-il indirectement une trace de ma tante pour aider la police à la

retrouver et avoir le scoop de son arrestation ? Qu'est-ce qui risque de m'arriver si mon père meurt ? Je me retrouverai seule, livrée à moi-même. Plus de parents, plus de famille, plus de maison. Cette pensée me fait frissonner. Mon seul recours est ma mère, mais encore faut-il que je puisse la retrouver…

Sur un babillard dans le couloir, un petit dessin attire mon attention. C'est sans doute l'œuvre d'un caricaturiste. On y voit Simon en train de surveiller la banque devant laquelle nous étions ce matin. Il est couvert de toiles d'araignées et son équipe technique est à l'état de squelette. Un phylactère est dessiné au-dessus du personnage principal. Il est écrit : « J'suis sûr qu'il va arriver, j'suis sûr… »

En voyant la caricature, j'ai tout à coup une intuition à propos de ce journaliste qui me suit partout.

Après plusieurs minutes à errer dans ce labyrinthe de couloirs, je trouve enfin mon oasis de pétrole brut. Juste à côté de la machine à café se trouve un bureau dont la porte est entrouverte. Un coup d'œil en passant me permet de distinguer monsieur Jell-O discutant avec un autre homme.

Je pitonne sur la machine pour commander ma boisson préférée. Le choix est plutôt limité. Allons-y pour un pur arabica ! En attendant que l'engin démarre et me prépare mon café, je fais quelques pas dans le couloir. De ma position, j'entends assez facilement ce qui se passe dans le bureau. Il semble être question de Simon. Je tends l'oreille.

— … il est complètement à côté de la plaque. On ne pratique plus le journalisme comme il y a trente ans. J'ai l'impression que les enjeux lui échappent. La qualité de l'information peut être discutable, l'important ce sont les cotes d'écoute. Les annonceurs sont derrière nous.

— Ça reste un de nos bons journalistes, rétorque l'autre individu. Mais j'admets qu'il est trop lent.

— Il est complètement obsédé par cette Arlène Turpin. Ça fait des années qu'il est là-dessus. Il part dans toutes les directions possibles !

J'essaye de ne pas me laisser distraire par les bruits bizarres que crache la machine à café derrière moi. Mais j'ai beau tenter de l'ignorer, j'ai l'impression d'entendre quelqu'un qui a des problèmes de digestion.

— Il est clair qu'il n'a pas mené beaucoup de reportages à terme ces derniers temps, convient l'interlocuteur de monsieur Jell-O.

— Avec les baisses d'audience que nous subissons, nous aurions bien besoin d'un journaliste plus actif que lui. Son siège serait mieux rentabilisé et il ne serait plus là pour nuire aux autres équipes de la façon dont il l'a fait ce matin.

— Je suis d'accord. J'en parlerai avec les directeurs… mais ils gardent confiance eu ce genre d'ancêtre. Que veux-tu, ils sont de la même génération. À moins que Kragaris ne commette vraiment une grosse bourde, je ne suis pas certain qu'ils nous appuient.

J'entends enfin le *sploutch* m'annonçant que mon café est prêt.

Déconcertée, je retourne dans le bureau de Simon, qui semble avoir une idée à me proposer.

— Si vous acceptez de me faire confiance, je peux consulter le document devant vous. Ainsi, vous serez assurée que je ne copie pas les informations. Je vérifierai le contenu du disque dur sur votre ordinateur. Là encore, vous êtes certaine que je ne crée pas de double.

— À une condition, dis-je fermement. Si vous voulez que je vous fasse confiance, mettez cartes sur table. Je veux entendre, de votre bouche, la véritable raison pour laquelle vous tenez tant à l'exclusivité de cette histoire.

Kragaris prend un air étonné.

— Je vous l'ai dit, Lucie, je veux que les gens comprennent qui est véritablement derrière le projet Tesla. S'il y a là une découverte

majeure, elle doit être attribuée à la bonne personne.

Je tire une mine déçue.

— Vous ne mettez pas toutes les chances de votre côté, Simon…

J'attrape mes affaires et m'apprête à sortir.

Kragaris se lève en même temps.

— Mais quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Votre mère m'a fait confiance, ce n'est pourtant pas si difficile de…

J'esquisse un geste de la main pour l'arrêter.

— Ce qui est en jeu est trop important pour que je me contente de ce genre de réponse.

Je franchis le pas de la porte.

— OK, OK, capitule Simon. Je vais vous la dire, la raison.

Je fais demi-tour en tendant l'oreille.

— Si je m'intéresse tant à cette histoire, c'est que ce reportage est peut-être le seul moyen de sauver ma job et de m'éviter de travailler dans une quincaillerie jusqu'à soixante-quinze ans au lieu de profiter de ma retraite.

— Expliquez.

— Disons que ma curiosité m'a poussé à effectuer énormément de recherches sur le sujet. Trop, peut-être. La plupart du temps pour n'aboutir à rien. J'ai raté plusieurs occasions à cause de cette obsession. Occasions qui ont été profitables à d'autres journalistes de la chaîne qui ont, aujourd'hui, plus de poids que moi lors des prises de décisions.

Pas difficile de savoir à qui Simon pense.

— Je suis sur un siège éjectable, Lucie, et mes supérieurs sont à la veille d'appuyer sur le bouton.

Je dépose lourdement la mallette sur le bureau de Kragaris.

— C'est d'accord, je vais vous faire confiance. Allez-y, mais j'espère que je ne le regretterai pas.

Au même moment, mon téléphone cellulaire personnel retentit dans mon sac. Je jette un œil à l'afficheur. Natacha.

— Faut que je passe un coup de fil en privé, dis-je au journaliste. J'ai besoin d'un téléphone fixe, c'est plus prudent.

— Allez dans la salle de réunions à côté.

Je prends place dans un grand fauteuil en cuir et compose le numéro de Natacha. Ma copine ne tarde pas à répondre.

— Lucie ? Comment ça va ?

— Nat, c'est cool de t'entendre !

Je prends dix bonnes minutes pour lui raconter les derniers développements : l'état de mon père, la récupération du dossier, ma rencontre avec Kragaris. Nat me confie à son tour les répercussions de notre disparition : les interrogatoires de la police à notre sujet, ses parents excédés, les patrouilles de police incessantes dans le quartier…

Je soupire. Je suis tellement lasse de tout ça. On dirait que je n'ai plus de vie… J'aborde ma principale préoccupation.

— Nat, j'ai un problème.

— Quoi, un autre ?

— Je ne sais pas comment faire avec David. On dirait qu'il a peur de moi ! C'est à peine s'il ose me prendre par la main ou m'embrasser.

— T'es sûre de ses sentiments pour toi ?

— Oui, enfin, je crois…

— Peut-être qu'il a peur qu'on le voie en public avec toi ? Avec le travail qu'il a, c'est pas une relation facile…

— Je ne pense pas que ce soit juste ça. Ce matin, j'étais déguisée, j'avais l'air d'une fille de son âge, je voulais lui tenir la main dans la rue et lui, il osait pas, dis-je en tortillant mon pendentif.

— Hum, reprend mon amie avec son ton de psychothérapeute, il doit avoir un blocage.

— C'est quoi le truc ? Me semble que ce serait pas trop demander qu'il s'occupe un peu de moi !

— C'est déjà pas mal ce qu'il fait, non ?

— Oui, enfin, je me comprends, dis-je, découragée.

— Interroge-le sur son passé. Peut-être qu'il a vécu quelque chose de traumatisant, une relation amoureuse qui n'a pas fonctionné, ou quelque chose du genre. Faut que tu le décoinces.

J'ai beau réfléchir, je ne vois pas ce que je peux faire de plus. D'ailleurs, pour le moment, c'est mon doigt qui est coincé…

— Pff, j'suis tannée que les choses n'aillent jamais bien, dis-je en essayant de me détortiller l'index de ma chaînette.

— Je vais te remonter le moral : j'ai quand même une bonne nouvelle ! dit ma copine, enthousiaste.

— Tu peux toujours essayer…

— Tout à l'heure, je passais devant ta maison après être allée au dépanneur. Un homme se chamaillait avec les policiers qui sont postés devant chez toi. En me rapprochant, j'ai compris que c'était un messager, genre poste express, *full* rapide, toujours à l'heure. Il avait une lettre à remettre à ton père en mains propres et il refusait de la laisser aux policiers.

— Jusque-là, mon moral est toujours assez bas…

— Quand je suis arrivée à sa hauteur, il disait clairement que c'était un message de Catherine Delambre !

— QUOI ? ! ?

Je me redresse d'un coup dans mon fauteuil. Je suis très sceptique ; ça ne ressemble pas à ma mère d'être aussi imprudente.

— Oui, oui, un message de ta mère en personne ! reprend Natacha.

— Qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

— Il a fini par repartir sans leur remettre le message. Heureusement, je l'ai rattrapé dans la rue avant qu'il n'enfourche sa bicyclette et je lui ai dit où il pouvait trouver ton père pour lui remettre le courrier.

Mon doigt est enfin libéré. Il est tout blanc. Et mon visage ne

tarde pas à prendre la même couleur.

— Nat, t'as bien dit qu'il était à vélo ?

Chapitre 8

Mon sang ne fait qu'un tour. Je mets fin à ma conversation avec Natacha et compose le numéro de mon copain. Il répond immédiatement.

— David, il faut que tu ailles chez tes parents sur-le-champ ! Je crois que Kynn va s'y rendre.

— Quoi ? Comment veux-tu qu'il…

— C'est Natacha, elle l'a pas fait exprès. Elle croyait donner l'adresse à un messager… Elle s'est fait avoir.

— J'y vais tout de suite. Toi, tu ne bouges pas !

Je remercie David en souhaitant que ce ne soit qu'un affreux pressentiment.

J'arrive dans le bureau de Kragaris alors qu'il est à la fois plongé dans le manuscrit de ma mère et en communication avec quelqu'un au téléphone. Il raccroche en me voyant. Je l'apostrophe.

— À qui parliez-vous ?

— J'essayais de joindre la dame qui m'a laissé un message tout à l'heure, mais apparemment, le numéro n'est pas attribué, dit le journaliste d'un air détaché.

Simon ne quitte pas le manuscrit des yeux.

— Est-ce que le nom de Nikola Tesla vous dit quelque chose, Lucie ?

— Pantoute !

— Ça ne m'étonne pas. Il y a un moment qu'il a été rayé des

manuels scolaires. C'était pourtant un des plus grands inventeurs du siècle passé.

— Contente pour lui ! Ma mère a rédigé sa biographie ?

Simon rigole de bon cœur.

— Non, non, c'est bien plus que ça, dit-il en relevant la tête, mais je vais commencer mes explications par là. Nikola Tesla était d'origine serbe et a immigré aux États-Unis en 1884. En arrivant sur le continent, il s'est adressé à Thomas Edison pour trouver du travail dans son domaine. Voyant ses références remarquables, Edison l'a pris comme associé. Toutefois, Tesla est vite devenu un dangereux compétiteur. En effet, Edison faisait la promotion du courant continu dont il avait commencé à équiper une partie de la ville de New York, alors que Tesla proposait le courant alternatif qui, contrairement au courant continu, pouvait être acheminé sur de très longues distances. Edison a lutté contre le développement du courant alternatif, mais Tesla et son financier, George Westinghouse, ont pris le dessus pour finalement imposer le courant alternatif sur tout le continent.

— Et il vécut heureux et eut beaucoup d'enfants… dis-je d'un air indifférent.

— Justement pas. Malgré l'attrait pour le courant alternatif, Westinghouse et Tesla ont eu de sérieuses difficultés financières. Comble de malchance, l'atelier de l'inventeur a brûlé lors d'une expérience, réduisant à néant le résultat de plusieurs années de recherches.

— C'est ça que ma mère a trouvé ?

— Laissez-moi continuer, reprend Simon, en se replongeant dans le manuscrit. Le but premier de Tesla était de rendre l'énergie disponible sur toute la planète à un coût très bas. Voyant que les financiers de Wall Street s'étaient emparés de la mine d'or que représentait le développement du courant alternatif, Tesla se tourna vers autre chose. À force de recherches, il eut l'idée d'utiliser la

résonance de la haute atmosphère pour générer et transmettre de l'énergie.

— Là, je ne vous suis plus.

Simon s'affale dans son siège et se gratte la barbe un instant pour chercher l'inspiration.

— Je vous explique : chaque objet, chaque corps, chaque bâtiment est caractérisé par une fréquence de résonance qui lui est propre. À une certaine fréquence, un objet va se mettre à vibrer car il entre en résonance. Il y a alors amplification et gain d'énergie. Prenez l'exemple de la guitare. Si vous pincez une corde, une onde sonore va se propager vers la caisse de résonance de l'instrument et s'amplifier. Vous suivez ?

— Je crois…

Le journaliste se redresse, satisfait de son exploit.

— Ce principe de résonance s'applique aussi à l'ionosphère, l'une des hautes couches de l'atmosphère terrestre. Tesla a découvert que la fréquence de résonance de l'ionosphère était de huit hertz, soit huit impulsions par seconde. À cette fréquence, l'ionosphère se transforme en une parfaite caisse de résonance, exactement comme le corps de la guitare. Or, il n'y a pas que le son qui peut être amplifié. Au cours de ses recherches, Tesla a fait construire une gigantesque tour nommée Wardencliffe, dont le but était d'envoyer dans l'ionosphère de petites pulsations électriques à une fréquence de huit hertz. À cette fréquence, l'ionosphère allait jouer son rôle de caisse de résonance et amplifier les pulsations en une charge électrique beaucoup plus importante.

— Dans quel but ?

— Tesla espérait pouvoir récupérer cette charge par l'intermédiaire d'antennes placées n'importe où sur la planète. Il aurait ainsi inventé une énergie propre, renouvelable et équitable bien avant les scientifiques d'aujourd'hui !

— Et il a réussi ?

— On pense que oui, mais pour une raison obscure, Wardencliffe a été démontée. On soupçonne Tesla d'avoir mis fin au projet.

— Quel intérêt pour lui ? C'était l'aboutissement de sa carrière, non ?

— Tesla était avant tout un humaniste. Je crois que s'il a arrêté le projet, c'est parce qu'il avait compris que ce qu'il était en train de mettre au point pouvait aussi devenir une arme redoutable.

— Pour se rendre compte de ça, il a dû être capable de faire fonctionner son invention, non ?

— Peut-être bien. En tout cas, les experts soupçonnent que Tesla aurait pu tirer de l'ionosphère près de deux milliards de watts à partir de simples pulsations électriques de quelques watts. Orientée sur une cible précise, une telle énergie aurait causé plus de ravages qu'une bombe atomique ! Tout cela n'est que suppositions, bien sûr. Ce qu'on sait, par contre, c'est qu'au cours de ses expériences, Tesla avait provoqué de nombreux orages dans les environs de Wardencliff. On peut donc supposer qu'il était parvenu à diriger et à canaliser l'énergie qu'il produisait.

— Ma mère ne se serait jamais intéressée à la fabrication d'une arme !

— Bien sûr que non, et Tesla non plus. En fait, votre mère avait orienté son doctorat sur les recherches de Tesla. Avec la technologie et les connaissances actuelles, elle voulait vérifier si cette légende concernant une énergie libre tenait la route ou non.

— Et qu'est-ce qu'elle a tiré comme conclusion ?

Simon croise les bras devant lui, la mine découragée.

— Pas grand-chose. En fait, la fin de sa thèse était plutôt bâclée et décevante venant d'une scientifique de sa trempe. D'après Catherine, il était vraisemblablement possible d'amplifier des pulsations électriques dans l'ionosphère, mais la canaliser pour l'utiliser n'était pas envisageable.

— Elle est arrivée à une conclusion, pourquoi dites-vous qu'elle a bâclé ?

— Elle aurait pu aller beaucoup plus loin, mais elle ne l'a pas fait. Un détail a dû interférer avec ses recherches sur l'énergie… J'ai toujours été persuadé qu'elle avait découvert autre chose… et qu'elle refusait d'en parler.

— Et ce quelque chose, vous l'avez sous les yeux, n'est-ce pas ?

Simon opine de la tête sans détourner les yeux du manuscrit.

— Dans le cadre de ses recherches sur Tesla, votre mère a eu la bonne idée d'aller fouiller dans les archives de la société Westinghouse à New York. La plupart des personnes ayant étudié l'œuvre de Tesla se sont surtout concentrées sur les archives officielles, qui sont connues de tous. Votre mère, elle, s'est penchée sur la correspondance que Tesla a entretenue avec George Westinghouse. Elle s'est ainsi rendu compte que Tesla rédigeait systématiquement une copie de ses carnets de notes de travail et les « sauvegardait » en les envoyant à son ami. En fouillant dans les archives de la société, Catherine a découvert des centaines de carnets de notes rédigés par Tesla. Comme les historiens ont toujours cru que ces notes avaient brûlé dans l'incendie de son atelier, plus personne ne les cherchait.

— Et alors, qu'est-ce qu'ils contenaient, ces carnets ?

— Je m'attendais à trouver des comptes-rendus sur la construction de Wardencliffe et les expériences préliminaires pour la propagation de l'énergie dans l'ionosphère, bredouille le journaliste replongé dans le document, mais ça va dans une tout autre direction…

Simon s'interrompt et continue à feuilleter les pages de ma mère dans un silence de plomb.

J'attends quelques minutes puis le sors de sa contemplation.

— Simon ?

— On s'est trompé sur toute la ligne ! Ce principe de propager

de l'énergie en utilisant l'ionosphère, ce n'était que la pointe de l'iceberg ! L'idée de Tesla en construisant Wardencliffe était bien différente. Il savait depuis le début que canaliser et utiliser l'énergie produite dans la haute atmosphère serait difficile, voire impossible. Son but n'était pas de la récupérer sur terre. Il voulait l'utiliser directement dans l'ionosphère !

— Simon, j'ai de la misère à vous suivre. À quoi peut servir de l'énergie produite dans l'ionosphère ?

— C'est précisément ce que votre mère approfondit ici, s'exclame le journaliste de plus en plus emballé. Toutes les couches de notre atmosphère sont reliées entre elles. Tesla voulait utiliser l'énergie créée pour influencer la température de la basse atmosphère. En modifiant la composition électrique de l'ionosphère grâce à l'énergie accumulée, il pensait pouvoir la réchauffer ou la refroidir, exactement comme un climatiseur. En fait, il voulait jouer le rôle du Soleil !

— Et alors ?

Simon se gratte la tête, se demandant probablement comment m'expliquer la suite.

— Savez-vous comment se forment les nuages, Lucie ?

Je réfléchis une seconde.

— Eh bien, lorsqu'il fait chaud, l'eau du sol ou de la mer s'évapore et monte en altitude, où il fait plus froid. Les gouttelettes d'eau deviennent des cristaux de glace et forment un nuage. C'est ça, non ?

— Et qu'advient-il si le nuage chargé de cristaux de glace est réchauffé par le soleil ?

Je fixe Simon, méfiante.

— Il tombe en pluie… ?

— Exactement.

— Vous voulez dire que ma mère a mis au point une technique pour faire pleuvoir ?

— C'est loin de s'arrêter là ! Grâce aux technologies actuelles, on serait capable de créer de véritables cocktails d'ondes et de les diriger très précisément dans l'ionosphère. Non seulement votre mère prétend pouvoir créer et contrôler les nuages, mais aussi engendrer des orages en surchargeant les nuages électriquement, modifier la température des masses d'air et donc contrôler les vents !

Je reste un moment sans rien dire. J'ai peur de saisir de quoi il est question.

Simon me regarde. Il confirme ce que je pense avoir compris :

— Lucie, ce qu'a créé votre mère n'est rien de moins qu'un outil permettant le contrôle absolu sur le climat de toute notre planète !

Il y a un lourd silence dans la pièce. Je ne sais pas quoi penser d'une telle invention. L'homme devrait-il pouvoir contrôler le climat terrestre ? Il me semble que c'est un peu comme vouloir jouer à Dieu.

— Plutôt inquiétant, non ? dis-je finalement.

Simon se laisse aller contre le dossier.

— Pas nécessairement. D'après ce document, les intentions de votre mère sont très louables. Elle veut contrer le réchauffement climatique, aider les populations victimes de sécheresse, éradiquer les ouragans à haut risque pour les populations trop exposées… Il ne s'agit en aucun cas de faire du projet Tesla une arme de destruction.

— Mais c'est sûrement pour ça qu'elle craignait que le projet tombe entre les mains d'Atmospheric Energies.

— Je les soupçonne en effet d'avoir racheté le projet de Catherine non seulement parce qu'il était en plein dans leurs cordes, mais aussi parce qu'il allait leur permettre d'en tirer un profit important. Alors d'une certaine façon, votre mère avait raison de les craindre, car comme bien des sociétés privées, le profit risque de passer avant tout. Avant les risques de perturbations irréversibles,

avant les risques pour les populations et avant les questions d'éthique. Pire que tout, parce que le projet Tesla, entre leurs mains, risque de devenir une arme impitoyable.

Nous sommes interrompus par la sonnerie du téléphone. Le journaliste décroche.

— Mettez l'appel en attente, Rachel, je suis occupé. Merci.

Je poursuis notre conversation tout en observant la petite lumière rouge clignotant sur le téléphone.

— D'après ma tante Arlène, ma mère voulait faire appel au gouvernement pour l'aider à financer ses recherches. Elle ne voulait pas demander de subventions à une entreprise privée, précisément parce qu'elle craignait que le projet tombe dans de mauvaises mains. Vous êtes au courant que le financement a été refusé. Mais certains des politiciens en poste ont récupéré son travail et l'ont revendu à qui vous savez.

— Black, qui est actuellement derrière les barreaux ; Sataugan, le boss du Casino, qui à l'époque était le ministre du Développement économique ; son bras droit, Snyder, devenu diamantaire ; et Crovatto, un galeriste renommé qui appartenait au même groupe politique.

— Les quatre personnes que ma tante Arlène a cambriolées.

— C'est grâce à ces cambriolages que j'ai pu établir le lien entre ces différentes personnes et les conférences de Magog où a eu lieu la vente du projet. Ces conférences devaient supposément traiter des changements climatiques, mais comme Atmospheric Energies était au nombre des invités, ça a attiré mon attention… Arlène a donc récupéré les fonds ? demande Simon.

Le téléphone sonne une nouvelle fois. Simon décroche.

— … Oui, eh bien, les urgences peuvent attendre deux minutes, non ? lance rageusement le journaliste en raccrochant.

Décidément, c'est vrai que ce journaliste fait tout passer après l'histoire de ma famille !

— Oui, Arlène a collecté l'argent pour le rendre à ma mère, qui a dû s'en servir pour monter le projet Tesla et le rendre opérationnel.

— À l'heure actuelle, rien ne dit qu'il soit opérationnel. Élaborer un tel projet est une chose, le réaliser en est une autre.

Je ne peux m'empêcher de penser à la tempête de neige qui nous est tombée dessus lors du cambriolage du Casino et à l'exactitude avec laquelle ma tante l'avait prédite…

— Il l'est, dis-je avec fermeté.

Simon me lance un regard interrogateur.

— La tempête pendant le vol du Casino. Ma tante savait très exactement quand elle allait survenir. Je pense qu'elle s'était organisée pour que cela arrive… Qui attend au bout du fil, Simon ? dis-je, inquiète, en pensant à David.

— Sans doute un autre auditeur outré par mes déclarations, j'ai l'habitude ! lance le journaliste, excédé, avant de poursuivre. Ça voudrait dire qu'Arlène n'a jamais cessé d'être en contact avec votre mère.

— Et qu'elle sait où elle est ? dis-je pleine d'espoir.

— Pas nécessairement.

— Et vous ? Vous savez où elle est allée ?

— Hum, disons qu'avec ce que j'ai sous les yeux, je peux formuler certaines hypothèses. Bien sûr, il va falloir que j'approfondisse, mais il y a des endroits plus propices que d'autres sur terre à l'installation d'émetteurs comme ceux que doit utiliser votre mère. Et puis, il y a cette phrase incomplète, notée au crayon dans une marge : *En résonance, au nord changeant, des vagues de courant s'imbriqueront et…* Votre mère n'était pas le genre à laisser traîner ce genre de gribouillages dans un document de la qualité de celui-ci. J'ai l'impression que c'est une sorte d'indice.

— C'est quoi, ce code source dont parle ma mère dans sa lettre ? dis-je en gardant un œil sur la lumière stressante du téléphone.

— C'est ce qu'il manque à Atmospheric Energies pour faire fonctionner son système. Il se trouve dans ce disque dur, précise Simon en me montrant le boîtier orange dans la mallette.

— Mais ils ont déjà le dossier, non ?

— Avec ce qu'ils ont volé à votre mère, disons qu'ils connaissent les ingrédients de la recette. Ils savent ce qu'elle veut réaliser, ils savent avec quoi et ils savent même *grosso modo* à quoi doit ressembler le programme, mais ils sont incapables d'assembler le tout avec rigueur pour pouvoir faire fonctionner le système. C'est comme avoir les ingrédients, sans avoir la recette elle-même. Mais si Atmospheric Energies arrive à mettre la main sur le code source, ce sera un jeu d'enfant pour eux que de rendre leur système opérationnel très rapidement.

Soudain, j'ai un mauvais pressentiment. Cette urgence qui attend, la petite lumière rouge…

— Simon, décrochez !

Le journaliste s'exécute en haussant les épaules, ne croyant manifestement pas à l'urgence de l'appel. Il met le combiné à son oreille, puis me le tend.

— Pour vous.

— Lucie ? ! C'est David. Qu'est-ce que vous fabriquez, bon sang ! C'est à propos de ton père. On a un sérieux problème.

Chapitre 9

Simon et moi ne perdons pas une minute. À peine ai-je raccroché que nous fonçons vers l'ascenseur.

Comme je le craignais, Kynn s'est rendu chez les parents de David. Toutefois, Normand et mon père ne s'y trouvaient pas. Je suis presque contente que Normand ait emmené mon père faire une radiographie contre mon gré…

Kynn a de nouveau joué le rôle d'un messager. Émilie lui a dit que les deux hommes étaient partis faire une radio dans une clinique du coin. David a tout de suite prévenu Normand, qui ne s'est pas inquiété outre mesure. Pourtant, même s'il y a plusieurs institutions du genre dans les environs et même si Normand a pris les précautions nécessaires pour ne pas attirer l'attention sur eux, Kynn va mettre le paquet récupérer ce qu'il cherche. S'il retrouve mon père, il peut aussi bien décider de le prendre en otage jusqu'à ce que je lui rende la mallette.

La descente en ascenseur vers la sortie de la tour me semble interminable. J'en profite pour vérifier si mon déguisement est encore en place. Par sécurité, j'ai emmené la mallette contenant le projet de ma mère.

On arrive enfin dans le stationnement de Radio-Canada. Un désert. Il fait froid, la nuit commence à tomber. Nous marchons dans une demi-obscurité vers la voiture de Kragaris. Alors que nous nous en approchons, Simon prend un air inquiet.

— Qui c'est, ça ? demande-t-il en montrant un squeegee en haillons appuyé sur son épave.

— Pas un ami à vous ?

Simon tire une drôle de moue en secouant la tête négativement.

— Mes amis savent qu'en s'appuyant sur ma voiture, des morceaux risquent de se détacher !

Je ralentis la cadence. Et si c'était un autre déguisement de Kynn ? C'est l'heure idéale pour ce genre d'embuscade. Semi-pénombre, stationnement vide…

Je tire Simon par sa veste et lui chuchote :

— On devrait peut-être rester sur nos gardes…

À croire qu'il a suivi le fil de ma pensée.

— Kynn ne sait pas que vous êtes ici.

Le journaliste interpelle l'inconnu.

— Hé vous ! J'ai pas envie d'avoir des égratignures sur ma carrosserie !

L'individu se retourne à peine. On ne voit pas son visage sous son capuchon.

— C'est à vous, ce tas de boue ? Il est en parfait accord avec les cochonneries que vous débitez sur les ondes.

— Qui êtes-vous ? rétorque Simon, furieux.

Le délinquant renchérit.

— J'ai essayé de vous appeler ce matin. Vous n'êtes pas du genre facile à joindre. Ou alors, vous vous cachez pour ne pas avoir à répondre des idioties que vous proférez !

Le squeegee se tourne un peu plus vers nous. Il ne semble pas s'intéresser le moindrement à ma présence. C'est bizarre, j'ai l'impression de connaître ce genre d'intonations.

À voix basse, je m'adresse une fois de plus au journaliste :

— Simon, on devrait laisser faire et prendre un taxi.

— Abandonner ma voiture, jamais !

Simon pointe l'individu d'un doigt menaçant.

— Qu'est-ce que vous racontez ? De quelles idioties parlez-vous ?

— Vous allez rédiger un démenti au sujet d'Arlène Turpin et de sa famille. Vous n'avez aucune preuve sur leur participation au vol du Casino.

Nous sommes maintenant à deux pas de l'inconnu, dont les traits demeurent nébuleux… Étrange, ce parfum… ce n'est pas celui d'un homme… on dirait plutôt un parfum de *matante*.

— Vous êtes qui, au juste ? Un fan de la grande criminelle ? ironise Simon d'un air détaché.

J'ai peur que tout ça se termine mal, d'autant qu'on n'a pas beaucoup de temps. Sans prévenir, le squeegee empoigne Simon par le collet et le plaque contre sa voiture. Dans son élan, il perd son capuchon qui bascule en arrière. Je distingue enfin le visage qui se dégage de la masse de cheveux châtains.

— Je suis plus qu'une fan, je suis sa copine !

Malgré la tension ambiante, je ne peux m'empêcher de lâcher un cri de joie :

— Maude !

La femme se retourne en essayant de reconnaître mon visage sous mon déguisement.

— Lucie ! ?

— Quoi ! En plus… vous vous connaissez ? baragouine Simon malgré le bras que Maude appuie en travers de sa gorge.

Mon amie relâche Simon et je me jette dans ses bras, heureuse de retrouver une amie fidèle dans cette période difficile.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ce type ? me demande Maude, l'air outré.

— Je vais t'expliquer, mais rassure-toi, il a agi pour le mieux.

— En accusant tout le monde d'être des voleurs sans scrupules ? L'histoire est, tout de même, un peu plus complexe que ça !

— C'était pour nous protéger. Il s'est passé pas mal de choses

dans les derniers jours. Monte avec nous, on est pressés, je vais te raconter en chemin.

Simon semble perplexe.

— Vous êtes sûre que c'est une bonne idée de l'emmener ? me demande-t-il en déverrouillant les portières.

J'esquisse un signe affirmatif de la tête.

Nous n'avons pas le temps de nous asseoir qu'un long crissement de pneus se fait entendre dans le stationnement. Une grosse voiture noire arrive en trombe et s'arrête juste derrière l'épave du journaliste, nous empêchant de sortir. Cela n'augure rien de bon.

Le moteur s'arrête.

La porte s'ouvre.

Lampron.

L'ex-policier n'a pas l'air d'être dans son meilleur jour. Il débarque en pointant discrètement une arme.

— La mallette ! réclame Lampron dans une économie redoutable de mots.

Je me tourne vers Kragaris.

— J'ai eu tort de vous accorder ma confiance ! Vous lui avez dit où je me trouvais. C'est à lui que vous téléphoniez tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Simon s'énerve d'autant plus qu'il est paniqué devant l'arme brandie par Lampron.

— Vous n'allez pas remettre ça, Lucie ! Vous croyez vraiment qu'il serait en train de me menacer avec une arme si j'étais de son côté ?

— C'est peut-être une feinte, dis-je, histoire de gagner du temps.

Mauvaise idée.

Lampron tire une balle dans la lunette arrière de la voiture, qui éclate en morceaux. Simon me lance un regard noir.

— Convaincue ? fulmine-t-il en voyant les dégâts.

Je ne peux pas imaginer que ce soit Maude qui a vendu la

mèche, d'ailleurs elle ne savait même pas que j'étais avec Simon. Tiens… Maude, où est-elle passée ? Depuis qu'on a entendu les crissements de pneus, je l'ai complètement perdue de vue. Je la cherche des yeux.

— N'essayez pas de trouver une issue, il n'y en a pas, ricane l'ex-policier. Ça fait trop longtemps que j'ai envie de vous mettre hors jeu, Lucie. La partie s'arrête ici. Dernier avertissement, ajoute-t-il en rechargeant son arme et en la braquant sur moi. La mallette.

Si Kynn a trouvé mon père, il risque de me demander la mallette comme monnaie d'échange. Si je ne l'ai pas, je ne donne pas cher de la vie de mon père. Je ne sais pas quelle décision prendre. Je ne bronche pas. Mon immobilisme n'échappe pas à mon vis-à-vis.

— On joue la courageuse, en plus ! ironise Lampron. Puisque vous le prenez ainsi, je vais commencer par lui…

Alors qu'il met Simon en joue, une énorme explosion retentit à une quinzaine de mètres de nous. Simon et moi avons le réflexe de nous jeter à terre.

Qu'est-ce qui se passe ?

Simon pointe le fond du stationnement : il semble que ce soit une voiture qui vient d'exploser. Lampron est resté debout, mais il est distrait par l'explosion. Dans quelques minutes, le stationnement va se remplir de monde.

Lampron n'a pas le temps de revenir sur nous que Maude, surgie de je ne sais où, lui donne un violent coup de pied dans le tibia. Lampron tombe à genoux. Maude en profite pour récupérer l'arme. D'un geste expérimenté, elle la décharge et la balance au loin. Elle m'attrape ensuite par le bras et me pousse dans la voiture.

— MONTEZ, lance-t-elle à Simon, qui reste figé. Faut dégager !

Simon reprend ses esprits et démarre la voiture. Lampron est à quelques mètres de nous, il cherche son arme. Simon ne perd pas une minute, il fait reculer sa voiture à plusieurs reprises dans celle de l'ex-policier pour libérer le passage. Après quelques essais, on

finit par se frayer un chemin. La voiture du journaliste, qui n'était déjà pas très neuve, sort toute cabossée de l'exercice.

Au loin, des gens sortent de la tour pour venir voir ce qui se passe. Je jette un œil à la carcasse de la voiture qui brûle. Je m'adresse à Maude :

— Tu te promènes toujours avec un explosif dans ton sac ?

— Je me suis lassée assez vite du bâton de rouge à lèvres, j'ai opté pour le bâton de dynamite… Plus percutant !

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Quelle que soit la situation, Maude ne se départit jamais de son sens de l'humour. On en aura bien besoin.

Nous sortons du stationnement à vive allure. La voiture dérape en arrivant sur la route.

Au premier embranchement, nous montons sur l'autoroute Ville-Marie. La clinique où se trouve Normand est dans le quartier Hampstead. On a quelques kilomètres à faire. La voiture émet de drôles de bruits. Maude a l'air inquiète.

— Dites, les sons qu'on entend, c'est de la musique techno ou c'est la voiture ?

Je me tourne vers mon amie assise sur la banquette arrière.

— T'étais pas censée rester planquée un moment, toi ?

— Oui, mais pas si on se met à vous accuser à tort et à travers.

J'en profite pour expliquer à Maude la raison pour laquelle Simon a lancé cette rumeur. Je lui parle aussi de ce qui est arrivé à mon père, de Kynn et de la copie du projet Tesla que nous avons retrouvée.

— On n'a pas le temps de s'ennuyer, avec toi ! rigole Maude.

Simon accélère soudainement.

— Ce n'est pas pour vous interrompre dans vos retrouvailles, mais on dirait bien qu'on nous suit !

Impossible de voir quelque chose au travers de la vitre arrière, on dirait un vitrail fait de milliers de petits cristaux. Je me penche

vers le miroir de mon côté.

Zut de zut !

— Lampron a décidé qu'il ne se passerait pas de nous de sitôt.

Il se rapproche rapidement. Sa voiture doit être bien plus puissante que la nôtre… et plus récente.

— On ne va pas arriver à le tenir à distance très longtemps ! lance le journaliste. Je dois déboucher sur l'autoroute Décarie et à cette heure-ci, c'est toujours congestionné, précise-t-il en s'appliquant à dépasser les autres véhicules.

— Si on est chanceux, on va perdre une pièce qui va lui arriver en pleine face, rigole Maude.

Je triture l'autoradio de Simon.

— Il y a peut-être un bulletin de la circulation qui peut nous indiquer où passer ? dis-je avant de me retrouver avec le bouton dans les mains.

— La radio ne marche plus depuis longtemps, lance le journaliste d'un ton tranchant. Par contre, vous venez de me donner une idée…

Simon manipule un autre petit appareil situé juste à côté de la radio et fixé au tableau de bord avec du *Duct Tape*. Dans le cocktail de grincements qu'émet l'engin, on perçoit épisodiquement quelques voix.

— C'est quoi votre affaire, là ? dis-je, curieuse. Un vieux lecteur de cassettes ?

— Un C.B. ! Très utile pour capter les messages radio de la police et être sur place au bon moment. Beaucoup plus fiable qu'un cellulaire !

— Vous voulez appeler les policiers ? s'étonne Maude. On risque d'être morts avant qu'ils nous trouvent !

— Non, non, ce n'est pas la police que j'essaye d'atteindre… ronchonne Simon. Allez, bon sang, ça devrait être sa fréquence… Max ? Tu m'entends ? lance Simon dans un petit micro. Max ?

Un bruit parasite ressemblant vaguement à une voix finit par se faire entendre.

— Salut, Max, c'est Simon. T'es où en ce moment ?

— Au-dessus du pont Champlain, pourquoi ?

— J'ai besoin d'un coup de main. Je dois être dans Hampstead le plus vite possible, je viens de quitter le bureau. Tu peux me faire un topo ?

— Je suis à quelques minutes du passage en ondes, qu'est-ce qui se passe ? T'as encore un scoop fumant ? plaisante la voix.

— C'est vraiment une urgence. T'es pas trop loin de nous, tu devrais avoir le temps.

— Bon, bon, je t'accorde cinq minutes. Je reprends contact dès que je suis à ta hauteur.

Le journaliste dépose le petit émetteur.

— Qu'est-ce que vous faites ? C'était qui dans votre cellulaire du Moyen Âge ?

— Un gars qui va nous aider à trouver la route la plus dégagée.

Quelques minutes s'écoulent pendant lesquelles nous filons toujours sur l'autoroute de plus en plus congestionnée. Par chance, ce trafic ralentit quelque peu la progression de notre poursuivant qui est, lui aussi, obligé de zigzaguer entre les véhicules. Simon en profite pour en apprendre un peu plus sur notre passagère.

— Vous faites partie de l'équipe d'Arlène Turpin, c'est ça ?

— L'équipe, quelle équipe ? dit Maude, sur ses gardes. Je travaillais avec elle aux services secrets, si c'est de ça que vous parlez.

Simon sourit. Il comprend très bien qu'il ne sera pas facile de tirer les vers du nez de mon amie. Maude se penche pour regarder par la fenêtre. Soudain nous entendons le son d'un hélicoptère qui approche. Elle change délibérément de sujet de conversation.

— Un Robinson R44 ! Je ne savais pas que Radio-Canada en avait un !

— Vous vous y connaissez en hélicoptères ? demande le journaliste.

— J'ai piloté quelques fois dans l'armée. Au début, c'est pour ça que je m'étais engagée, mais ma vue n'était pas parfaite, j'ai dû changer de vocation… Sauf que la passion est toujours là.

Maude m'étonnera toujours. En l'observant on l'imagine vivre en banlieue et avoir un travail bien pépère, genre agente immobilière, mais non : Maude, son truc, c'est les explosifs, les hélicoptères et occasionnellement la pâtisserie. Déroutant !

L'hélicoptère est maintenant au-dessus de nous. La voix recommence à grésiller dans le C.B.

— T'as repéré ma voiture de là-haut ? demande le journaliste en attrapant l'émetteur.

— C'est pas très difficile, rétorque le pilote en pouffant.

— Bon, il faut que tu me sortes du trafic, je veux éviter l'autoroute Décarie.

— Ok, prochaine sortie, tu montes sur Saint-Jacques, c'est dégagé.

Simon bifurque à vive allure.

Voyant que nous ne ralentissons pas et qu'un autre véhicule nous suit tout aussi rapidement, le pilote ne peut s'empêcher d'émettre une réflexion.

— Hé, vous faites une course ou quoi ? C'est qui, ce chauffard derrière vous ?

— Contente-toi de nous trouver une route… Ah oui, j'oubliais, pas trop de feux rouges.

— Un Big Mac et des frites, avec ça ? rétorque le pilote.

Au même moment, le miroir de mon côté vole en éclats. Je sursaute.

De sa place en arrière, Maude me pousse la tête vers le bas.

— Couche-toi !

Un détail nous avait échappé : en accédant à une route plus

dégagée, Lampron peut à présent se servir de son arme sans risquer d'être perturbé par d'autres voitures.

— Hé, mais il vous tire dessus ! s'insurge le pilote.

— Je t'ai dit que c'était une urgence ! insiste Simon.

— Oui, une urgence, pas un massacre ! À droite sur le boulevard, lance Max, qui semble sortir de sa torpeur.

La voiture de Kragaris fait une embardée pour accéder au boulevard. On dérape tellement sur la neige que le côté gauche de notre auto percute un autobus qui attendait au feu rouge. Rien de grave, on fonce. Lampron nous colle au train. Une autre balle vient achever complètement la lunette arrière, qui s'éparpille en mille morceaux.

— Mais il est complètement fou ! s'écrie le pilote.

— On arrive à une intersection, le feu est rouge, remarque Simon. Je peux passer ?

— C'est bon, tu peux le brûler.

Notre voiture passe à toute allure à côté des véhicules qui attendent le feu vert. Les klaxons retentissent de partout. On traverse le carrefour. Lampron suit toujours.

L'hélicoptère prend un peu d'avance sur nous pour nous ouvrir la voie.

Les deux carrefours suivants sont au vert. Il y a moins de circulation, ça n'a rien de rassurant. Plusieurs balles sifflent autour de nous. Nous avons perdu le seul feu arrière qui tenait encore à la voiture. Soudain, le silence. On dirait que Lampron n'a plus de balles. Il ne tire plus, mais nous roulons presque pare-chocs contre pare-chocs. À plusieurs reprises, nous sommes percutés par sa voiture. Les deux véhicules ont du mal à tenir la route sur ce boulevard moins bien déneigé. Lampron essaye de nous dépasser, sans doute pour nous pousser sur le côté et nous bloquer dans un banc de neige. Kragaris tient bon, il profite des quelques voitures sur la route pour bloquer les manœuvres de Lampron.

— Simon, j'ai peut-être la solution à ton problème, reprend le pilote. Prochain carrefour, il y a une voiture de police qui est rangée juste sur le côté gauche de l'intersection. Si tu fais exactement ce que je te dis, tu peux peut-être t'en sortir.

— À tes ordres ! lance Simon, alors que Lampron frappe l'aile gauche de notre voiture.

Nous dévions un peu sur la route glacée.

— Le carrefour est à 150 mètres, le feu est au rouge, mais il n'y a pas de voitures qui attendent. Fonce.

Tandis que notre voiture s'élance, Lampron agit de même et nous percute une deuxième fois. Les voitures sont côte à côte. Par chance, il n'y a pas d'autres véhicules sur ces bandes de circulation, sans quoi nous serions perdus. Simon lutte en poussant sa voiture contre celle de Lampron pour contrer le mouvement qu'il essaye de nous imposer. Le feu rouge se rapproche vite, très vite.

Quand il ne reste plus que 50 mètres, alors que Lampron est en train de prendre le dessus et de nous envoyer dans le décor, Max crie d'un coup :

— FREINE ! ! !

La voiture de Simon glisse sur la neige, mais parvient à trouver suffisamment d'adhérence pour s'arrêter juste devant le feu qui est toujours au rouge. Ce n'est pas le cas de Lampron, que notre manœuvre prend par surprise. Il passe tout droit. Sa voiture engagée à pleine vitesse dans le croisement se fait percuter l'arrière-train par un camion dans un vacarme épouvantable. Son auto part en vrille et finit sa course dans une autre voiture, stationnée un peu plus loin.

En reprenant mes esprits, je remarque la tête des deux policiers qui étaient en faction dans leur véhicule. On dirait qu'on vient de les mettre sur « pause ». Ils restent littéralement figés, leur café en main, en voyant le carnage qui vient de se dérouler devant eux.

J'entends la voix de Max dans l'émetteur.

— Ça va, en bas ?

— Tout est OK, ici. Merci pour le coup de main.

— C'était qui, ce type ? Un malade ?

— Un peu trop long à t'expliquer. Une autre fois, peut-être…

— T'es vraiment sûr que ça va ?

— Je devrais être bon pour me rendre.

— Tu vas où ?

— À l'hôpital !

— Ah, là, tu me rassures, rétorque le pilote. Je te laisse, alors.

Un peu plus loin, Lampron, quelque peu sonné, quitte sa voiture rapidement. Pas question pour lui d'être arrêté par la police. Il s'éclipse dans la foule qui s'agglutine déjà sur les lieux de l'accident.

— Maude, je pense qu'on n'a pas fini d'en entendre parler, dis-je ironiquement en pointant l'ex-policier qui prend la poudre d'escampette.

Pas de réponse.

Je me retourne rapidement sur mon siège, subitement envahie par une terrible appréhension.

— Maude ?

Mon amie est assise bien droite, les yeux ouverts, et regarde droit devant elle. Elle ne bronche pas. Je panique.

— Maude, qu'est-ce que tu as… MAUDE ? ! ?

Je la secoue.

En deux temps trois mouvements, je quitte mon siège et vais m'installer auprès d'elle. Je cherche une trace de sang. Rien.

— Vérifiez son pouls, suggère Simon, désireux de m'aider.

Je m'exécute. Le cœur de Maude bat très rapidement. Elle a de la sueur sur le front.

Je continue de la secouer.

Ses yeux clignent enfin. Elle semble émerger difficilement.

Une de ses mains fouille péniblement dans la poche de sa veste. Un petit contenant de comprimés roule sur le siège.

Toujours à l'arrêt, Simon s'en empare et regarde l'étiquette.

— Des anxiolytiques.

Le journaliste sort un comprimé et me le tend.

— Mettez-lui ça dans la bouche.

Maude avale péniblement. Je lui éponge le front avec un mouchoir et lui caresse les cheveux doucement en attendant que la médication fasse effet. J'ai l'impression que mon amie vient de subir un gros stress.

Pendant ce temps, dans la rue, des renforts de police arrivent ainsi qu'une ambulance. Le quartier s'est rempli de monde.

Mon amie revient lentement à la surface.

— On devrait… s'en aller… Ça grouille de policiers… bredouille-t-elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un petit malaise, Lucie, rien de grave…

— Tu étais complètement gelée ! C'est quoi, ces médicaments ?

— C'est supposé m'aider à mieux fonctionner, dit-elle en plaisantant. Mais bon… Y a des jours plus durs que d'autres…

— Tu es en dépression ?

— Mais non, je ne suis pas en dépression, ce n'est rien du tout… mais si ça ne vous dérange pas, je vais prendre congé… On se rejoindra plus tard… Faut que je me repose, déclare mon amie.

Ce changement de comportement m'inquiète venant d'elle. C'est la première fois que je la vois ainsi. De quel mal souffre-t-elle ? Pourquoi n'ose-t-elle pas en parler ?

— Est-ce qu'il y a un numéro où je peux t'appeler ? dis-je alors qu'elle sort de la voiture.

Maude semble encore un peu dans la brume, mais parvient à me dicter son numéro, que j'enregistre dans mon cellulaire.

— C'est une boîte vocale. Laisse-moi un message.

— T'es sûre que ça va aller ?

— J'ai juste besoin de prendre un peu l'air…

J’esquisse un petit signe avant qu’elle ne s’éloigne. Je ne sais pas trop quoi penser de tout ça…

Notre voiture redémarre et passe à côté des restes de la voiture de Lampron. Une question me vient à l’esprit.

— Lampron n’était pas censé savoir que nous étions dans la tour de Radio-Canada…

— Lucie, je vous répète que ce n’est pas moi qui lui ai dit où vous étiez, affirme Simon tout en manœuvrant pour sortir du carrefour encombré.

— Je sais, je vous crois. Mais alors, comment fait-il pour savoir où on se trouve ?

Chapitre 10

J'arrive en courant dans l'entrée de la clinique. Simon m'accompagne. Je retrouve immédiatement David. Il m'attend près de la réception. Je lui signale que nous avons retrouvé Maude et que je sais où la contacter en cas de besoin. Mon ami esquisse un petit sourire, content qu'elle nous ait rejoints.

— Des nouvelles de Kynn ? dis-je aussitôt, inquiète.

— Je m'attendais plutôt à ce que tu te tracasses pour ton père, lance David.

— C'est justement pour ça que je veux savoir où est Kynn.

— Pas ici, à première vue… Tout est calme. J'ai fait le tour du bâtiment à plusieurs reprises. Je n'ai rien remarqué de suspect. Ton père est en bas, en radiologie. Venez.

Nous suivons David d'un bon pas.

La pièce dans laquelle nous pénétrons est très spacieuse. Mon père est allongé sur une table, devant un énorme cylindre horizontal percé d'un trou en son centre. Un technicien affublé d'un sarrau et d'un masque sur le nez et la bouche, est en train de rebrancher son soluté. Juste à côté, Normand est occupé à décrypter des radiographies. Il a une moue d'étonnement en me voyant entrer avec mon déguisement.

— C'est toujours l'Halloween ?

Je ne relève pas sa remarque désobligeante.

— Pourquoi êtes-vous venu faire une radio sans mon

autorisation ? On s'en était pourtant parlé, non ?

— Et si je vous disais que je craignais que son cerveau subisse des séquelles irréversibles, serait-ce une raison suffisante à vos yeux ?

J'avoue que Normand marque un point.

— J'espère au moins que l'endroit est sûr. On peut fermer la porte à clé ?

Normand me regarde d'un drôle d'air.

— C'est une clinique privée, pas une prison à sécurité maximale. À part quelques collègues, personne ne sait que nous sommes là.

— Ça ne me rassure pas vraiment. C'est qui, lui ? dis-je en désignant le technicien.

Normand soupire.

— Un technicien en médecine nucléaire. Il travaille ici. Arrêtez votre paranoïa ! Les jeunes regardent beaucoup trop de films… Approchez plutôt, j'ai quelque chose à vous montrer.

Toujours aussi condescendant, celui-là ! Je rejoins le médecin presque à contrecœur.

— J'ai réalisé quelques agrandissements de la radio que j'ai effectuée tout à l'heure. On voit un peu mieux l'objet en question…

Je me penche sur les images. Je distingue une petite capsule de forme cylindrique. L'intérieur ressemble à un circuit imprimé et à des composantes électroniques minuscules.

— C'est quoi ? Une puce électronique ?

— Je suis médecin, pas électronicien. Si on en savait plus sur le type d'arme utilisée… Enfin, faut croire que les policiers engagés par la Ville de Montréal ne sont pas des hyperactifs, dit-il en regardant David.

— Je te rassure, répond mon ami, ils le sont, mais ils s'attendent à un minimum de politesse en retour.

Et vlan ! Dans les dents ! Bien joué, David.

— T'as du nouveau ? dis-je à mon ami en retenant un fou rire.

— J'ai trouvé quelque chose à propos de l'arme. Mais c'est assez étrange… La seule autre référence que j'ai pu dénicher à propos de ce type d'arme et de munitions, c'est une petite entreprise privée qui les utilisait pour la recherche de puits de pétrole.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils ont modifié des douilles et des canons d'armes à feu pour pouvoir tirer un petit émetteur profondément dans le sol. Apparemment, l'émetteur diffusait une onde radio qui leur permettait de trouver des gisements.

— Un peu comme un sourcier ?

Simon, qui jusque-là était assis dans un coin, se redresse, intéressé par les propos de David.

— Je me souviens avoir lu un article là-dessus, il y a longtemps.

En me retournant vers le journaliste, je remarque qu'il a le bras en sang. J'étais tellement absorbée par mes affaires que je n'avais pas remarqué qu'il avait été blessé dans notre poursuite de tout à l'heure.

— Simon, votre bras !

— Ce n'est rien, juste une balle qui m'a frôlé.

Aussitôt, le technicien se penche sur l'épaule de Simon et lui suggère d'enlever son manteau.

— Accident de chasse ? interroge-t-il.

— Oui, c'était moi le gibier.

— Je vais vous arranger ça, ça n'a pas l'air bien grave, mais vous perdez beaucoup de sang.

Pendant que le technicien cherche de quoi soigner Simon, le journaliste poursuit ses explications.

— Cette technologie est beaucoup plus précise qu'un bâton de sourcier. L'émetteur envoie des ondes de différentes fréquences dans le sol. Chaque composant de la croûte terrestre entre en résonance, en vibration, sur une fréquence bien précise. Ainsi, du calcaire ne résonnera pas sur la même fréquence que du pétrole ou

du gaz. Le petit émetteur étant équipé d'un capteur, ils pouvaient dès lors repérer les gisements sans difficulté, avec un taux de réussite bien supérieur à tout ce qui se faisait jusque-là.

— Enfin bon… l'interrompt David. Toujours est-il que la société en question, Cleops, a cessé ses opérations il y a plusieurs années. On n'a plus entendu parler de cette technologie depuis, conclut David. Pas sûr que ça nous aide tellement.

— Cleops ? dis-je à mon tour.

— Cleops… Pelos… quelque chose comme ça, confirme distraitement mon ami.

— PREOS ! rétorque Simon. Je savais que j'avais déjà entendu ce nom quelque part.

— PREOS, oui ! c'est en plein ça.

— Vous croyez que ça peut avoir un rapport avec ce dont votre collègue parlait tout à l'heure ? dis-je, intriguée. Les menaces qu'a reçues le ministre de l'environnement et tout ça ?

— Aucune idée, faudrait que je vérifie.

Normand se lève et s'adresse à son technicien, qui cherche toujours de quoi soigner Simon.

— Il y a des bandages dans la salle de contrôle, allez en chercher.

Je trouve que David a effectué un excellent travail et j'ai bien l'intention de le faire remarquer au médecin. Je m'incline vers lui discrètement.

— Alors, pas si mal, hein ? que je lui chuchote en faisant allusion aux recherches de David. Peut-être pourriez-vous vous excuser auprès de lui pour votre remarque désobligeante !

Normand se contente d'un petit sourire en coin, mi-figue, mi-raisin.

— Il y a un détail qui pourrait aller dans la même direction, marmonne-t-il. Juste avant que vous n'arriviez ici, j'ai essayé de faire une IRM.

— Une quoi ?

— C'est la machine qui est juste derrière vous. Une sorte d'appareil photo qui fonctionne, à peu de chose près, comme cette technologie pour trouver des puits de pétrole. On envoie une combinaison d'ondes électromagnétiques à haute fréquence sur une partie du corps et en mesurant le signal réémis par certains atomes, on obtient une image de l'intérieur.

— Les radios que vous m'avez montrées tout à l'heure ?

— Non, celles-là ont été faites aux rayons X, pas tout à fait la même chose.

— Bon, et qu'est-ce qui s'est passé avec l'IRM ?

— Rien du tout. L'appareil n'a pas fonctionné normalement. Une interférence empêchait l'image de se former. Or, techniquement, il est impossible d'avoir une interférence, car la pièce où se réalise l'IRM est complètement isolée…

— Sauf s'il y a un émetteur dans la pièce ! dis-je, toute fière d'avoir compris les explications.

— Précisément.

— Vous pensez qu'on peut opérer mon père et l'enlever ?

— J'éviterais ce genre de manipulation si j'étais vous, résonne une voix qui nous vient de la salle de contrôle par l'intermédiaire d'un petit haut-parleur.

L'assistant retire son masque. Kynn. J'aurais dû me méfier beaucoup plus.

— Cet émetteur est équipé d'un système de sécurité. Si vous y touchez, il va automatiquement amplifier le signal qu'il émet et votre père subira l'équivalent d'un lavage de cerveau, précise-t-il.

Contrairement à Lampron, l'homme en blanc cache plutôt bien sa perversité. Il affiche un regard compatissant et presque amical. Ça le rend d'autant plus effrayant.

— Qui êtes-vous ? lance Normand, visiblement inquiet.

— Qui je suis n'a pas vraiment d'importance, mais disons que si

vous désirez soigner le père de cette jeune fille, je suis la personne qu'il vous faut.

— Kynn, voilà qui il est, dis-je en fonçant vers la porte, bien décidée à lui fracasser la tête avec le premier instrument qui va me tomber sous la main.

David me retient de justesse.

— Edmund Kynn, pour être exact, réplique fièrement l'individu. Je vous conseille de rester où vous êtes. Disons que c'est mieux pour la sécurité de Sidney.

— Comment êtes-vous entré ici ? Seules les personnes accréditées sont autorisées à travailler dans cette clinique. Attendez que j'appelle la sécurité ! vocifère Normand.

Kynn soupire. Il sort de la poche de son sarrau une espèce de stylo muni d'un petit bouton bleu au sommet.

— Il n'y a pas de téléphone dans la pièce où vous vous trouvez, désolé. Mais si vous voulez sauver Sidney, il vous suffit de me remettre la mallette. J'appuierai ensuite sur ce bouton et l'effet qui l'immobilise se dissipera dans les vingt-quatre heures.

— Qu'est-ce qui me garantit que vous dites la vérité ? dis-je, révoltée. Je vois pas pourquoi on vous ferait confiance.

— C'est bien un émetteur qui est implanté dans ton père. Il produit des ondes d'hyper basse fréquence, exactement sur la fréquence de résonance du cerveau humain, ce qui a pour effet de le mettre en pause. C'est totalement inoffensif, tant que je n'amplifie pas le signal. Tu as déjà essayé de la musique sur des verres en cristal ?

— Je suis plutôt genre *Guitar Hero*, mettons.

Kynn ne relève pas mon insolence et poursuit.

— Si on fait tourner son doigt humide sur le verre et si, par chance, on joue un peu trop fort une note fondamentale, le verre finit par éclater. C'est un peu ce qui va arriver au cerveau de ton père si tu ne me donnes pas ce que je suis venu chercher.

À ce moment précis, j'ai la certitude que tous les membres de notre équipe réfléchissent à la même chose : trouver un moyen pour désarmer Kynn et le mettre hors d'état de nuire. Sauf que Kynn a très bien prévu son coup et qu'il a le pouce sur un petit bouton qui fait toute la différence.

C'est étrange, en voyant cet individu de près, j'ai l'impression que son visage ne m'est pas totalement inconnu. C'est comme si, issues de mon passé, des images floues tentaient de réapparaitre…

— Que se passera-t-il une fois que je vous aurai remis la mallette ?

— Il suffit que j'appuie sur ce petit bouton et la capsule arrêtera d'émettre. D'ici vingt-quatre heures, ton père sera à nouveau sur pied et ne gardera aucun souvenir de ce qui lui est arrivé. Avec le temps, la capsule se dissoudra dans son organisme et ne laissera aucune trace… Ah oui, et puis je te donnerai un pansement pour soigner ton ami, conclut Kynn en pointant Simon.

Je m'attendais bien à devoir prendre un jour la décision que cet homme m'impose maintenant. Je regarde chacun des membres de notre équipe. Je ne sais pas s'ils estiment que je fais le bon choix, mais pour moi, il n'y en a pas d'autre envisageable. Même si à cet instant précis j'ai l'impression d'avoir le poids du monde sur les épaules, même si je sais que je devrai vivre avec l'action que je m'apprête à accomplir pour le restant de mes jours, il n'est pas question de faire passer une invention, quelle qu'elle soit, avant la vie de mon père.

— Ça va, vous avez gagné, dis-je d'une voix déçue. Je vais vous donner la mallette.

Il me fait signe de m'approcher et intime aux autres de rester dans le fond de la pièce.

Je passe la mallette par la porte entrouverte. Kynn me tend un rouleau de bandage et referme la porte. J'entends le cliquetis d'une serrure. Il vient de nous enfermer.

De retour dans la chambre de contrôle de l'IRM, Kynn dépose la mallette devant lui et en vérifie le contenu. Il a l'air satisfait.

— Tu as pris la bonne décision, me dit-il en appuyant sur le petit bouton du stylo. Ton père est sauvé. Tout se passera bien.

— Y a intérêt, que je laisse échapper entre mes dents.

Juste avant de sortir de la salle de contrôle, Kynn se retourne vers moi.

— À propos de cette porte, il y a bien moyen de la fermer à clé, mais de l'extérieur uniquement, dit-il en me montrant un petit trousseau de clés. Soyez sages !

Soupir dans la pièce. Tout le monde est calme, sauf Normand à qui je donne le pansement et qui s'assoit à côté de Simon.

Je reste songeuse. Les seuls mots qui me viennent sortent tout doucement de ma bouche.

— J'avais pas le choix…

J'entends le journaliste derrière moi.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, Lucie, et, quoi que vous en pensiez, je suis sûr que votre mère aurait pris la même décision.

— C'est tout son travail que je viens de donner gratuitement à ce type. Des années de recherche que je devais protéger et que je n'ai pas été fichue de garder plus d'une journée. Kynn va disparaître Dieu sait où et on ne retrouvera jamais sa trace ni celle du projet.

— Mais vous avez sauvé votre père, c'est le plus important.

— Pour moi… oui…

Chapitre 11

Par chance, un autre examen d'IRM avait lieu quinze minutes après le départ de Kynn. Un infirmier est venu nous ouvrir sans comprendre comment on s'était retrouvés enfermés là.

Nous sommes rentrés chez Normand dans la soirée. Mon père, qu'on a ramené en ambulance, a repris sa place sur la table d'examen en attendant de sortir de son coma.

Simon n'a pas voulu rester plus longtemps avec nous. Il désirait approfondir ses connaissances sur PREOS, afin de savoir si cette entreprise a un rapport avec celle qui menace actuellement le dévoilement du projet de loi qui aura lieu dans un peu plus d'une semaine.

Cela fait près d'une heure que je suis assise à côté de mon père en guettant le premier signe d'une guérison. David vient d'entrer dans la pièce. Il pose une main sur mon épaule. J'appuie ma tête dessus.

— Pas de changement ?

— Rien pour le moment, dis-je, découragée.

Mon copain tire une chaise et vient s'asseoir à côté de moi.

— Kynn a dit que ça prendrait vingt-quatre heures. T'inquiète pas, ça va aller.

— J'ai besoin de lui, David. J'ai besoin de mon père.

— Je comprends, crois-moi, m'assure-t-il avec un demi-sourire.

Je crois qu'à ce moment précis, il pense à sa mère.

— Elle est fière de toi, n'est-ce pas ?

— Qui, ma mère ? Je ne sais pas. Pourquoi tu dis ça ?

— Ce n'est pas à elle que tu pensais ? En tout cas, on le remarque dans ses yeux quand elle te regarde. Elle est vraiment très heureuse de voir ce que tu es devenu.

— Possible.

— Après ce qui s'est passé cet après-midi, quand il se réveillera, mon père ne posera peut-être plus jamais un regard comme ça sur moi.

— Voyons, Lucie, ton père comprendra…

— Serre-moi dans tes bras.

David est pris au dépourvu. Je le sens hésiter, mais, rien à faire, j'ai besoin de me blottir contre lui.

— Lucie, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, je…

— Quoi, ton beau-père est parvenu à te convaincre ? dis-je nerveusement. Je suis trop jeune, c'est ça ? Enfin, David, qu'est-ce qui t'arrive ? Il y a à peine une semaine, t'as essayé de m'embrasser dans ma cuisine, et aujourd'hui, dès que j'ai besoin d'un câlin, c'est comme si j'existais plus.

— Je veux pas te perdre, Lucie, c'est juste ça.

— Me perdre ? C'est quoi, ces niaiseries ? J'ai pas l'intention de me volatiliser. J'ai juste besoin d'un peu d'affection en ce moment, c'est si difficile à comprendre ?

— Pas ici, Lucie.

— Comment ça, pas ici ? T'as eu une mauvaise expérience avec une de tes anciennes blondes ou quoi ? Si au moins tu en parlais, on trouverait peut-être une solution !

— Le moment est mal choisi. Désolé, conclut David en se levant et en quittant la pièce.

Cette réaction me met d'une humeur massacrante. Si c'est ça, être adulte, je préfère rester une ado toute ma vie ! Au même instant, Émilie fait une entrée silencieuse dans la pièce.

— J'ai préparé un petit souper. Si tu veux te joindre à nous, tu es la bienvenue…

L'invitation d'Émilie me réconforte à peine. J'en profite pendant que je l'ai à moi toute seule pour tirer un point au clair.

— Émilie, comment avez-vous compris, pour David et moi ?

Émilie sourit.

— Une mère devine ce genre de choses.

— Un peu facile comme explication, non ?

La mère de David sourit de plus belle et vient s'asseoir à côté de moi. Elle déboutonne le haut de son chemisier et en sort un petit pendentif quasiment identique au mien.

— Il me vient de mon ex-mari, le père de David. C'est lui qui a montré à David comment les réaliser. Il collectionnait les pièces de monnaie anciennes pour en faire ce genre de colliers. La vrai difficulté, disait-il, n'est pas de fabriquer le bijou, mais bien de trouver la pièce qui, par son motif ou la phrase qu'elle comporte, s'associe le mieux à la personne aimée.

— Excusez-moi, mais je ne vois pas en quoi ça vous a permis de conclure que nous étions ensemble.

— David n'en a pas fabriqué souvent et la dernière fois que je l'ai vu offrir un tel cadeau, c'était du sérieux.

Je pense aussitôt à la photo d'Anita. Je prends mon pendentif entre mes doigts et relis la petite phrase qui était destinée à me mettre en garde contre les agissements de ma tante, « Sedem non animum mutant ». Elle change de demeure et non de mœurs.

— En tout cas, pour moi, il a visé juste, dis-je en soupirant. Son père peut être fier de lui…

Le regard pétillant d'Émilie disparaît aussitôt.

— Il n'en a plus vraiment l'occasion.

— David ne le voit plus ?

— Il est décédé. Crise cardiaque. Il avait à peine trente-cinq ans.

— Désolée, dis-je, consternée. David ne m'en a jamais parlé.

— Il avait à peine une dizaine d'années à l'époque. Le choc a été immense pour tous les deux. Pour moi, rencontrer Normand a été salvateur. Nous nous sommes épaulés mutuellement pour surmonter les maux qui nous rongeaient. Et puis, ce n'est pas un homme aussi dur qu'il y paraît… Il faut le connaître, c'est tout. Mais, pour David, ma relation avec Normand a été le coup de grâce. Cette période a été très dure pour lui.

— Vous y avez perdu votre fils.

— David ne trouvait plus sa place ici. Il avait besoin de trouver sa propre voie et Normand ne l'entendait pas de cette oreille. Ils avaient l'air si malheureux tous les deux que, sur le coup, il m'a semblé que la meilleure chose à faire était de laisser David prendre le large pour quelque temps… Ce n'est pas la meilleure décision que j'ai prise dans ma vie, mais j'étais complètement déboussolée.

— Il ne faut pas trop vous culpabiliser. David ne s'en est pas si mal tiré.

— C'était affreusement dur de ne pas savoir ce qu'il faisait, où il était, qui il voyait, confie Émilie, les larmes aux yeux. Si seulement je pouvais revenir en arrière… Il m'a tellement manqué.

Je pose délicatement ma main sur la sienne.

— Émilie, David est dans la pièce juste à côté. Vous devriez y aller…

Elle retrouve instantanément un sourire mur à mur.

— Tu as raison, ma belle… bafouille-t-elle en se levant. Il faut profiter de l'instant présent, c'est tout ce qui compte.

La mère de David s'apprête à quitter la pièce quand je l'interpelle une dernière fois.

— Vous permettez que je passe un coup de fil ?

Elle m'indique un téléphone sur un petit meuble à côté de mon père.

— Viens nous rejoindre à table quand tu seras prête.

Je remercie mon hôte et me rue sur le combiné.

— Allo, Nat ?

— Lucie, enfin ! Comment va ton père ?

Je déballe les dernières nouvelles à mon amie, puis j'en viens au sujet épineux.

— Nat, ça ne marche pas du tout avec David. Je ne comprends pas ce qu'il a.

— Tu lui en as parlé ?

— Je viens d'essayer, mais c'est comme s'il ne voulait plus entendre parler de nous deux pour le moment. Ça m'inquiète, j'ai pas envie de le perdre lui aussi.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de particulier entre vous que tu ne me dis pas ?

— La dernière fois que je l'ai embrassé sérieusement, c'était dans notre auto juste après le vol du Casino. Je ne crois pas que ça lui a déplu… mais ça l'a surpris, c'est sûr.

— Peut-être qu'il est super timide ?

— Je ne crois pas, c'est lui-même qui avait essayé de m'embrasser quand on était chez moi pour ma fête.

— Mouais, t'as raison, c'est pas de la timidité… Penses-tu qu'il y a une autre fille dans le décor ?

— Pas sûr, et puis d'un autre côté, il fait tout ce qu'il faut pour m'aider, il est aux petits soins. Il m'a même présenté sa famille.

— Sa famille ? Me semblait qu'ils étaient en chicane depuis des années !

— Oui, enfin, ce n'est pas encore l'harmonie parfaite, mais bon, ils se tolèrent.

Je suis interrompue par des bruits de dispute qui viennent de l'autre pièce. Natacha les distingue aussi.

— Qu'est-ce que tu disais à propos de cette famille, déjà ?

— Écoute, je crois que…

Les éclats de voix étant de plus en plus forts, je me sens contrainte de laisser mon amie pour aller voir ce qui se passe.

— Je te rappelle, OK ?

— OK, mais pas dans une semaine, là ! Tiens-moi au courant !

Dans la salle à manger, c'est, encore et toujours, une dispute entre les deux hommes de la maison. Mais étonnamment, cette fois-ci, Émilie semble être de la partie.

— David, tu aurais quand même pu nous prévenir qu'ils avaient un passé criminel !

— Maman, n'écoute pas tout ce qui se dit à la télé, c'est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît !

Je jette un œil à la télé. La police a retrouvé notre limousine abandonnée quelque part dans un banc de neige, à Trois-Rivières. C'est un reportage sur la fuite d'Arlène et sur notre prétendue disparition. Il y a ma photo et celle de mon père au bas de l'écran. Pas difficile d'en déduire que Normand et Émilie nous prennent maintenant pour des criminels liés de près à Arlène Turpin, et donc au cambriolage du Casino de Montréal.

Normand est sidéré. Il s'adresse à moi violemment.

— Tu prends tes affaires et tu sors d'ici ! Demain, tu viendras récupérer ton père et après ça, vous disparaissez ! Je ne veux plus vous voir chez moi !

— Normand, tout de même… intervient Émilie. Laisse David s'expliquer…

— Émilie, laisse-moi gérer ça !

David essaye de garder son calme et intercède auprès de sa mère.

— Maman, tu crois vraiment que si j'avais un doute sur l'honnêteté de mes amis, je les aurais emmenés ici ? C'est ma deuxième famille, bon sang !

Normand s'empresse de répondre à la place de sa compagne.

— Eh bien, t'aurais pu faire un meilleur choix ! fulmine le médecin. Je ne veux pas être associé à cette bande de malfaiteurs alors que je suis à quelques années de la retraite ! Pour la dernière

fois, beugle-t-il, vous prenez vos affaires et vous sacrez votre camp d'ici !

Face au reportage qui passe à la télé, nous ne pouvons pas faire grand-chose. David ne sait plus quoi répondre.

— Ils n'iront nulle part, fait une petite voix du fond de la pièce.

Émilie, rouge de colère mais toujours aussi contenue, se lève de table et vient se placer devant Normand.

— Émilie, retourne t'asseoir, ils seront dehors dans une minute.

— Tu n'as pas compris ? Mon fils reste avec moi.

— Tu es prête à mettre par terre tout ce que nous avons construit toi et moi au fil de ces années ? Tout ça pour une bande de voyous minables qui, pour Dieu sait quelle raison, ont trouvé refuge sous notre toit ?

— Ne m'oblige pas à faire un choix, Normand… Pas entre vous deux… Tu ne l'apprécierais peut-être pas.

Le médecin reste bouche bée face à la menace d'Émilie, qui file à la cuisine en sanglotant.

— Maman ! lance David alors qu'il s'apprête à la suivre.

Mal à l'aise, j'annonce que je vais attendre dehors.

— Ne bouge pas d'ici, me demande David. Je reviens.

Là, j'ai deux choix : soit je poursuis ma conversation houleuse avec Normand, au risque de me faire défenestrer, soit j'essaye de calmer le jeu. Je choisis la seconde option, tout en restant sagement dans mon coin.

— Vous devriez pas vous fier à ce qui se raconte à la télévision… On est des personnes plutôt normales, en fait.

— Alors, vous cachez bien votre jeu ! dit-il en se laissant tomber sur sa chaise, dépité.

— Je pensais qu'on était en train de bâtir une relation de confiance, vous et moi. Mais si un simple reportage fout tout par terre, je me suis trompée…

— De confiance ! Tu plaisantes ! Je ne sais même pas pourquoi

vous avez atterri chez nous ! Je ne peux pas faire confiance à des personnes qui me cachent leur vraie nature ! maugrée-t-il en pointant la télé. Encore moins à un ado attardé qui a décidé de tout faire pour foutre sa carrière en l'air et la vie de ses proches avec !

— J'admets que David a couru un risque. Peut-être avons-nous commis une erreur en venant ici, mais sur le coup, ça nous a semblé la meilleure solution.

— Vous ne pouvez pas jouer impunément avec la vie des gens qui vous entourent. Une seule erreur peut être fatale à tous. Je n'ai pas envie de payer le prix fort pour les conneries de David !

— Tout le monde n'est peut-être pas aussi parfait que vous…

Normand se calme un peu.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne suis pas parfait.

— Alors pourquoi exiger de David qu'il ne fasse jamais le moindre faux pas ? On apprend de nos erreurs, non ?

— C'est de la connerie, cet adage, marmonne Normand en tournant la tête vers la fenêtre. David n'apprend rien du tout. Il risque juste de démolir son existence, point.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Depuis toujours, j'essaye qu'il marche droit dans ses bottes, qu'il évite de commettre des erreurs de jeunesse comme j'en ai commises. Celles qui vous laissent pour toujours un goût amer dans la bouche. Il n'a jamais rien voulu entendre… Et voilà ce que ça donne.

Je commence à deviner où Normand veut en venir. Je tente de débroussailler le terrain.

— Des erreurs… comme devenir alcoolique ?

— Mais non, fait Normand, en balayant cette idée du bras. Ça, ce n'était qu'une conséquence qu'Émilie m'a aidé à surmonter.

— La conséquence de quoi ? dis-je, convaincue que je suis en train de mettre le doigt sur un détail important de la vie de cet homme méprisable.

— La conséquence d'abus d'antidépresseurs et d'autres anxiolytiques qui ne servaient à rien. La conséquence de mes erreurs de jeunesse et de ma stupidité !

— Vos erreurs de jeunesse ? C'est pour ça que vous étiez si strict avec David ? Ben franchement, des niaiseries, on en fait tous, c'est normal, non ?

Normand soupire.

— J'ai tué quelqu'un.

La phrase tombe tel un couperet. Je ne rigole plus du tout.

— … Une petite fille de quatre ans. J'ai détruit la vie de toute une famille à cause de mon immaturité.

Je n'ose plus dire un mot. Normand est tout pâle, il a les yeux dans le vague.

— Quand j'ai suivi mes études de médecine, j'étais pas du genre très studieux. Je faisais la fête avec mes chums. On buvait pas mal, c'était le party tous les soirs. Malgré ça, j'ai obtenu mon diplôme et je suis devenu chirurgien. J'avoue encore aujourd'hui que je ne sais pas trop comment. Et puis, un beau jour, je me retrouve au bloc opératoire de l'urgence avec une petite fille de quatre ans qui vient d'être renversée par une voiture…

Normand s'arrête, il a les larmes aux yeux.

— Quand j'ai ouvert la cage thoracique… bon Dieu, c'était un casse-tête en pièces détachées à l'intérieur. J'étais tellement paniqué… J'ai tout essayé pour retrouver mon calme et me souvenir de mes cours. Ça n'a pas suffi. Je n'y suis pas arrivé.

— Tous les médecins doivent affronter ça un jour ou l'autre, non ?

— As-tu seulement une idée de ce que c'est, annoncer à des parents que leur petite fille est morte ? Peux-tu juste imaginer le moment où il faut leur avouer que, par incompétence, tu n'as pas pu sauver l'être qu'ils chérissaient le plus au monde ?

Normand passe sa main dans ses cheveux.

— J'étais terrifié. Il n'y a pas un jour où je ne revis pas cet instant, où je ne pense pas à la petite Élisabeth Morisset. Alors, quand j'ai rencontré Émilie et que j'ai rencontré David, un adolescent qui « s'amusait » beaucoup…

— Vous avez cru bon de l'éduquer…

— Je suppose… oui…

Un long moment s'écoule sans un mot. J'ai l'impression que Normand n'a pas dû raconter cette histoire très souvent. Pourquoi à moi, pourquoi maintenant ? Je ne le saurai sans doute jamais.

— C'est très louable de votre part. En avez-vous déjà parlé à David ?

— Ça se passe plutôt mal entre nous. Je n'ai pas de patience.

Je laisse quelques secondes s'écouler. Il y a un point que je veux tirer au clair.

— Me permettez-vous encore une question ?

Normand hausse les épaules, l'esprit ailleurs.

— Vous preniez des anxiolytiques. C'est le genre de médicaments qu'on prescrit pour les dépressions, non ?

— Je ne faisais pas une dépression au sens propre… On s'en sert aussi pour gérer le trouble du stress post-traumatique. Les soldats sont souvent sujets à de telles perturbations eux aussi. Pourquoi cette question ?

— Je me fais du souci pour une amie qui prend ce genre de médicaments.

— Elle souffre peut-être d'anxiété ou de dépression…

— Je ne crois pas.

— En tout cas, si elle en a un surplus, je suis preneur. Si Émilie s'en va… si je me retrouve seul… ces fantômes reviendront me hanter… Je n'ai plus la force de lutter contre ça.

— Optez pour un cessez-le-feu avec David, tournez la page sur le passé et Émilie n'ira nulle part. Faites-moi confiance.

— Tu veux que je te fasse confiance ? Je veux bien essayer.

Alors dis-moi : pourquoi ta tête et celle de ton père se sont retrouvées dans la télé tout à l'heure ?

Zut ! Normand s'attend certainement à la même sincérité de ma part.

— Écoutez, c'est la faute de Simon Kragaris, le journaliste. Il a fait ça pour nous aider, c'était pour éviter qu'on nous tombe dessus.

— Vous êtes liés au vol du Casino ou pas ?

Gloups… Pas trop envie de lui dévoiler la vérité sur ce coup-là. En tout cas, pas maintenant…

Par chance, David sort de la cuisine avec sa mère. Les deux ont l'air calmes. David s'approche de moi.

— Tu as pris tes affaires ? On s'en va.

Normand attend une réponse de ma part. David aussi. Je ne veux pas mentir à Normand, ça briserait le début de notre « relation cordiale ». Mais si je dis « oui, j'ai participé à ce cambriolage », il ne voudra plus de nous chez lui, et c'est assez normal, au fond. Je préfère donc ne pas répondre.

Je signale à David que j'ai tout et qu'on peut y aller. Émilie et Normand nous regardent partir un peu comme on regarde une tornade s'éloigner en laissant des ruines derrière elle. Normand m'appelle une dernière fois avant que nous ne tournions le coin de la rue.

— Lucie ! Je te préviens dès qu'il y a un changement ! lance-t-il à propos de mon père.

Je lui fais un petit signe de la tête.

Passablement fatigués, David et moi marchons sur les trottoirs enneigés, à la recherche du premier arrêt de bus. Je n'ose plus tenter de mettre ma main dans la sienne. Je n'ai pas la force d'encaisser encore un refus. Ce changement d'attitude m'inquiète. Il prétend qu'il ne veut pas me perdre mais s'éloigne de plus en plus de moi. Ça n'a aucun sens.

— Qu'est-ce qui se passe, David ? Pourquoi tu changes ?

— Tu m'as dit un jour que protéger quelqu'un, c'était aussi une façon de l'aimer.

— Protéger ? Mais de quoi ? De qui ? Tu as peur de t'attacher à moi et qu'il m'arrive quelque chose à cause de ce fichu projet ?

— Crois-moi, Lucie, c'est mieux ainsi pour le moment.

Quelques mètres plus loin, un tintamarre d'enfer nous sort de notre torpeur hivernale. On dirait une fanfare de casseroles qui arrive à toute allure. La voiture toute déglinguée de Simon apparaît au coin de la rue. Il freine à notre hauteur et ouvre la fenêtre.

— Lucie, je sais où il s'en va !

— Quoi, qui s'en va ? dis-je en essayant de comprendre quelque chose à son charabia.

— Kynn ! Il doit prendre l'unique vol de la semaine pour Nuuk, au Groenland. Il décolle demain en fin de journée. On peut récupérer le projet !

Chapitre 12

Simon nous a ramenés dans la tour de Radio-Canada. J'avoue que les balades dans sa voiture sont assez exotiques. On ne passe pas inaperçus. Et puis, avec la grosse bâche de plastique qu'il a fixée à la place de la lunette arrière, c'est un peu comme faire du bateau à voile sur la route !

— Douzième étage, lance-t-il à David, alors que nous pénétrons dans l'ascenseur.

Tandis que nous nous éloignons du plancher des vaches, j'en profite pour lui soutirer plus d'infos sur ses sources :

— Comment pouvez-vous être sûr que Kynn va au Groenland ?

— Kynn autant que Lampron travaillent pour les dirigeants d'Atmospheric Energies. Or, j'ai cherché où étaient situées les différentes succursales de l'entreprise. Il y en a une aux États-Unis, une autre au Canada, mais la plus importante est située à Nuuk au Groenland. Elle a été construite récemment et en vérifiant les images satellites disponibles sur Internet, j'ai découvert une installation très semblable à celle décrite dans le projet Tesla. Je vais vous montrer.

— Vous savez vous servir d'Internet ! dis-je avec un demi-sourire.

— Enfin, ce n'est pas moi, c'est ma recherchiste, souligne-t-il en entrant dans la grande salle de presse sur laquelle débouche l'ascenseur.

— Et vous pensez vraiment que Kynn sera à l'aéroport demain ? demande David, sceptique.

— C'est là qu'une recherchiste avec de bons contacts fait toute la différence. Rachel a vérifié, il y a un siège réservé à son nom.

L'ambiance a changé dans les bureaux depuis ce matin. Les quelques rares employés qui assurent le service de nuit sont assis à leur bureau et travaillent tranquillement sans broncher.

— Est-ce qu'il y a du neuf sur PREOS ? demande David.

— Rien de très clair pour l'instant. On accumule tout ce qu'on peut avant d'effectuer un tri.

Si j'en juge par l'état de son bureau, Simon ne ment pas ! Il y a des dossiers partout, c'est encombré de paperasserie du sol au plafond. Le journaliste extirpe une photo satellite de son capharnaüm. On y aperçoit une grosse bâtisse à côté de laquelle est construit une espèce de champ d'antennes.

— D'après moi, ce sont des antennes qui permettent d'envoyer des ondes électromagnétiques dans l'ionosphère, comme le décrit le projet de votre mère.

La recherchiste arrive les bras chargés de documents.

— Simon, j'ai encore trouvé ceci sur PREOS. Je vous le mets où ?

Le journaliste a l'air embarrassé.

— Je vous laisse vous occuper de PREOS pour le moment, Rachel. Je suis un peu débordé. Prévenez-moi si vous trouvez quelque chose qui permet un recoupement. Et euh… pas un mot là-dessus tant qu'on n'a rien de plus précis. Je n'ai pas envie de passer encore pour le zouf de la boîte, OK ?

En sortant, Rachel est bousculée par monsieur Jell-O, qui apparaît dans le bureau.

— Simon, l'explosion de la voiture dans le stationnement, paraît que tu étais dans le coin à ce moment-là ? T'as vu quelque chose ?

— Problème de démarreur à distance, je suppose, c'est fréquent

en cette saison, répond le journaliste, impassible.

— Et la poursuite avec un tireur fou dont m'a parlé Max ?

— Ce conducteur m'a sans doute pris pour quelqu'un d'autre. On s'en est sortis, c'est le principal.

Monsieur Jell-O prend un air sévère et s'appuie contre le chambranle de la porte.

— Je ne sais pas à quel jeu tu joues, Simon, mais n'oublie pas que tu commences à avoir atteint ton quota de conneries.

Simon s'assied lourdement dans son fauteuil.

— Et si tu me laissais travailler un peu…

— Attention ! Chaud devant !

Maude, encombrée de pâtisseries, se fraye un passage entre le chambranle de la porte et le supérieur de Simon. J'ai contacté Maude peu après que Simon nous a parlé de son intuition. Le point de vue d'une ex-agente des services secrets nous sera très précieux. Et puis, je voulais être sûre qu'elle allait bien. En la voyant déposer son assortiment de gâteries, je n'ai plus de doute.

Le boss n'a pas l'air content du tout.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez, au juste ? C'est plus un bureau, c'est un souk ! Le party de Noël, c'était il y a deux semaines.

Maude ne perd pas une seconde : armée de son plus beau sourire, elle attrape un petit gâteau à la crème et donne la becquée au patron de Simon.

— Goûtez-moi ça. C'est le remède absolu contre le bougonnage.

Monsieur Jell-O ne dit plus rien. La bouche pleine, il savoure.

— Mmm…Vous permettez, dit-il en attrapant deux autres gâteaux et en prenant la poudre d'escampette.

Maude ne peut s'empêcher de sourire.

— Alors, lance-t-elle en présentant à tout le monde le plateau de pâtisseries, des nouvelles de notre homme ?

Simon est un peu estomaqué par le déballage de nourriture.

— Euh, c'est pour quoi, au juste ? demande-t-il en désignant les pâtisseries.

— Pour mieux réfléchir, plaisante Maude. Une vieille habitude !

Simon se gratouille le crâne, un peu sceptique, puis s'empresse de parler de sa découverte tout en choisissant un éclair au chocolat.

— Si Kynn est à l'aéroport demain, lance David, comment on procède pour récupérer la mallette ? Il ne se laissera pas faire et d'ailleurs, il prendra certainement une série de précautions pour la protéger.

— À quoi penses-tu ? dis-je en mâchouillant une meringue.

— Si j'étais à sa place, je ne me méfierais pas nécessairement de notre petit groupe, mais plutôt de Lampron. Lui mieux que personne doit savoir où Kynn est supposé apporter la mallette. Si j'étais Kynn, je m'attacherais la mallette au poignet avec une paire de menottes et j'avalerais la clé !

— D'accord, mais Lampron croit que c'est nous qui avons la mallette. Il ne sait pas que Kynn l'a récupérée, dis-je.

— Ne sous-estimez pas Lampron, objecte Simon. Il savait que Kynn allait chercher les documents à la banque l'autre jour. On peut donc supposer qu'il est en contact avec les dirigeants d'Atmospheric. Il doit avoir déduit que si sa mission est annulée, c'est parce que Kynn a récupéré la mallette.

— Si vous voulez mon avis, dit Maude, le moyen le plus sûr pour récupérer la mallette et le disque dur, c'est de s'en emparer quand il passe au détecteur de métaux. Il sera obligé de vider ses poches et de mettre la mallette dans le scanner. C'est le seul moment où il ne l'aura pas à l'œil. C'est là qu'il faut procéder à la substitution. On n'a pas beaucoup de temps pour préparer le coup, mais c'est jouable.

Je ne partage pas l'enthousiasme de Maude. Pour moi, ce n'est qu'un autre coup foireux qui risque de m'éloigner de ceux que j'aime. Je suis découragée… Fâchée même.

— Attendez ! Il y a deux jours, je croyais que j'allais perdre mon père. Aujourd'hui, j'ai eu droit à une faveur, je l'ai peut-être retrouvé… mais je crois qu'il ne faut pas tenter le diable. J'ai assez donné pour ce projet. Je ne veux plus me battre pour ce truc.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande David. Je ne saisis pas.

— C'est pourtant facile à comprendre. Depuis que ce fichu projet Tesla est entré dans ma vie, j'ai perdu ma mère, mon père et ma tante. Qui est le prochain sur la liste ? Toi, Maude ? Ou peut-être bien toi, David ? dis-je en le regardant alors que des larmes me montent aux yeux.

David ne dit plus un mot.

— J'en ai assez de voir mes proches disparaître un par un à cause de ce projet. Les gens de chez Atmospheric Energies ont ce qu'ils voulaient, eh bien, tant mieux ! qu'ils le gardent ! Ma mère comprendra que je n'ai rien pu faire. En fait, j'étais presque contente que Kynn s'empare de la mallette.

— Mais Lucie, je suis sûre qu'on est capables de le…

— Maude, j'ai seulement quinze ans et les gens qui sont ici ne sont pas tous des anciens militaires comme toi. Je pensais que tu serais la première à comprendre ça. Je ne suis pas faite pour braquer des casinos ou courir après des malfaiteurs ! J'aimerais juste avoir une vie normale, moi… C'est tout ce que je demande… Or, j'ai l'impression que le seul moyen d'y arriver, c'est de lâcher cette invention infernale.

Maude s'approche de moi et me prend tout doucement par la main.

— Je comprends ton sentiment, Lucie, mais le projet Tesla pourrait avoir un impact considérable pour bien des gens sur la planète. Crois-tu vraiment que de le laisser aux mains d'Atmospheric est une bonne chose ?

— Et pourquoi pas ? Après tout, on ne sait pas grand-chose sur cette société. Leurs intentions ne sont peut-être pas si mauvaises.

À cet instant, la recherchiste de Simon entre à nouveau dans le bureau et lui demande de la suivre un instant.

Maude tombe assise dans un fauteuil. Elle a l'air profondément affectée par ma décision.

— Dans le fond, tu as raison, Lucie. Tu n'es sans doute pas faite pour ce genre de défi. Au même titre que je n'étais pas faite pour monter les casses auxquels j'ai participé avec Arlène. C'est juste que je pensais que ça valait le coup, que je bossais pour une bonne cause…

J'ai presque envie de rire devant cette comparaison franchement boiteuse.

— Voyons Maude, *une bonne cause* ? J'appellerais plutôt ça un sacré magot à empocher. Me parle pas de bonne cause, à l'époque, tu connaissais même pas la raison exacte pour laquelle Arlène faisait ces cambriolages.

Maude adopte subitement un air sévère que je ne lui connaissais pas. Elle se redresse et sort quelque chose de son portefeuille.

— Tu es sérieuse ? lance-t-elle sur un ton dur. Tu crois vraiment que ma motivation première était simplement de faire du *cash* ? C'est ça que tu imagines ?

— C'est pas ce que j'imagine, Maude, c'est ce qui est ! Tu me l'as avoué toi-même !

— Bien sûr que c'était pour faire du *cash*, mais pas pour moi !

— Alors quoi ? dis-je, intriguée.

Maude me tend la photo qu'elle tient en main. Une petite photo aux couleurs délavées. Une partie de l'image est repliée sur elle-même pour pouvoir la rentrer dans le portefeuille. Tout ce que je vois, c'est le portrait d'un jeune garçon aux traits basanés. La photo me semble avoir été prise dans le Sud, peut-être dans le désert.

— Il s'appelle Jahan, il a douze ans. Il est Iranien.

— Et alors ?

Maude déplie la photo que je tiens entre mes doigts. Je découvre

un enfant dont les jambes sont remplacées par des prothèses bricolées avec les moyens du bord.

— Il a perdu ses jambes en jouant au ballon. Il a sauté sur une mine antipersonnel. Les conflits de ces dernières années au Moyen-Orient ont laissé ce genre de petites gâteries cachées dans le sol. Chaque année, des centaines d'enfants en sont les victimes. Ça ne tue pas, non, mais ça défigure, ça démembre, ça déchiquette… Tout un cocktail de sévices pour te pourrir la vie.

Maude récupère sa photo en soupirant.

— J'ai joint l'armée pour être pilote d'hélico. Ma vue n'était pas suffisamment bonne, alors je suis devenue démineuse. Un métier plutôt périlleux, je t'avoue. Toutefois, j'avais l'impression d'aider vraiment. De combattre le mal une mine à la fois… Si je suis partie, c'est parce que l'ambiance avec les collègues n'était pas des meilleures. Je me suis retrouvée dans les services secrets, mais mon âme est toujours sur le terrain. Il y a tant à faire sur place…

— T'envoies ton argent là-bas ?

— Pour le moment, je le place. Dès que possible, je vais fonder une ONG spécialisée dans le déminage. J'ai déjà acquis une partie du matériel. Certaines parties du monde ont besoin de gens comme moi.

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire, Maude ?

— Des populations seront bientôt obligées de migrer vers d'autres pays à cause du réchauffement climatique. Des individus mourront à cause de conditions météorologiques extrêmes. Le projet de ta mère peut éviter bien des misères à toutes ces personnes. Tu as le pouvoir de changer les choses, Lucie, c'est ton choix, ta responsabilité.

Il y a un long silence dans la pièce, je regarde David en espérant qu'il m'aide à y voir clair. Rien. C'est à moi de décider et à moi seule.

Maude reprend :

— Chaque minute que je passe ici, à amasser de l'argent comme je peux, à mettre les choses en place, sont des minutes où je ne suis pas sur le terrain. Pendant ce temps, des petits gars comme Jahan font du trampoline sur des explosifs. Crois-moi, il n'y a pas une nuit où je m'endors sans penser à ceux que j'aurais pu sauver aujourd'hui. Je ne veux pas que ton avenir soit noirci par ce genre de remords, Lucie. Ça n'a rien d'amusant.

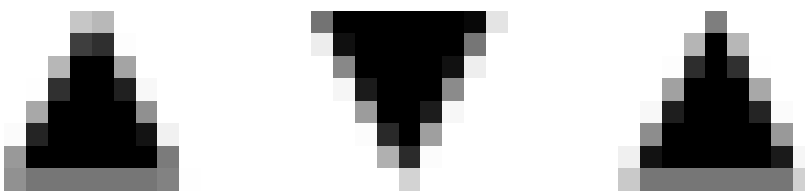
Pour la première fois depuis que je la connais, je comprends la souffrance que son beau sourire dissimule.

Alors que les paroles de Maude me tournent dans la tête, Simon pénètre dans la pièce. Il a l'air particulièrement inquiet. Maude lui tend un autre éclair au chocolat.

— Ça n'a pas l'air d'aller, dit-elle avec son sourire tendre. Avalez ça.

Simon fait un signe négatif de la tête.

— PREOS… je sais ce que c'est. C'est terrible. Il faut absolument récupérer la mallette.



Simon reprend sa place à son bureau. Nous sommes suspendus à ses lèvres. Le journaliste se passe la main dans les cheveux pour tenter de mettre ses idées en place.

— Le lien avec l'entreprise de prospection dont on a parlé tout à l'heure n'est pas un hasard, n'est-ce pas ? demande David. Il s'agit bien du même PREOS ?

Simon opine de la tête.

— Rachel a fait du très bon travail. Elle a découvert que cette petite entreprise avait été fondée il y a plusieurs années par les cinq

plus grosses pétrolières au monde : Proctor Oil, Royal-Mobil, Erron, Oilfa Energy et Shelso.

— P.R.E.O.S., souligne David. Les cinq initiales.

— Exactement. Leur association visait à réunir dans un seul groupe les meilleurs prospecteurs de pétrole et les fonds nécessaires au développement d'une technologie toute neuve de prospection par résonance électromagnétique. Et devinez qui leur a fourni cette technologie ?

— Atmospheric Energies ? dis-je timidement.

— Exactement. Atmospheric Energies est une société indépendante qui a pour but de faire des recherches sur les nouvelles sources d'énergie. Un beau jour, cette société achète illégalement le projet de la mère de Lucie. Étant donné qu'il leur manque le code source, les dirigeants ne saisissent qu'à moitié comment fonctionne le projet Tesla. Néanmoins, ils sont assez brillants pour déduire qu'ils pourraient se servir du principe de résonance des ondes dans la prospection de puits de pétrole…

— On peut d'ailleurs supposer que depuis, ils ont trouvé le moyen de l'utiliser dans l'armement aussi, suggère David en pensant à mon père.

— Exact, confirme Simon. Comme ils n'avaient pas les fonds nécessaires pour pousser plus loin leurs recherches, Atmospheric Energies a approché les cinq plus grosses pétrolières mondiales…

— Et PREOS était fondé ! lance mon ami.

— Oui. Les pétrolières ont tout de suite vu le potentiel… Une fois la technique de prospection au point, le groupe se dissout et la société disparaît complètement de la scène publique… Ou enfin presque. Parce que le nom PREOS est toujours utilisé par les cinq pétrolières quand il s'agit de convoquer des réunions non officielles entre les hauts dirigeants. Des petites réunions où il se prend des décisions discrètes qui influencent considérablement les prix du marché…

— Attendez une minute ! Vous voulez dire que le gouvernement sait qui le menace ? s'étonne Maude.

— Assurément, madame, dit Simon. Le gouvernement sait qu'en passant cette loi, il va mettre un frein aux profits des pétrolières. Le problème est que les menaces qu'il a reçues sont tellement floues que les autorités ne devineront jamais ce qui risque d'arriver.

— Et que risque-t-il d'arriver ? dis-je, anxieuse.

— D'après vous ? interroge Simon en nous regardant tous. Sachant que PREOS est en lien direct avec Atmospheric Energies et que la menace est arrivée le jour même où Kynn a récupéré le code source, qu'est-ce qui peut créer des « perturbations importantes pouvant influencer gravement la vie économique et sociale d'une région du Canada et ne pouvant être attribuées à personne » ?

J'ai les yeux ronds comme des billes. J'étais loin d'imaginer que nous étions la cible d'une telle menace.

— Avec un projet Tesla opérationnel, PREOS est capable de faire sombrer une partie du continent dans une nouvelle ère glaciaire. À côté de ça, le verglas de 1998 va passer pour un vulgaire courant d'air ! Si le projet de loi est dévoilé puis déposé au parlement, PREOS va recourir au système pour provoquer une perturbation climatique majeure. Le commun des mortels ne saisira peut-être pas le lien, mais croyez-moi, les parlementaires, eux, le comprendront. Je doute qu'il y en ait beaucoup pour voter en faveur d'une loi dont les opposants sont aussi puissants.

Il règne un silence de plomb dans la pièce. Malgré cela, Simon ne s'arrête pas sur sa lancée.

— Ce n'est pas tout. On sait que l'ère du pétrole tire à sa fin. Les pétrolières sont obligées d'effectuer des recherches sur les énergies renouvelables pour pouvoir continuer à être rentables le jour où les réserves de combustible fossile seront épuisées.

Simon prend une grande respiration et se vautre dans son fauteuil avec un rictus énigmatique.

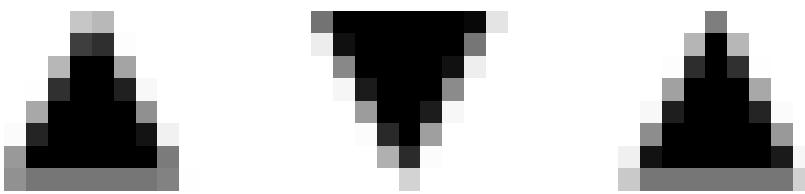
— Imaginez maintenant que, dans un avenir rapproché, ces cinq pétrolières produisent de l'énergie éolienne, solaire et hydraulique tout en ayant un contrôle absolu sur les conditions climatiques terrestres…

— Leur rentabilité serait maximale ! Elles n'auraient jamais de pertes, précise David. Il leur suffirait de produire du vent là où il y a des éoliennes, de dissiper les nuages dès qu'elles ont besoin de soleil et de faire pleuvoir pour augmenter le débit des rivières.

— En plus d'avoir une arme redoutable entre les mains, elles auraient le monopole de la production d'énergie du monde entier. La concurrence serait incapable de s'implanter.

J'ai l'impression que parmi nous, plus personne n'ose bouger. Nous sommes tous sidérés par ce que nous venons d'entendre. Au-delà de ma petite vie et de mes petits problèmes, je me rends compte qu'il y a un monde qui s'apprête à basculer. J'ai l'impression que tous les regards convergent lentement sur moi. Je peux compter sur Maude et son sourire de matante pour m'asséner le coup de grâce.

— Besoin d'autres arguments, Lucie ?



La tour de Radio-Canada se vide tranquillement. Il ne reste plus que nous à cet étage. Simon nous a suggéré de passer la nuit ici, installés dans les canapés de la salle de presse. Ce n'est pas très confortable, mais si Lampron rôde toujours dans les parages, autant minimiser les risques.

Nous profitons de la tranquillité ambiante pour mettre en place une stratégie possible pour récupérer la mallette. Maude prend les

choses en main, bien décidée à nous exposer sa manière de procéder :

— Comme je le disais tout à l'heure, explique-t-elle, il faut mettre la main sur la mallette quand Kynn passera au détecteur de métaux. C'est probablement le seul moment où il ne l'aura pas collée sur lui.

— On devrait pouvoir trouver facilement une copie conforme de cette mallette dans les boutiques de l'aéroport, remarque David. C'est un modèle standard.

— Attends ! Tu veux dire que l'un de nous devra être assez près de lui pour échanger une fausse mallette avec la vraie, juste devant ses yeux ? Ça ne marchera jamais, il n'est pas aveugle ! dis-je à mon tour.

— Bien vu, Lucie. Il va nous falloir une diversion, précise Maude. Je m'arrangerai pour prendre la place d'un contrôleur en pause dans la salle des détecteurs et m'occuper de l'échange au moment venu.

— Même avec ça, comment va-t-on procéder pour te dénicher un costume comme celui des contrôleurs de Pierre-Elliott-Trudeau et une carte d'identification ? On n'a pas assez de temps pour préparer tout ça !

— Je suppose que c'est là que j'entre en jeu… rétorque David. Tu oublies que j'ai été pickpocket pendant plus d'un an dans cet aéroport. Je connais cet endroit comme ma poche. Trouver un costume pour Maude, c'est très facile, je sais où sont les vestiaires. Pour la carte d'identification, si je te fournis un modèle, tu peux bricoler une copie, non ?

— Je peux toujours insérer une photo de Maude sur une carte appartenant à quelqu'un d'autre. Ça ne fera pas une super belle job, mais ça devrait suffire.

Simon a l'air tout embrouillé derrière son bureau. Il ne croit de toute évidence pas au plan que nous sommes en train d'échafauder.

— Vous êtes vraiment sérieux ?

Maude rigole.

— Quoi, on va trop vite pour vous ? Vous voulez qu'on vous réexplique ?

— L'aéroport est surveillé par une multitude de caméras et de gardiens de sécurité, vous avez pensé à ça ? Si quelqu'un vous voit opérer, c'est toute la sécurité aéroportuaire que vous allez avoir sur le dos. Sans parler de la GRC.

— Ah oui, des caméras, forcément, maugrée Maude. Il y a toujours des caméras. Ce sont celles de la salle des détecteurs de métaux qui vont poser problème. Lucie, tu peux tenter quelque chose ?

Je hausse les épaules.

— Je ne peux pas forcer les sécurités du site interne de l'aéroport avec mon ordi. Il était réglé uniquement pour pirater le Casino. Par contre…

Je réfléchis un instant.

— David, tu connais cette salle ? Tu sais où se trouvent les interrupteurs ? Des caméras, dans le noir, ça ne sert à rien.

— Pas bête ! concède-t-il. La salle où se trouvent les détecteurs de métaux est au milieu du complexe, sans fenêtres. Par contre, l'interrupteur est situé juste derrière le garde qui, à l'entrée de la salle, récupère les produits liquides qu'on ne peut plus transporter en cabine. Si je profite d'une diversion, je peux probablement appuyer dessus, mais entre le moment où les lumières seront éteintes et celui où il les rallumera, il ne va s'écouler que quelques secondes.

— C'est suffisant, dit Maude… si on est synchronisé.

— Juste par curiosité, reprend Simon, de quel genre de diversion parlez-vous ?

David est plongé dans ses pensées.

— Faudrait quelque chose qui mette la pagaille dans la pièce des

détecteurs, mais pas au-delà, pas la peine d'ameuter tout l'aéroport, explique-t-il.

— Un truc facile à organiser, mais qui attire suffisamment l'attention, ajoute Maude.

— Une dispute entre voyageurs ? suggère Simon.

— Difficile à gérer, reprend Maude, on peut perdre le contrôle.

— Une chicane de couple ! dis-je, enthousiaste sous l'effet de l'idée qui vient de me traverser l'esprit.

— Envisageable, mais qui jouerait le rôle du couple ? Nous ne sommes pas une troupe de comédiens et on sera déjà pas mal occupés !

— Des comédiens. Précisément.

J'attrape le téléphone de Simon et compose un numéro que je connais par cœur à force de l'avoir fait quand mon père et moi avions notre agence d'alibis.

— Mario… c'est Lucie… Ton Américaine, elle part toujours demain ?

Chapitre 13

Il n'a pas été très dur de convaincre Mario. L'idée est simple : David et moi allons jouer le rôle de ses deux grands adolescents turbulents. Comme Mario n'a jamais dit à sa maîtresse des États qu'il était papa, la surprise risque d'être totale.

Ce matin, j'ai téléphoné à Normand pour m'informer de l'état de mon père, qui reste inchangé. Cette situation commence à m'inquiéter. Je sais ce que c'est de perdre un de ses proches. Il n'y a pas si longtemps encore je pensais que ma mère était morte dans un accident de bateau… Son décès, même fictif, a été une étape très dure à vivre pour moi. Je ne veux pas que ça recommence. Je sais trop bien l'effet que ça fait quand on a l'impression qu'une partie de soi-même disparaît. Mais si la bébelle de Kynn n'a pas fonctionné correctement, c'est ce qui risque d'arriver…

J'ai dû me botter le derrière pour rester concentrée. En route, nous sommes arrêtés à l'appartement de David pour prendre son uniforme, quelques vêtements et le matériel de maquillage de mon père. Maude doit nous retrouver à l'aéroport où elle procède à des repérages, histoire d'être sûre que notre manière d'opérer est sans danger.

Simon gare son restant de voiture dans le stationnement étagé de l'aéroport. Le journaliste aura pour seul rôle de nous attendre afin de quitter les lieux au plus vite dès que nous aurons récupéré la mallette. Je ne veux pas qu'il prenne de risques inutiles. Maude, qui

attendait à l'entrée du stationnement, vient nous rejoindre et s'empresse de changer la plaque de la voiture de Simon. Le journaliste sort la tête par la fenêtre.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Je prends des précautions, commente Maude. J'ai trouvé ces plaques sur une voiture du même modèle que la vôtre. En cas de situation critique, je ne veux pas qu'on vous associe à ce véhicule.

Simon a une mine étonnée.

— Eh non, vous n'êtes pas le seul à conduire ce genre de bolide de l'avant-guerre ! Mais si ça peut vous réconforter, j'ai dû chercher un bon moment et l'autre était nettement moins customisée, poursuit-elle en pointant la lunette éclatée.

Son travail terminé, mon amie vient s'asseoir à côté du journaliste.

— Ça se présente bien, dit-elle avec son sourire rassurant. Le vol de l'amante de Mario et celui de Kynn sont presque synchronisés. On a une heure pour se préparer.

Maude se tourne ensuite vers mon copain.

— C'est à toi de jouer. Tu as quinze minutes pour me dénicher un costume et une carte adéquate. Faisable ?

David descend du véhicule et ajuste son uniforme de policier qu'il a revêtu pour passer inaperçu dans les secteurs non accessibles au public. Il est parfaitement conscient de ce qu'il a à faire.

— C'est jouable. Je vous tiens au courant, dit-il en me lançant un petit clin d'œil et en fermant la portière.

Je croise les doigts pour que ce soit aussi facile qu'il semble le croire. Dieu fasse qu'il ne lui arrive rien, je m'en voudrais tellement… Je l'aime tellement.

Tandis que je le regarde s'éloigner, j'en profite pour poser à Maude une question qui me taraude depuis un moment.

— Maude… quand t'as failli étrangler Simon dans le stationnement de Radio-Canada, tu as dit qu'Arlène était ta *copine*.

Tu voulais dire ton *amie*, n'est-ce pas ?

Maude esquisse un petit sourire.

— Non, Lucie. Je voulais bien dire ce que j'ai dit.

— Ma tante m'a dit un jour qu'elle s'était séparée de la personne qu'elle aimait pour la protéger…

— Et cette personne, c'était moi, tu as tout compris. Un problème avec ça ? m'interroge Maude avec un regard moqueur.

— Non, pas vraiment…

Elle se tourne ensuite vers Simon.

— Je n'ai pas de jugement à porter sur vous, Maude. Et puis, derrière mes apparences, je ne suis pas si rétro que j'en ai l'air !

Maude s'esclaffe avant de revenir à moi.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, au juste ?

— Je pensais pas que…

— Sois pas gênée, il n'y a pas de mal. Je t'ai dit que j'avais quitté mon boulot de démineuse parce que l'ambiance de travail était mauvaise. En fait, j'avais des problèmes avec certains collègues masculins qui avaient compris que je n'étais pas « normale ». Ce n'était plus vivable pour moi, alors je suis passée aux services secrets, où j'ai rencontré ta tante.

— Et puis ça s'est su là aussi ?

Maude s'appuie contre l'accoudoir de la portière et se tâte le front.

— Forcément. Ce n'était pas évident… Tu sais, à l'époque, la société n'était pas aussi ouverte qu'aujourd'hui. Surtout dans un corps de métier principalement masculin.

— Et quand Arlène a décidé de démissionner de l'armée après avoir découvert qu'on avait vendu le projet de maman sous le manteau ?

— J'en avais ras le bol de la mentalité là-bas de toute manière. Je l'ai suivie tout en sachant que l'activité dans laquelle nous nous lancions risquait de nous séparer assez souvent. J'ai toujours

considéré que c'était mieux que rien. C'est le prix à payer dans ce genre de boulot. Chose certaine, l'éloignement et les tabous n'auront pas raison de nous !

Je reste un moment songeuse. Impossible de ne pas faire un rapprochement avec ma relation avec David… Voyant mon air maussade, Maude met sa main sur mon genou.

— Toi, t'as un problème de cœur dont t'aimerais parler !

Cette facilité qu'a Maude à me comprendre m'encourage.

— Ça marche pas trop entre David et moi… Je crois qu'il trouve que je suis trop jeune.

— Tu sais, Lucie, il y a de gros tabous que le commun des mortels n'aime pas qu'on franchisse. David a vingt et un ans et toi quinze, il est là, votre tabou.

— Est-ce que ça veut dire que je vais devoir me contenter de l'aimer à distance jusqu'à mes dix-huit ans ?

Maude a l'air triste tout à coup. Sans doute pense-t-elle à Arlène.

— Si tu as la moindre chance d'avoir une relation sérieuse et durable avec lui, alors saisis-la. Parlez-en. Ne laissez pas la société vous dicter ce qui est bien ou mal pour vous. Ne laissez pas le qu'en-dira-t-on vous ruiner l'existence. Soyez plus forts que ça, ça vaut le coup.

Simon se racle la gorge discrètement pour interrompre notre conversation. Il nous montre David qui revient déjà.

Maude est épatée, ça lui a pris moins d'une douzaine de minutes.

— T'as pas eu de problème pour mettre la main sur une carte ? demande-t-elle tandis que David prend place dans la voiture.

— Il a suffi de bousculer une des agentes qui profitait d'une pause cigarette à l'entrée. Un jeu d'enfant.

Nous passons à l'étape déguisement. Maude revêt son costume d'agente de la sécurité aéroportuaire tandis que je m'applique à modifier sa carte d'identification. Avec un Exacto, je découpe le

film plastique protégeant la petite carte. Puis, j'applique un peu de colle sur la photo de Maude et la fixe à la place de l'ancienne. Je re-plastifie le tout avec un film plastique commercial. Ce n'est pas ce que j'ai produit de plus propre, mais vu les circonstances, je n'ai pas le temps de faire dans la dentelle. L'important est que Maude puisse passer les portes sécurisées. Comme il ne s'agit pas d'une fausse carte, mais bien d'une vraie avec une nouvelle photo, il ne devrait pas y avoir de problème.

Pendant mon bricolage, David en a profité pour revêtir par-dessus son uniforme un jeans hyper large, un coton ouaté aux couleurs criardes, une paire de lunettes et une perruque. Il peaufine son accoutrement avec une casquette. Mon Dieu, on dirait mon voisin de bureau dans mon cours de techno !

— Je n'ai plus mis ce truc depuis des années, pouffe-t-il. J'ai l'air crédible ?

— Un vrai ado ! lance Maude en attachant son badge.

Pour ma part, je n'ai pas grand-chose à faire. J'ai déjà profité de notre passage à l'appartement de David pour me maquiller et enfiler une perruque rousse et des lentilles qui modifient la teinte de mes yeux. Jeans *skinny*, chandails dépareillés enfilés un sur l'autre, talons hauts brillants et boucles d'oreilles démesurées me transforment en sosie raté de Lindsay Lohan. C'est parfait.

Simon nous regarde d'un air éberlué.

— C'est à croire que vous avez joué à ça toute votre vie !

— Vous n'êtes pas très loin de la vérité, dis-je, un peu découragée.

Maude nous distribue les mêmes petits appareils dont nous nous sommes servis pour le cambriolage du Casino. Une espèce de iPod minuscule avec une oreillette. Simon tient l'objet dans sa main comme s'il s'agissait d'un produit venu de la planète Mars. Maude s'occupe de le lui régler.

— C'est pour rester en contact, dit-elle en parlant dans son

appareil.

Surpris, Simon ajuste le sien dans son oreille.

— Euh… oui, je crois que ça marche.

Tout le monde est prêt. Maude part un peu d'avance, car elle est chargée de trouver une mallette correspondant au modèle de Kynn et de la bourrer avec des magazines pour lui donner du poids. David lui a indiqué un magasin dans l'aéroport où elle trouvera tout ce dont elle a besoin.

Je sens Simon quelque peu stressé.

— Ne vous inquiétez pas. Vous ne prenez aucun risque en nous attendant ici. S'il y a le moindre problème, si nous ne sommes pas de retour à l'heure prévue, vous rentrez chez vous. Personne ne saura que vous étiez lié à cette histoire.

— Je sais, je sais… c'est pour vous que je m'inquiète.

Je lui décoche un petit sourire.

— Vous inquiétez pas trop, on en a vu d'autres.

David et moi descendons et allons droit vers l'étage des départs. Il est temps de nous mettre en place parce que Mario risque d'arriver bientôt. S'il a suivi le plan, il a fait croire à son amante qu'il devait absolument lui présenter deux personnes importantes avant son départ. En l'occurrence, nous, sa progéniture pas trop reposante…

Mes premiers pas dans l'aérogare m'étourdissent quelque peu. C'est fou le monde qu'il y a ici ! Je me demande si retrouver Kynn va être aussi facile que prévu… Il suffit d'un rien pour qu'il nous échappe. Je suis aussi étonnée de voir autant de gardiens de sécurité. J'interroge David à ce sujet.

— Je ne sais pas pourquoi ils sont si nombreux. Ce n'est pas habituel, mais ça ne devrait pas poser de gros problèmes.

David et moi jetons un œil tout autour pour vérifier si Mario ou Kynn serait déjà arrivé. *A priori*, nous sommes les premiers.

J'ai l'impression que David ne se sent pas très à l'aise dans son

accoutrement, surtout avec son fond de culotte qui lui descend jusqu'aux genoux.

— J'espère qu'il ne faudra pas courir, murmure-t-il, découragé.

— Ouais, autrement tu aurais l'air de participer à une course en sac de patates, dis-je en rigolant.

Notre bonne humeur se dissipe assez rapidement : David me donne un petit coup d'épaule en me désignant une rangée de bancs le long des guichets d'enregistrement. Lampron y est assis et tente de se dissimuler derrière un journal. Mon premier réflexe est de vouloir me cacher, mais je me ressaisis : il ne peut pas nous reconnaître. Notre homme jette un coup d'œil discret à un Blackberry, sans trop se soucier de ce qui se passe autour de lui.

C'était à prévoir, il va falloir considérer qu'il est de la partie. Au moins, ça nous confirme que nous avons des chances de trouver Kynn ici. David se fait rassurant.

— On va y arriver quand même. Il ne sait pas qu'on est là.

Simon nous parle en direct de la voiture :

— C'est qui, « il » ?

— Lampron.

— Super ! Au moins on sera au complet pour le party, plaisante Maude dans son émetteur.

Nous la repérons, au loin, qui sort d'une boutique. Elle a trouvé la mallette qu'il fallait. Maude nous a vus mais reste impassible. Elle se dirige vers une machine distributrice dans un coin isolé de l'aéroport et reste plantée là pendant quelques secondes.

— Maude, qu'est-ce que tu fabriques ? T'as peur d'avoir soif pendant ton service ?

— Exactement !

Maude abandonne la machine et se dirige vers les postes de sécurité où elle doit prendre place.

Il ne nous reste plus qu'à attendre Kynn et Mario.

Pour patienter, nous allons prendre un verre de jus dans un café.

De là, nous avons une vue parfaite sur l'entrée et nous pouvons même garder un œil sur Lampron.

David semble un peu contrarié.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis désolé pour mon comportement des derniers jours…

— Oh, David, votre comportement ne m'a pas choqué outre mesure ! lance Simon. Et puis de toute manière…

J'interromps le journaliste.

— Simon, ce n'est pas à vous qu'il parle…

— Ah… Euh… Pardon…

Désirant profiter de ce court moment d'intimité toute relative, David et moi éteignons nos émetteurs.

— Moi aussi, je suis désolée, dis-je. Je devrais penser un peu moins à mon nombril en ce moment, mais c'est plus fort que moi. Je ne suis pas d'accord que tu flanques tout par terre à cause de notre différence d'âge.

David a l'air terriblement surpris.

— Mais non, Lucie, qu'est-ce que… enfin, qu'est-ce que tu imagines là ? Ça n'a rien à voir avec ton âge, je te l'ai déjà dit !

— Qu'est-ce que j'ai fait, alors ?

— Ce n'est pas toi ! Ça n'a rien à…

Alors que j'allais enfin connaître le fin fond de l'histoire, Mario et sa compagne débarquent devant nous. Nous rebranchons nos émetteurs. C'est à nous de jouer.

Les bras en l'air, je fonce vers mon faux père en feignant un grand enthousiasme.

— *Daddy !* dis-je d'une voix suffisamment forte pour que quelques personnes se retournent à mon passage.

David me suit en simulant de son mieux un air niaiseux. Je me jette dans les bras de Mario. David m'emboîte le pas.

Notre petite mise en scène a l'air de marcher. La femme qu'il nous faut duper vient de changer de couleur. Elle ne s'attendait

visiblement pas à ça.

— *Mario ! What's*… Qui c'est eux ? lance-t-elle avec un accent à couper au couteau.

— Jessy, je te présente… euh… enfin, tu comprends, ce sont mes enfants, avoue Mario timidement.

— *WHAT ? ! ? YOUR KIDS ! ! ! Mario, what's wrong with you ?*

— OK, OK, pas de panique, je vais t'expliquer, on va…

— *Daddy*, dis-je d'un air idiot, tu nous présentes pas ? Eh, on a fait le trajet jusqu'ici parce que tu voulais qu'on rencontre ta collègue avant qu'elle parte et tu fais comme si on n'était pas là ?

— Ouais, *man*. Tu pourrais, genre, faire des politesses…

— Euh… oui, répond Mario, un peu dérouté par notre mise en scène. Jessy, je te présente Lucie et David.

Nous faisons mine de vouloir serrer la main à la dame, mais celle-ci ne bronche pas et reste les bras croisés, impassible, à nous dévisager tous les trois. Qu'à cela ne tienne, je lui saute au cou et lui donne un gros bisou sur la joue.

— C'est toujours trop l'fun de rencontrer des gens qui travaillent dans le cinéma. Dites, vous connaissez Matt Damon ? Vous savez, le beau gars qui joue dans *Ocean's Eleven* ?

Jessy essaye tant bien que mal de se défaire de mon étreinte. Je ne la lâche pas si facilement.

— *What ? No*, je ne connaisse pas lui…

— Oh, et Robert Pattinson ? Je rêve de rencontrer Robert Pattinson ! Vous savez, le beau vampire ?

— *Yes*, je connaisse, *but*…

— Ah oui, vous connaissez Robert !

— *No, the movie, just the movie*.

Jessy fixe Mario d'un air sévère.

— Je voudrais *registrer* mes bagages. *Mario, can you help me, please* ?

Mario attrape une grosse valise alors que Jessy est déjà quelques

mètres plus loin. Même de dos, j'ai l'impression de voir de la fumée lui sortir par les oreilles.

— Les *kids*, attendez-nous ici, on revient.

À peine sont-ils parvenus au comptoir que nous voyons surgir Kynn. Ses bagages sont pour le moins hétéroclites : en plus de la fameuse mallette, fixée par une chaîne à son poignet, il porte un petit sac à dos et, sur l'épaule, son vélo. Kynn se place immédiatement dans la file pour l'enregistrement des bagages, sous l'œil attentif de Lampron qui l'a vu arriver.

Ce dernier en profite pour passer discrètement un coup de fil sur son Blackberry puis quitte son siège et va s'installer dans une grande salle à proximité des postes de douane et des portiques de sécurité. A-t-il pris une place dans le même vol que Kynn ? Que mijote-t-il au juste ? Impossible de le savoir. Une chose est sûre, Lampron n'est pas ici pour rien. Il va tenter quelque chose, mais quoi ?

Pour l'instant, David et moi nous concentrons sur Mario, Jessy et Kynn. Ils sont tous les trois au guichet d'enregistrement.

— Je suis en place, nous fait savoir Maude par l'émetteur.

— Kynn est arrivé. Il enregistre ses bagages.

— Parfait, on reste en contact.

Kynn quitte les guichets d'enregistrement en premier. Nous le suivons du coin de l'œil. Il n'a pas l'air très pressé. Il ne lui reste que sa mallette au poignet.

Lampron passe son temps au téléphone. Kynn ne l'a pas remarqué. Il entre dans les toilettes pour hommes.

Mario et Jessy reviennent vers nous. Ils sont en grande discussion.

— … bien sûr, si nous vivons ensemble, j'en aurai la garde. Ma femme n'a pas les moyens de les prendre avec elle. Ils sont un peu tannants parfois, mais bon… sont l'fun pareil, conclut Mario en approchant avec un grand sourire.

— Jessy, est-ce que tu aimes les animaux de compagnie ? dis-je pour gagner du temps.

— Les *what ?* demande l'Américaine.

David et moi gardons un œil sur les toilettes. À part la femme de ménage qui vient d'arriver avec son chariot de produits d'entretien, personne d'autre n'y a mis les pieds. Mais qu'est-ce qu'il fout, Kynn ?

Lampron n'a pas bougé d'un poil lui non plus. C'est à peine s'il a l'air intéressé par les mouvements de Kynn.

— *What did you say* ? me redemande Jessy.

— Les chiens… *Dogs, you know, small animals with four legs*… Tu ne lui a pas montré les photos de Peanut et Cachou, nos deux rottweilers ?

— Vous avez des chiens ! s'exclame-t-elle, éberluée.

— Oh, on n'a pas juste des chiens ! On a aussi trois chats : Tylenol, Advil et Allegra… Deux perroquets : Oh zut et Oh flûte, et un boa : Réglisse.

— *Mario, don't tell me that*…

— Euh… eh bien, je n'ai pas vraiment le choix, ils sont aux enfants, ces animaux, alors forcément…

— *God, Mario !* lance Jessy, passablement énervée. *You should have told me ! You know I'm afraid of*…

Pendant que les deux tourtereaux s'expliquent, David parle discrètement dans son émetteur.

— Me semble qu'il y a un moment que Kynn devrait être sorti.

— T'inquiète pas, le rassure Maude, il ne peut pas disparaître par les toilettes. Donne-lui encore un peu de temps.

Mario et Jessy ont l'air de vouloir se précipiter vers la douane et la pièce des détecteurs de métaux. C'est trop tôt. Kynn n'est même pas encore dans la file. Il faut les retenir. Je dois trouver une idée et vite…

En voyant la boutique de luxe juste à côté, l'inspiration me

vient.

— Oh, *Daddy* ! Tu m'avais promis que si on avait un peu de temps, je pourrais magasiner un sac Vuitton. L'avion de Jessy ne décolle pas tout de suite…

Mario comprend que nous avons besoin de temps. Il a la bonne idée de renchérir sur ma lancée.

— Écoute, Lucie, je t'en ai déjà acheté un le mois dernier. Ça m'a coûté 2000 dollars, tu ne vas pas me dire qu'il est déjà démodé !

Je fais un effort incroyable pour ne pas éclater de rire en voyant le visage de Jessy qui se décompose au fur et à mesure. David en profite pour passer derrière moi, entrer dans le dépanneur et acheter une bière qu'il vient siroter devant nous. L'Américaine est toute pâle.

— S'il te plaît, *Daddy*…

— *Mario, are you crazy* ? chuchote Jessy.

Mario lève les épaules, l'air découragé. Il entre avec moi dans la boutique alors que David continue à siroter sa bière bruyamment. Jessy est figée sur place.

Dans la boutique, je ne me laisse pas déconcentrer. Je m'attarde le plus possible sur les étalages de sacs hors de prix, juste pour simuler mon intérêt pour ces sacs. Mario en profite pour s'acheter un Coke à un distributeur. Je garde un œil sur David qui, lui, surveille les toilettes. Je l'entends dans mon oreillette.

— C'est trop long, c'est pas normal, il se passe quelque chose.

— Reste calme, chuchote Maude. Il ne peut pas être ailleurs qu'aux toilettes.

Mario et moi finissons par sortir. Je fais la moue comme si je n'avais rien déniché à mon goût. On va devoir trouver une autre idée si Kynn ne sort pas bientôt.

Nous nous dirigeons lentement vers la douane. J'insiste pour m'arrêter dans toutes les boutiques et réclamer que Mario m'achète

tout et n'importe quoi. David, qui vient de terminer sa bière, feint une crampe d'estomac.

— Faut que j'aille aux toilettes. Je ne me sens pas trop bien.

— Ben oui, c'est malin ! Tu l'sais que tu ne supportes pas la bière, lance Mario, qui commence à se prendre au jeu. Tu vas encore être malade, c'est ça ?

Jessy consulte sa montre.

— *I think I'm gonna leave you here*…

— NON ! ! ! lançons-nous tous en chœur.

— Ça sera pas long, juste le temps de me vider l'estomac, précise David.

— *Oh god !* s'exclame Jessy, désespérée.

J'entends Maude parler dans mon oreille.

— C'est trop risqué, David. Si tu tombes face à face avec Kynn, il peut te reconnaître. Laisse faire…

— Juste une petite inspection rapide, précise mon copain à voix basse. Rien à craindre.

David s'éloigne. Alors qu'il approche des toilettes, la femme de ménage en ressort et lui laisse le champ libre. David entre.

Je m'éloigne légèrement du couple en plongeant dans les présentoirs d'un magasin de disques afin de pouvoir parler librement à David si nécessaire. De ma position, je vois particulièrement bien Lampron. Celui-ci vient de se lever. Il a replié son journal et se lève. Qu'est-ce qu'il a en tête ?

La voix de David me parvient.

— Bon Dieu, quelle odeur… Est-ce que ça va ? Vous n'avez pas l'air bien, dit-il en s'adressant sans doute à Kynn.

Dieu fasse qu'il ne reconnaisse pas mon copain.

— Bon, très bien… bon vol, conclut David.

Kynn sort des toilettes. Il est effectivement très pâle. On dirait qu'il vient d'avoir un malaise. Il a toujours la mallette au poignet et n'a pas reconnu David. Tout va bien.

— Qu'est-ce qui s'est passé, David ? s'informe Maude.

— Quand je suis arrivé dans les toilettes, Kynn était effondré près d'un lavabo. Il remettait un papier, son plan de vol, je suppose, dans la pochette de sa mallette. Comme il n'avait vraiment pas l'air bien, je l'ai aidé à se relever. Il m'a dit qu'il souffrait du mal des transports. Je crois qu'il était trop dans les vapes pour me reconnaître.

— J'espère que cet imbécile passera son vol dans les toilettes de l'avion, dis-je dans un petit accès de mépris.

Je poursuis mon observation de Lampron. Il marche d'un bon pas vers la sortie. Tellement qu'il percute la femme de ménage qui se rendait au bloc sanitaire suivant. Les deux manquent de tomber, mais se rattrapent juste à temps au chariot avant de poursuivre leur route.

Maude prend possession des ondes :

— On passe à la suite du plan. Tout le monde dans la file d'attente près des portiques de sécurité. Ça presse !

Chapitre 14

Nous accompagnons Jessy vers les postes de sécurité. Sans billet, nous ne pourrons pas aller plus loin. Kynn est en avant de nous dans la file, distant de quatre passagers. Idéal pour la suite. Il y a cinq minutes que j'ai perdu la trace de Lampron. On dirait bien qu'il est parti pour de bon. Je ne comprends rien à son manège. J'en avise discrètement les autres.

— Il a dû voir que Kynn a pris la précaution de se menotter la mallette au poignet, remarque Simon. Ne pouvant rien faire de plus, il a décidé de rebrousser chemin.

— C'est probablement ça, convient Maude. Il est parti. Tant mieux, la suite va être plus facile à gérer.

Alors que je regarde autour pour m'assurer que tout se passera comme prévu, la femme de ménage passe à côté de moi. Sur le coup, j'ai l'impression que son visage m'est familier, mais c'est peu probable, étant donné que je ne viens à peu près jamais à l'aéroport.

Tout à coup, je sens la main de David se poser sur mon épaule. Une main tremblante. Je me retourne, il n'a pas l'air bien du tout.

— David, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai un affreux coup de fatigue. J'ai la tête qui tourne.

Mario, croyant qu'il s'agit encore d'une de nos farces, lui tend son Coke.

— Tiens, fils ! Bois un grand coup, ça va te retaper. Tu réfléchiras, la prochaine fois, avant de boire de la bière.

David avale une gorgée, avant de passer la canette glacée sur son front en faisant tomber sa casquette. Il a l'air un peu mieux.

— Ça va ? dis-je, inquiète.

— Oui, je crois…

Je ramasse sa casquette avant que les gens qui avancent dans la file ne marchent dessus. Un petit objet métallique dépasse d'une des poches. Je tire dessus. C'est une pièce ancienne montée sur une chaîne, identique à celle que David m'a offerte à mon anniversaire… et identique aussi à celle que portait l'autre fille sur la photo. Tout me revient subitement. La casquette, c'est celle que David portait sur les quatre petites photos qui étaient dans son album.

David remet sa casquette et me tend la main pour que je lui rende le collier. Pas si vite !

— C'est à cause d'Anita tout ça, n'est-ce pas ? Tu la vois toujours ?

— Tu connais son nom ? demande David.

— Qui ça ? lance Simon.

Impossible de débrancher nos émetteurs, cette fois-ci. L'heure est trop mal choisie. Je n'ai pas envie d'avoir cette conversation en public, mais si je veux enfin comprendre ce qui se passe avec David, je n'ai pas le choix. Mario et Jessy nous devancent de quelques pas, nous disposons de deux minutes.

— J'ai trouvé des photos de vous dans un album que j'ai feuilleté chez toi. Désolée, c'était indiscret.

— Y a pas de mal. Et puis, pour répondre à ta question, je n'ai pas revu Anita depuis des années. C'est son collier que tu tiens dans la main. Elle me l'a rendu quand nous nous sommes séparés. Je l'ai gardé en souvenir… Pour ne pas répéter les mêmes erreurs.

— Aucun rapport avec ton comportement actuel, alors ?

David ne répond pas. La file avance lentement. J'insiste :

— Que s'est-il passé avec Anita que tu veux pas reproduire avec

moi ? Explique.

David soupire.

— Disons que mon cher beau-père a délibérément miné notre relation. Voilà ce qui s'est passé. Il a tout fait pour l'éloigner de moi. Il s'est montré grossier et méprisant envers elle, exactement comme il a commencé à essayer avec toi.

— C'est pour me protéger de lui que tu te montres aussi froid ?

— Je me suis dit que si on ne s'affichait pas trop, si je prenais quelque distance avec toi pour le moment, ce serait certainement le meilleur moyen de protéger notre relation de cet homme-là.

Nous avançons de quelques pas.

— Alors pourquoi m'avoir emmenée chez lui ? dis-je en faisant tourner le petit pendentif devant mes yeux.

— On n'avait pas le choix, Lucie. Ton père ne pouvait pas aller dans un hôpital, j'avais pas d'autre solution. Et puis ma mère me manquait… J'ai cru naïvement qu'avec le temps, le caractère de Normand se serait apaisé un peu, qu'on pourrait peut-être… Pff ! Je me suis trompé.

— Non, je crois pas que tu te sois trompé, dis-je en pensant à la conversation que j'ai eue avec le beau-père de David. Par contre, je crois que tu devrais prendre le temps de parler avec lui.

J'arrête le mouvement du pendentif que je regardais tourner. Au dos de la pièce, deux oiseaux sont représentés, l'un couché par terre, sur le côté, et l'autre qui s'envole en regardant le premier.

— Pourquoi avais-tu choisi ce motif ? Plutôt triste, non ?

— Anita a perdu sa petite sœur en bas âge. Ça l'a traumatisée. J'espérais lui redonner du courage. Je souhaitais qu'elle aille de l'avant… Après notre séparation, je n'ai plus jamais entendu parler d'Anita Morisset. Avec un peu de chance, elle a repris une vie normale.

En entendant ce nom, je me fige complètement.

— C'est pas vrai… dis-je, désemparée. Anita… elle s'appelait

Morisset ?

— Oui, et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Qu'est-ce qui est arrivé à sa sœur ?

— Élisabeth est décédée dans un accident de voiture. Les médecins n'ont pas pu la sauver.

Je porte la main à mon front. Je viens de comprendre pourquoi Normand s'est donné autant de mal pour saboter leur relation. Il ne voulait pas avouer à David ce qu'il m'a avoué hier. Les dessous de la mort tragique d'Élisabeth Morisset…Voir Anita, chez lui, avec David, c'était trop. Elle incarnait pour Normand toute la douleur qu'il essayait de masquer avec l'alcool…

— Lucie, ça n'a pas l'air d'aller. Tu veux un peu de Coke ?

Je regarde autour de moi. Kynn vient d'entrer dans la salle des détecteurs. Jessy s'apprête à y entrer à son tour. Zut ! Nous avons perdu du temps. Nous devons agir vite. Maude ne manque pas de nous rappeler à l'ordre.

— Dites, les amoureux… je ne veux pas vous presser, mais…

On devrait déjà avoir lancé une dispute entre Mario et Jessy… Or, pour le moment, les deux semblent calmés. David et moi nous regardons. On va bientôt devoir sortir de la file.

David réagit plus rapidement que moi. Il bouscule légèrement Jessy et lui prend son portefeuille, qui était coincé dans une poche de son sac.

— *DADDY ! ! !* dis-je d'une voix tonitruante. David a piqué le portefeuille de Jessy !

Tout le monde se retourne vers David, qui est maintenant à portée des interrupteurs. Jessy est rouge de rage. C'est à son tour de passer, mais elle cède sa place pour attraper David.

— *Ok, that's enough, Mario ! This is not a family, it's a nightmare !* vocifère Jessy en essayant d'arracher son portefeuille des mains de David, qui ne lâche pas prise.

Mario est dans ses petits souliers.

— Je te jure, *honey*, d'habitude ils sont corrects !

Tout le monde a les yeux sur nous… sauf Kynn, qui a sans doute hâte d'être dans l'avion. Il arrive au poste de Maude.

— Prêt à éteindre les lumières ? chuchote cette dernière.

Il faut plus de bruit. David n'a toujours pas lâché le portefeuille et Jessy est maintenant aidée par la dame qui, à l'entrée de la salle, récupère les produits liquides interdits en cabine.

Je saute au cou de Jessy. Au même moment, David lâche le portefeuille. La confusion est totale.

— Oh, Jessy ! Promets-moi que tu me feras rencontrer le beau Robert un de ces jours ? Promis, promis ?

Jessy est enragée. Elle essaye de se libérer de mon emprise.

— *JESUS CHRIST ! ! ! LET ME GO* ! crie-t-elle en ameutant la sécurité.

David jette un œil à Maude. Kynn a détaché la mallette de son poignet. Elle est entrée dans le détecteur. Tout le monde est distrait par mon manège. Plus personne ne fait attention à David.

Maude nous signale que c'est le moment.

Mon ami éteint la lumière. Toute la salle est plongée dans la pénombre. Un, deux, tr… la lumière s'est déjà rallumée. J'ai perçu la fin du mouvement de Maude, quand elle a remis la fausse mallette. J'espère que je suis la seule à l'avoir vu…

Le silence de quelques secondes qui suit la panne me semble très long. Maude nous sort finalement de cette torpeur.

— Colis réceptionné.

Ouf, Kynn a rattaché la nouvelle mallette à son poignet sans même se rendre compte de la supercherie.

Après avoir salué une dernière fois sa copine, Mario est interrogé par deux gardiens de la sécurité. Il leur montre ses papiers et s'excuse comme il peut pour notre comportement loufoque. Les deux hommes nous laissent repartir assez rapidement. Nous ne sommes pas les premiers fêlés qu'ils rencontrent. Maude devrait

venir nous rejoindre sous peu dans la salle principale de l'aéroport. En attendant, j'en profite pour savoir ce qu'a pensé Mario de notre prestation.

— *Great ! Absolutly great !* Je crois que je n'entendrai plus parler de Jessy avant longtemps. Vous m'avez rendu un sacré service.

Il remercie David et m'embrasse amicalement. Il semble ravi d'être enfin débarrassé de son amante trop envahissante.

— Quand ton père sera moins occupé, dis-lui de me *caller*, ça fait un bout que je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Ça ne devrait pas tarder… dis-je en espérant recevoir bientôt un appel de Normand qui me le confirmera.

Tandis que Mario s'éloigne, Maude apparaît enfin avec la mallette. Je suis soulagée de voir que tout s'est passé sans encombre. Il suffisait de peu de chose pour que notre plan s'écroule.

Je me ravise toutefois assez rapidement lorsque j'aperçois les deux gardiens qui interrogeaient Mario arriver derrière Maude. Inconsciente de la menace, celle-ci arrive d'un bon pas et s'adresse à nous d'un ton guilleret :

— Pas si difficile, finalement ! lance-t-elle en tapotant la mallette.

Voyant ma mine dépitée, Maude s'inquiète.

— Quoi, qu'est-ce qu'on a raté ?

Un des gardiens pose sa main sur le bras de Maude. L'autre se place près de David et moi.

— Veuillez nous suivre, je vous prie…

— Mais, on attend mon père ! dis-je, en feignant d'être désappointée…

— Monsieur Mario Melançon n'a pas d'enfants, nous avons vérifié. Nous sommes aussi à la recherche d'une personne ayant dérobé une carte d'identification…

Il jette un œil à la carte que Maude a attachée à son chemisier.

— … celle-ci, précisément. Suivez-nous.

Nous sommes en très mauvaise posture. Je ne vois pas comment nous échapper, il y a des gardes un peu partout dans l'aéroport. Si on se met à courir, on ne fera pas dix mètres.

J'entends Simon dans mon oreillette.

— Qu'est-ce qui se passe, où êtes-vous ?

— Si on était dans un film d'espionnage, une voiture nous attendrait déjà à la sortie ! lance Maude en essayant de détendre l'atmosphère.

Je regarde mon amie, effrayée. Derrière cette remarque, il y a clairement un ordre lancé à Simon. Qu'est-ce qu'elle a l'intention de faire ? On n'avait rien prévu pour ce genre de problèmes.

— J'arrive ! prévient Simon dans nos oreillettes.

Les deux gardes semblent vouloir nous conduire vers un centre de sécurité.

— Par ici, je vous prie.

— Ne vous inquiétez pas, on n'a pas l'intention de résister à notre arrestation. Il paraît que vous avez le Taser facile dans ce genre d'endroit, lance Maude en jetant un regard complice à David.

Ce dernier semble comprendre le message. Moi, je ne vois pas trop où Maude veut en venir et c'est bien ça qui m'inquiète.

Un des gardes pianote un code sur la porte sécurisée. Un déclic retentit. Nous entrons dans une petite pièce meublée d'un bureau rudimentaire, de quelques chaises et d'un ordinateur. Les gardes nous font asseoir. Un des gardiens se met à l'ordinateur, l'autre reste planté debout à côté de lui.

— Bon, montrez-moi vos papiers d'identité, le contenu de vos poches et de cette mallette.

Ne sachant quoi faire, je regarde Maude, presque souriante, qui me fait un clin d'œil.

Au même moment, ma chaise se met à vibrer sous l'effet d'une grosse déflagration. On dirait que ça vient de la grande salle, juste à côté. Les gardes semblent aussi surpris que nous.

— Je vais voir, dit celui qui était debout.

Il quitte la pièce, nous laissant seuls avec l'autre, passablement distrait.

David regarde Maude. Maude regarde David. Petit signe de la tête.

David s'incline sur sa chaise comme pour sortir le contenu de ses poches. Discrètement, il sort le Taser de son uniforme, le place à la hauteur de ses genoux et tire.

Le gardien, qui vient de prendre une décharge de 50 000 volts, tombe de sa chaise en entraînant le clavier avec lui. Il s'étale sur le sol, paralysé par une grosse crampe musculaire. Il est toujours conscient mais restera immobilisé pendant quelques secondes. C'est le moment de déguerpir. J'attrape la mallette et nous prenons la poudre d'escampette.

Personne ne prête attention à nous quand nous sortons du petit local. Tous les gens qui se trouvaient dans la salle principale sont agglutinés autour d'une machine distributrice qui vient littéralement d'exécuter un bond de deux mètres dans les airs, si j'en juge par les débris éparpillés un peu partout…

— Je vois que t'as toujours pas opté pour le bâton de rouge à lèvres, dis-je pour taquiner Maude.

— Moins utile pour couvrir ses arrières en cas de problème.

Nous arrivons finalement au débarcadère à l'entrée de l'aéroport, où Simon nous attend. Nous grimpons dans le véhicule sans perdre une seconde. Simon a presque l'air plus stressé que nous.

Derrière les portes vitrées, j'aperçois deux gardiens de sécurité qui se dirigent vers nous. L'un des deux parle à la radio. Je pense qu'ils viennent de recevoir notre signalement.

— Foncez, Simon ! Foncez ! vocifère Maude.

La voiture part en trombe. Avec un peu de chance, ils n'auront pas eu le temps de repérer notre véhicule.

Simon fait tout ce qu'il peut pour éviter le trafic à la sortie de l'aéroport. La voiture zigzague de gauche à droite en manquant à plusieurs reprises de déraper sur la route enneigée. Nous évitons de peu une déneigeuse. Dans l'habitacle, nous nous accrochons à tout ce que nous trouvons.

On parvient à sortir de l'enceinte de l'aéroport en un seul morceau. Simon veut essayer de rejoindre l'autoroute 20. N'étant pas poursuivi, il reprend une allure normale pour ne pas attirer l'attention. La tension se relâche. J'ai l'impression que mon estomac est libéré d'un sérieux poids. Je respire mieux. On l'a échappé belle ! Je ne peux pas m'empêcher de remercier Maude d'avoir eu la présence d'esprit de prévoir une diversion au cas où les choses tourneraient mal.

— Eh bien, j'avais ce pétard dans mon sac et je me suis dit que ça serait mieux si tout le monde en profitait !

— Oui, oui, Maude, bien sûr…

Nous sommes près de la 20 quand David reçoit un appel sur son cellulaire.

— J'espère qu'ils ne vont pas me dire de pourchasser une voiture qui vient de quitter l'aéroport, dit-il, amusé.

Nous rigolons de bon cœur.

Mon ami me tend le combiné avec un grand sourire.

— C'est pour toi. C'est Normand.

Enfin ! Mon père doit avoir retrouvé ses esprits, cela fait plus de vingt-quatre heures.

— Allo, Normand. Alors, comment il va ? Il doit se demander où il est, non ?

— Lucie, je suis désolé… L'état de ton père n'a pas évolué. Je crois qu'il y a une complication.

Ces paroles me glacent le sang. Kynn avait pourtant promis. Je n'émets pas un son. Je crois que si j'avais Kynn en face de moi, il serait défiguré en un rien de temps.

— Je pense savoir d'où vient le problème, reprend Normand. Kynn a appuyé sur le bouton lorsqu'il était dans la chambre de contrôle de l'IRM. Or, cette chambre est isolée pour éviter les interférences avec les ordinateurs. La capsule n'a vraisemblablement pas capté le signal émis par la commande de Kynn.

— Merde ! C'est pas vrai !

Je suis dans un tel état que mes doigts crispés font craquer le plastique du cellulaire.

— Si vous voulez qu'il vive, poursuit Normand, il n'y a qu'une solution : récupérez la télécommande.

Je raccroche. Je suis en sueur. Je n'ai pas le choix.

— FAITES DEMI-TOUR !

Chapitre 15

Retourner vers l'aéroport avec une voiture aussi visible que la nôtre n'est pas vraiment une bonne idée. Pourtant, si je veux sauver mon père, il faut impérativement que je récupère cette foutue télécommande.

— Mais Lucie, Kynn doit être en train d'embarquer dans l'avion à l'heure qu'il est. On n'aura jamais le temps de retraverser tout l'aéroport, remarque Maude. Il décolle dans quinze minutes !

— Et puis de toute manière, il vous faudrait des cartes d'embarquement pour passer la douane, ajoute Simon. Or, le temps de les acheter, Kynn sera déjà loin.

— Alors quoi ? On laisse mourir mon père, c'est ça ?

— Calme-toi, Lucie. Il y a un moyen pour arriver plus rapidement à son avion, propose David.

Tous les yeux se braquent sur mon copain.

— Il faut passer directement par les pistes.

Simon a l'air complètement hébété.

— Par les… Mais… on ne nous laissera jamais entrer ! C'est réservé aux véhicules d'urgence et au personnel !

Maude a un petit sourire en coin. Elle affiche fièrement sa fausse carte du personnel de la sécurité.

— Mais, Simon, je fais partie du personnel ! s'exclame-t-elle.

Le journaliste n'est pas particulièrement convaincu par notre plan, mais il accepte malgré tout de faire demi-tour.

— Simon, je veux pas que vous preniez des risques inutiles, dis-je d'une voix ferme. Vous avez qu'à nous laisser à l'entrée des pistes, puis vous rentrerez chez vous. Si nous sommes arrêtés, vous risquez votre carrière.

Le journaliste hausse les épaules.

— Et vous rejoindrez l'avion de Kynn à la course à pied ? Sans voiture, vous n'avez aucune chance d'y arriver.

— Lucie, on est tous embarqués dans cette histoire. On n'a pas l'intention de te lâcher, souligne David.

— Très bien, dit Maude. Alors, on entre par les pistes, et après ? Il y a des dizaines d'avions stationnés là, comment trouver celui de Kynn ?

— Il y a trois pavillons d'accès dans l'aéroport : un pour les vols canadiens, un pour les vols à destination des États-Unis et un pour les vols internationaux, explique David. Kynn va se trouver dans la dernière aile. Nuuk étant une destination très peu courue, il faudra donc chercher un petit avion. Comme on ne peut pas accrocher une passerelle couverte à ce genre d'appareil, les passagers doivent sortir sur la piste et accéder à l'avion par un escalier. C'est ce type d'embarquement que nous devons rechercher.

Maude ouvre de grands yeux.

— T'as jamais pensé à travailler à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau ?

David me lance un clin d'œil.

Maude se tourne vers Simon et lui demande d'arrêter la voiture sur le bas-côté.

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ? dis-je, soucieuse.

— Je vais remettre les plaques. Profitez-en pour faire comme moi et enlever vos déguisements. Je ne veux pas qu'on nous associe avec la bande de fous qui vient de se sauver avec une mallette qui ne leur appartient pas.

La manœuvre ne prend qu'une minute. La voiture repart

aussitôt.

Un instant plus tard, nous arrivons à l'entrée réservée aux fournisseurs et aux employés de l'aéroport. Un garde nous demande de nous arrêter juste devant une barrière. Je croise les doigts pour que notre signalement ne leur ait pas déjà été communiqué.

L'homme à la mine patibulaire scrute la voiture de Simon. Il fait signe d'ouvrir la fenêtre.

— Pas un modèle récent, votre affaire ! Elle a connu des jours meilleurs, non ?

Simon est piqué au vif mais ne répond pas.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Maude ne perd pas une seconde, elle tend sa carte au fonctionnaire.

— Il est journaliste, il fait un reportage sur…

— Ouais, ouais, rétorque le garde sans même prêter attention à la carte. Je sais, sauf que c'est pas par ici que vous étiez censés arriver. Vous et vos collègues êtes supposés vous rendre aux embarcadères internationaux pour la réception.

Étrangement, le gardien a l'air d'en savoir plus que nous sur notre présence ici.

Je prie pour qu'il nous laisse bientôt passer, les minutes s'écoulent.

David prend la parole en ayant soin de mettre son uniforme de policier en valeur.

— C'est une urgence, on nous a demandé de l'accompagner.

— N'empêche, faudrait que vous vous rendiez à l'entrée nord de l'aéroport, c'est là que se trouvent le comité d'accueil et la conférence de presse, précise le gardien en regardant sa montre. Vous allez être tout juste, il arrive dans moins de dix minutes.

Comité d'accueil, conférence de presse… mais de quoi parle-t-il ? Simon saisit la perche au vol.

— C'est ma faute, explique-t-il. Ça s'est décidé à la dernière

minute. Je remplace un collègue, il ne m'a pas prévenu.

— Z'avez une carte de presse ?

Je commence à croire qu'on n'y arrivera jamais.

L'homme inspecte la carte du journaliste.

— Mouais… tout est en règle. Je vais vous laisser passer par ici, mais c'est bien parce que ces personnes vous accompagnent. Suivez les indications au sol pour les vols internationaux, mais pas d'imprudence. Vous ne gênez pas le trafic de l'aéroport et vous roulez au pas, compris ?

Simon opine de la tête. La barrière s'ouvre. Ouf, ce n'est pas trop tôt !

La voiture démarre en trombe sous l'œil sévère du garde qui vient de céder le passage. Nous parcourons toute la longueur des embarcadères des vols pour les États-Unis, puis pour les vols internationaux. Rien, il n'y a que des gros porteurs, ici.

— Faites le tour ! lance David. Il y en a aussi de l'autre côté.

Simon suit les marquages au sol. Quelques véhicules de l'aéroport klaxonnent à notre passage. Nous roulons probablement trop vite. Peu importe, le temps nous est compté. Maude consulte sa montre.

— Ça presse, ils doivent être en train de finir l'embarquement.

— Je fais ce que je peux ! clame Simon. Ce n'est pas une Ferrari !

La voiture dérape sur la piste, nous manquons de peu de percuter un petit transporteur de bagages. Encore un coup de klaxon !

Je scrute tous les avions qui sont rangés en ligne. De ce côté-ci, il y a plusieurs petits appareils. Certains sont au stade de l'embarquement, d'autres sont en préparation pour leur prochain vol. Difficile de trouver un indice, la destination du vol n'est pas indiquée sur le pare-brise comme dans un bus.

Soudain, j'aperçois ce que je cherchais.

— Là ! dis-je en pointant du doigt un petit bimoteur.

— Le vélo ! ajoute David.

Deux hommes sont en train de placer un vélo sur un tapis roulant. Le vélo de Kynn. Une file de passagers attend devant le petit escalier qui mène à la cabine.

Je passe les visages en revue alors que notre voiture arrive à toute vitesse près de l'avion.

Freinage.

Nous sortons du véhicule. Je repère presque aussitôt l'homme que nous cherchons.

— IL EST LÀ !

Kynn nous aperçoit à son tour, il quitte la file et se met à courir en direction de l'avion. Il pousse deux hôtesses et attrape son vélo sur le tapis roulant. Les préposés aux bagages n'ont même pas le temps de comprendre ce qui leur arrive qu'Edmund Kynn est déjà sur sa bicyclette et pédale comme un fou pour nous distancer.

Simon relance la voiture. Kynn est parti plus vite que nous et prend une bonne avance. Nous sommes tous surpris par l'aisance avec laquelle notre homme se déplace malgré la neige et sa mallette qui lui pend toujours au poignet.

L'homme en blanc a la brillante idée de longer les quais d'embarquement et de zigzaguer entre tous les obstacles. Simon le suit à une certaine distance, mais nous ne pouvons pas le poursuivre partout. Il est plus facile de slalomer entre les obstacles avec un vélo qu'avec un bazou de trois mètres de long et Simon a de la difficulté à manœuvrer avec son bras bandé. Kynn profite de son avantage en passant sous les quais et les passerelles d'embarquement.

— Plus vite ! supplie Maude.

— Si vous voulez aller plus vite, vous n'avez qu'à prendre un avion !

— ATTENTION !

Simon fait une embardée sur la droite pour éviter un véhicule. Tout juste.

— Où est passé Kynn ? demande David.

La voiture ralentit.

Oh non ! Il ne faut pas que nous l'ayons perdu ! Nous regardons tout autour de nous. La confusion est totale. Il y a tellement d'engins, ici.

— Là-bas ! s'écrie Maude en indiquant un vélo perdu entre deux passerelles.

— Il se dirige du côté des vols nationaux, précise David.

Simon contourne aussitôt les quais pour retrouver Kynn. Nous prenons de la vitesse. Trop, peut-être… Alors que nous nous rapprochons de notre cible, un train de bagages vient nous couper la route. Impossible de l'éviter, cette fois. Notre voiture percute de plein fouet les wagons et projette en l'air plusieurs valises qui répandent leur contenu sur l'asphalte.

Par chance, nous étions tous attachés. Le choc n'a pas été trop violent. Le temps de retrouver nos esprits, Simon enclenche la marche arrière pour se dégager du convoi.

Kynn a disparu.

Maude sort pour tenter de le repérer. Simon aussi… enfin pas exactement. Il court chercher son pare-chocs qui s'est décroché sous l'impact, et le range dans le coffre. Je suis éberluée.

Le pilote du train, rouge de colère, s'empresse d'interpeller le journaliste.

— Que cherchez-vous ici ? Vous n'êtes pas supposé être là ! Je veux voir votre autorisation d'accès aux pistes.

Simon ne prend pas le temps de lui répondre et reprend sa place derrière le volant.

— Là ! crie Maude. Derrière le bus !

Kynn est caché derrière un bus bondé qui avance vers les pistes. Il progresse à la même vitesse pour rester camouflé.

Simon repart de plus belle.

J'ai juste le temps d'apercevoir le conducteur du train qui passe un appel radio. J'ai l'impression que les choses vont se gâter.

Il nous faut une petite minute pour contourner les quais et arriver à proximité du bus. Kynn n'est pas juste camouflé, il y est tout bonnement accroché ! Simon doit rester derrière pour le moment puisque le chemin emprunté par le bus n'est pas assez large pour que notre voiture le double.

Le bus approche d'une estrade entourée de gradins, qui est face à la piste principale. Que fabriquent tous ces gens ici, à braver le froid en plein milieu de l'aéroport ?

Pas le temps de résoudre cette énigme. Kynn nous a remarqués. Il lâche le bus, qui commence à ralentir à l'approche de son débarcadère. Le cycliste coupe littéralement à travers champs et s'enfonce sans trop de difficulté dans les grandes étendues de neige qui bordent les pistes d'atterrissages et les routes d'accès.

— Ma parole, ce gars est un vrai expert du vélo sur neige ! s'exclame Maude.

— On n'a aucune chance de le suivre là-dedans, la voiture va s'enliser, lance le journaliste.

— On n'a qu'à rester sur la route, on le retrouvera plus loin, dépêchez ! dis-je alors que notre voiture ralentit.

— Ce qu'il y a devant nous, Lucie, ce n'est plus une route, précise David, c'est une piste.

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas d'autre choix, nous prévient Simon. À moins que vous ne souhaitiez entamer une jasette avec les agents de la sécurité de l'aéroport ?

Je me retourne. Malgré la bâche en plastique, je distingue clairement trois voitures avec des gyrophares qui se dirigent vers nous.

Simon s'élance de plus belle, pied au plancher. Nous sommes précipités dans le creux de nos sièges.

— Wow ! Veuillez attacher votre ceinture et redresser la tablette qui se trouve devant vous ! s'exclame Maude.

Notre voiture s'engage sur la piste. Un coup d'œil en arrière pour constater que même les agents de la sécurité aéroportuaire ne semblent pas vouloir nous suivre ici. Ils sont arrêtés en bout de piste. Simon reprend une allure raisonnable afin de nous laisser le temps de repérer Kynn. Habillé de blanc, sur un vélo blanc dans la neige, il n'est vraiment pas facile à repérer.

— Un vrai Ninja, ce type, reprend Maude. Il disparaît toutes les deux minutes !

Nous croisons une première route d'accès perpendiculaire à la piste. Kynn est passé par là, il reste des traces toutes fraîches dans la neige. Il a aussitôt replongé dans le banc de neige d'en face et a poursuivi sa trajectoire, parallèle à la nôtre, dans le champ d'à côté.

— On peut le devancer, estime David, il faut accélérer et s'engouffrer dans le prochain chemin d'accès à la piste avant qu'il ne le traverse.

— De toute façon, ajoute Maude en pointant le ciel, on n'aura pas tellement le choix de le prendre…

Je me penche légèrement sur le siège pour voir ce qui nous fonce droit dessus.

Je comprends instantanément pourquoi il y avait tant d'agents de sécurité dans l'aéroport, tant de monde sur des gradins au beau milieu du mois de janvier, pourquoi le gardien nous a laissés entrer aussi facilement et surtout, pourquoi personne ne nous a suivis sur la piste. L'arrivée de l'Airbus A380 ! Le plus gros avion civil au monde. Un moment attendu par les fanatiques d'aéronautique depuis des années, mais dont nous nous serions bien passés aujourd'hui !

— Bon sang, mais cet engin est plus gros que le stade olympique !

— Oui, et il s'apprête à se poser juste sur nous, ajoute David.

La prochaine voie d'accès à la piste est à quelques centaines de mètres. Simon fait tout ce qu'il peut pour avancer le plus vite possible. On devrait y arriver. Mais plus nous accélérons, plus la voiture du journaliste émet de drôles de bruits.

— Vous êtes sûr qu'elle tiendra le coup ? demande Maude en se cramponnant.

— Ça fait plus de vingt ans qu'elle tient le coup !

— Vingt ans ? Je suis sûre que vous essayez de la flatter.

L'A380 se rapproche vite. Très vite. Le train d'atterrissage vient de toucher le sol, juste devant nous, à l'autre bout de la piste. Je n'ai jamais vu un avion de cette taille, il est tout simplement gigantesque.

— Traînez pas, Simon, dis-je, paniquée…

— C'est bon, on y arrive, on y arrive.

Nous voyons Kynn passer juste devant notre nez alors que Simon s'apprête à tourner pour prendre la perpendiculaire. Décidément, il est vraiment très rapide. Je ne sais plus si c'est nous qu'il fuit ou les véhicules de la sécurité qui arrivent sur la voie de service pour nous bloquer le passage.

— Hiiii, pas par là ! crie Maude en attrapant le volant de Simon pour l'empêcher de tourner.

La voiture dérape, mais Simon récupère la manœuvre et redresse sa voiture. Nous fonçons toujours en ligne droite, sur la piste, en direction… du plus gros avion que j'aie jamais vu !

— Faut prendre la prochaine, c'est notre dernière chance, affirme David.

— Mais on l'atteindra jamais, l'avion va nous foncer dessus !

— En effet, ça risque d'être serré… murmure Simon en essayant de sortir toute la puissance qu'il peut de son véhicule préhistorique.

Les secondes qui s'écoulent pendant que nous fonçons droit sur un mastodonte de près de trois cents tonnes me glacent le sang. On dit toujours que dans les derniers moments de sa vie, on voit son

existence défiler… eh bien moi, j'ai l'impression de ne même pas avoir le temps d'y penser. L'A380 a commencé à freiner, mais ça ne l'empêche pas d'aller toujours nettement plus vite que nous. Il faut des centaines et des centaines de mètres pour arrêter un avion de cette taille, nous ne pouvons pas espérer qu'il s'arrête avant de nous passer dessus.

— On y arrive, on y arrive ! s'exclame Simon.

— L'avion aussi, il arrive ! rétorque Maude.

Nous sommes tous cramponnés à nos sièges. J'ai l'impression que ça va se jouer sur une fraction de seconde. Notre bazou est à une centaine de mètres de l'avion et à vingt mètres environ de la bifurcation. La voiture est à la limite de se disloquer.

Simon et Maude braquent de toutes leurs forces à l'entrée du tournant. La voiture vire tellement serré que le côté avant droit touche le banc de neige et que l'aile du véhicule encaisse le choc. L'impact fait glisser l'arrière de l'auto sur le bitume, mais pas suffisamment pour déstabiliser le bazou. Simon redresse et commence tout juste à freiner quand Kynn déboule à pleine vitesse d'un gros banc de neige juste à côté de nous.

Dans son élan, le cycliste atterrit littéralement sur le capot de l'auto. Miraculeusement, Kynn parvient à garder l'équilibre et repart en direction de la piste au moment même où l'aile de l'A380 nous passe au-dessus de la tête.

Simon ne perd pas une minute, il fait demi-tour pour suivre Kynn. Alors qu'il relance la voiture, Maude intervient en observant le cycliste.

— Non, attendez, ne bougez pas…

— Mais Maude, il est tellement rapide, il va nous échapper ! dis-je, paniquée.

Maude secoue négativement la tête. Elle me suggère de regarder Kynn, qui pédale comme un fou et passe dans le sillage de l'avion. Alors qu'il arrive sur la piste, juste derrière l'A380, Edmund Kynn

est tout bonnement soufflé dans les airs ! Lui et son vélo sont propulsés à quelques mètres de hauteur avant de retomber durement sur la piste.

— Maintenant, on peut y aller, ajoute Maude.

Je sors de l'auto en même temps que mon amie. Nous nous précipitons vers Kynn, qui est couché sur l'asphalte, complètement sonné.

Je crie à Maude tandis que nous courons.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il a été pris dans l'aspiration de l'avion. Le déplacement d'air sur le fuselage et les ailes crée une espèce de tourbillon de vent très puissant derrière l'appareil. Résultat décoiffant garanti.

J'arrive sur Kynn la première. Je ne peux pas m'empêcher de l'attraper par le collet. Le stress de cette poursuite m'a rendue très très irritable. J'ai besoin de me défouler.

— Touchez pas à la mallette ! Touchez pas à la mallette ! baragouine Kynn.

Je secoue l'individu.

— T'avais promis que ça marcherait, t'avais promis, espèce de…

— Quoi ? Mais de quoi tu parles ?

— La télécommande pour libérer mon père de l'emprise de ton fichu émetteur de merde ! T'as intérêt à me la donner IMMÉDIATEMENT, sinon je fais signe à mon ami, dans la voiture, de te foncer dessus, compris ?

— La télécommande… quoi, c'est pas la mallette que vous voulez ?

— Faut que je te l'écrive ? Tu as appuyé sur le piton alors que mon père était dans une pièce isolée, le signal est pas passé. Imbécile !

Un peu embrouillé, Kynn obtempère sans broncher et me donne ce que je suis venue chercher. Je regarde l'objet qui ressemble à un banal stylo. Difficile d'imaginer que la vie de mon père tient à ce

petit gadget apparemment insignifiant.

— T'appuies sur le capuchon à une distance maximum de vingt mètres du patient. Surtout, tu ne tournes pas la bague qui est au milieu, elle amplifierait le signal, bredouille Kynn.

Mon étreinte sur Kynn se resserre. Mon visage est presque collé sur le sien. Je dois être rouge de colère.

— Je te jure que si ça marche pas et que mon père reste dans le coma, je te retrouverai, dis-je en lâchant enfin l'homme qui retombe sur le sol.

Maude, qui était restée à côté de moi, est surprise de mon attitude.

— Oh là là ! T'es épeurante quand t'es pas de bonne humeur toi !

— Ouais, ben, lui, il m'a cherchée, dis-je en tournant les talons.

Voyant que la voiture de Simon est entourée par les véhicules de la sécurité de l'aéroport, Maude s'empresse de balancer sa fausse carte dans un banc de neige. À notre approche, David, en uniforme, semble avoir la situation bien en main.

— … ce type-là est un fauteur de trouble, affirme-t-il en pointant Kynn. Ça fait un moment qu'on le traque. C'est fort probablement lui qui a fait sauter votre machine distributrice tout à l'heure. Sans doute pour faciliter son passage à la douane. On le soupçonne d'avoir un lien avec le cambriolage du Casino.

— Et toutes ces personnes ? demande un des agents.

— Elles n'y sont pour rien. J'ai réquisitionné le véhicule alors qu'ils arrivaient à l'aéroport. Ils venaient pour voir l'arrivée de l'A380, c'est bien ça ? demande David à Simon.

Le journaliste sort sa carte de presse.

— Oui, oui. Je suis journaliste à Radio-Canada. On peut dire que nous l'avons vu de près !

Le gardien de sécurité revient sur David.

— Très bien. Je demanderai une copie de votre rapport à vos

services. Toutefois, je ne peux pas vous laisser partir avec l'individu immédiatement. Nous avons quelques formalités à régler avec lui avant de vous le transférer, ajoute l'homme, alors que ses collègues mettent la main sur Kynn gisant sur le sol. Nous allons inspecter tous ses biens personnels et nous vous les transmettrons quand nous en aurons fini.

— Je comprends. Prenez tout votre temps. De toute manière, je doute qu'il transporte quoi que ce soit d'intéressant dans sa mallette, ajoute mon ami en fixant Kynn avec un petit sourire.

Entendant les propos de David, Kynn est soudain pris de panique.

— La mallette ! la mallette ! beugle-t-il en se débattant pour se libérer de l'emprise des deux hommes qui le maintiennent. Je dois vérifier que…

Kynn parvient tant bien que mal à libérer son bras et à actionner les deux ouvertures de la mallette. Une pile de magazines de tout genre se répand sur la piste.

— NON ! ! ! s'écrie Kynn. Ce n'est pas…

Je ne peux m'empêcher de décocher un clin d'œil à cet homme que je déteste. Sur ce coup-là, on t'a bien eu, mon grand…

— Rendez-moi le disque dur ! Rendez-le-moi ! Vous ne comprenez pas… C'est dangereux…

Kynn est poussé dans une voiture de patrouille de l'aéroport. Même à l'intérieur, il continue à vociférer dans notre direction pour que nous lui cédions le projet de ma mère.

— Fauteur de trouble ? répète ironiquement l'homme de la sécurité.

— Vous n'imaginez pas à quel point, répond David.

Chapitre 16

Une heure plus tard, nous sommes à nouveau chez la mère de David.

— Tu as récupéré la télécommande ? demande Normand dès que notre petit groupe franchit la porte d'entrée.

Triomphante, je montre l'objet au beau-père de David puis je dépose la mallette dans le salon. Nous filons ensuite dans le petit cabinet dans lequel mon père est installé. Il est livide, les bras allongés le long du corps, toujours branché au soluté.

— Bon, Kynn a dit de se placer à une distance de vingt mètres maximum et de faire bien attention de ne pas tourner la bague…

Je me place près de mon père. Je ne peux pas m'empêcher de croiser les doigts de ma main inoccupée. Si ça rate encore cette fois-ci, je ne sais pas quelle solution je devrai envisager.

Je retiens ma respiration.

J'appuie.

Un petit déclic se fait entendre, puis plus rien. Mon père ne bouge pas.

Je m'approche de lui, je mets ma main sur son visage. Il est toujours aussi blême. Je suis désespérée. Normand s'approche de moi :

— Il avait dit que ça pouvait prendre près de vingt-quatre heures avant que ton père ne revienne à son état normal. Il ne faut peut-être pas s'attendre à une réaction trop rapidement.

— J'aimerais rester quelques minutes près de lui, si ça vous dérange pas, dis-je en regardant les autres.

Tout le monde s'éclipse, excepté David, et je reste en tête-à-tête avec les deux hommes de ma vie. Je m'assieds à côté de la table d'examen. Je parle à mon père à voix basse en lui caressant le bras. David met sa main sur mon épaule et m'attire vers lui. Surprise par son geste, je m'abandonne. Je suis tellement fatiguée de tout ça…

— Le moment n'est peut-être pas bien choisi pour te parler de ça, commence mon copain en jouant dans mes cheveux, mais ça me chicote… Pourquoi tu as eu l'air si bouleversée quand je t'ai parlé de la sœur d'Anita ?

— Normand m'en a parlé.

David est estomaqué. Je sens qu'il se raidit.

— Normand ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Il connaissait à peine Anita, il savait rien de sa famille !

— Il en savait beaucoup plus que tu ne l'imagines…

David semble très irrité.

— Quoi ? En plus de m'empoisonner la vie quand j'étais avec elle, il a fait une enquête sur ses proches ? Ce type est vraiment…

— Non, David, ce n'est pas ce que tu crois. Il serait temps que tu en parles avec lui… sans vous chicaner.

— J'ai pas particulièrement envie de parler avec mon beau-père, si tu veux savoir.

Je retire les bras de David de mes épaules tout en prenant soin de garder sa main dans la mienne.

— S'il te plaît, essaye. Fais-le pour nous. Je crois que les choses iraient bien mieux si vous preniez le temps de jaser un peu.

David prend une grande inspiration. Je vois bien qu'il tente un effort sur lui-même et j'ai bien l'intention de profiter de cet instant pour le mettre au pied du mur. Mon père peut attendre quelques minutes.

Dans son bureau, juste à côté, j'entends Normand qui range ses

affaires. Je me lève et j'emmène David jusqu'à lui. Les deux hommes se regardent sans broncher.

— Normand ? Je pense que vous devriez raconter à David pourquoi vous avez délibérément ruiné sa relation avec Anita Morisset…

L'homme semble surpris par ma déclaration. Il ne s'attendait sans doute pas à devoir reparler de ça maintenant et il a le réflexe de se braquer.

— Je… je n'ai rien à dire à ce sujet.

Malgré cette réponse qui tient du réflexe de protection, j'ai l'impression que Normand est à la veille d'entrouvrir les portes de son passé et d'oser enfin affronter le fantôme qui y est tapi. Celui d'une petite fille qu'il n'a pas pu sauver.

— Normand, votre avenir avec Émilie et David en dépend. C'est à vous de choisir, c'est votre décision. Mais vous savez comme moi qu'un avenir noirci par des remords, ça n'a rien d'amusant… Vous l'avez déjà expérimenté, n'est-ce pas ? Songez à ce que vous pouvez sauver aujourd'hui.

Normand sait que le moment est venu. La question est de savoir s'il va oser faire face ou pas.

Il règne un silence de plomb dans la pièce. Je fixe Normand. Je ne le lâcherai pas tant qu'il n'aura pas répondu. Finalement, il suggère à David d'approcher et le fait entrer dans son bureau.

Ouf, c'est presque gagné ! Je referme délicatement la porte derrière les deux hommes. J'espère juste qu'ils seront capables de se parler sans s'engueuler.

Avant de retourner près de mon père, je bifurque vers le salon. J'ai bien mérité une petite pause.

— Comment va Sidney ? me demande la mère de David.

— C'est encore trop tôt pour le dire, malheureusement, dis-je en m'affalant dans une causeuse.

— En tout cas, il faut admettre qu'on ne s'embête pas, avec

vous ! avoue Simon. En quinze années de carrière, je n'ai jamais réalisé de reportage aussi mouvementé.

— On vous doit une fière chandelle, ajoute Maude. Vous avez piloté comme un as du volant, tout à l'heure.

— Oui et j'ai bien peur que ma voiture ne me le pardonne pas ! Il n'y a pas un côté qui ne soit pas accidenté…

— Je suis sûre qu'avec quelques nouvelles pièces et beaucoup d'amour, elle sera encore bonne pour des années, plaisante Maude.

Le journaliste esquisse un petit sourire.

— Désolée d'avoir douté de vous depuis le début, Simon. Ma mère vous avait fait confiance. Je comprends pourquoi aujourd'hui. Vous êtes un homme de parole. Je me trouve chanceuse d'avoir de tels amis. Sans vous, j'aurais abandonné le projet en ne pensant qu'à moi et à ma petite vie. Ça m'aurait menée dans un cul-de-sac et mon père en serait mort.

Maude passe son bras autour de moi.

— Tu peux être fière de ce que nous avons accompli, Lucie. Il y a peu de gens qui seraient prêts à prendre autant de risques pour assurer le bien-être d'autrui. T'es bien moins égoïste que tu l'imagines.

Les paroles de Maude m'apaisent. Elle, c'est comme une matante contre laquelle on a envie de se blottir. Une doudou réconfortante. Et je n'y résiste pas. On ne peut pas toujours être fort…

En me collant sur mon amie, une vague d'inquiétude refait surface. Dans sa poche, je sens la petite boîte de médicaments qu'elle semble toujours traîner avec elle. Que me cache Maude ? Quel est cet étrange mal qui lui pourrit l'existence et dont elle n'ose pas parler ? Il y a un temps pour tout et je suis trop épuisée pour aborder le sujet avec elle maintenant, mais je me promets bien d'y revenir…

Je tends l'oreille. Pas de bruit ni d'éclats de voix provenant du bureau. J'espère que c'est bon signe.

— C'est presque trop calme, remarque la mère de David. Tu leur as donné un sédatif ?

— Non, juste une bonne raison de communiquer.

Émilie sourit, apparemment contente de mon initiative.

Mon regard se tourne vers la table où est déposée la mallette.

— Maintenant que vous avez le projet à votre disposition, Simon, comment comptez-vous vous y prendre pour remonter votre cote de popularité auprès de votre patron ?

— Les choses ne s'arrangeront pas du jour au lendemain. Je ne veux pas ébruiter le travail de ta mère avant d'avoir son approbation. D'ici à ce qu'elle refasse surface, poursuit-il en se levant et en attrapant la mallette, je vais prendre tout le temps nécessaire pour analyser en détail le projet Tesla et effectuer les recherches complémentaires pour détenir une histoire solide. Mon reportage risque de comporter des accusations sérieuses envers d'anciens membres du gouvernement et d'égratigner plusieurs haut placés. Je veux être sûr de ne pas commettre d'impair, conclut-il en ouvrant la mallette.

Au même moment, un long biiiip résonne dans toute la maison. Dans un premier temps, je crois que ce son provient de la mallette, mais je me ravise rapidement. Ça n'a rien à voir. Ça ressemble au son d'une alarme d'incendie, mais beaucoup plus faible.

Normand sort immédiatement du bureau. Il n'a pas l'air paniqué mais plutôt étonné. Il me regarde.

— Le détecteur de mouvements !

Je bondis aussitôt sur mes pieds et fonce avec le médecin dans la salle d'examen, suivie des autres.

À première vue, mon père ne semble pas avoir bougé. Je m'approche du lit minuscule et prends sa main. Je n'en suis pas sûre, mais j'ai l'impression qu'il a repris des couleurs depuis tout à l'heure.

Normand examine le patient.

— Écartez-vous un peu. Laissez-le respirer.

— Est-ce que ç'a marché ? dis-je, fébrile.

Normand continue d'examiner le corps inerte sans rien dire. David prend ma main et la serre fort. Ce geste tout simple me remplit d'une joie profonde. Je me colle contre lui.

Normand se redresse. Il observe nos mains entrelacées, puis esquisse un petit sourire.

— Oui. Ç'a marché… Ton père est sauvé.

Je saute littéralement dans les bras de David qui tombe presque à la renverse. Je suis tellement contente.

— Suis toujours… trop sensible lorsqu'il… s'agit d'un *happy end*, baragouine Maude, les larmes aux yeux.

Je m'apprête à remercier Simon, mais je ne le vois pas.

— Pas mal sûr qu'il est resté dans le salon, plongé dans les notes de ta mère, me fait remarquer Maude en rigolant. Déformation professionnelle.

Normand en profite pour nous faire sortir de la pièce quelques instants, le temps pour lui de vérifier certains détails de l'état de santé de mon père.

Je me précipite la première sur le journaliste mais je m'arrête net. Simon n'a pas bougé d'un millimètre depuis tout à l'heure. Il est toujours debout devant la mallette ouverte. Presque tétanisé. Blanc de peur. Avec une feuille de papier entre les mains.

— Simon, qu'est-ce qui se passe ?

Le journaliste a toutes les misères du monde à bafouiller une réponse.

— Mau… Maude, venez ici un instant, s'il… s'il vous plaît…

Maude nous prie de rester où nous sommes puis elle rejoint Simon d'un pas hésitant, ne sachant pas à quoi s'attendre. Ses yeux parcourent rapidement le document. Elle prend instantanément la même teinte que le journaliste. À cette différence près qu'elle examine attentivement ce qui se trouve devant elle.

Je ne peux pas m'empêcher d'avancer. Cette mallette est censée contenir un disque dur et une grosse liasse de papiers. Pas de quoi devenir cadavérique.

Maude ne me laisse pas le temps de distinguer ce qu'il y a dans le porte-documents. Elle me demande de m'arrêter.

— Allez tous dans la salle d'examen, c'est la plus reculée de la maison. Et surtout, ne restez pas près des fenêtres. Je vais sortir et m'occuper de cet engin.

Chapitre 17

Malgré les recommandations de Maude, dès que celle-ci est à l'extérieur, je jette un œil par la fenêtre de l'entrée. Impossible de distinguer l'intérieur de la mallette d'ici.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Qu'y a-t-il là-dedans que je n'ai pas vu ?

Simon me tire par le bras et m'emmène à l'abri, dans la pièce du fond.

— Simon, qu'est-ce qui se passe ?

— Suivez-nous, Lucie. Ne traînez pas.

— Si vous demandez un coup de main à Maude, c'est pas pour rien ! affirme David. Il y a une charge explosive dans cette valise, n'est-ce pas ?

Je ne respire plus. Le journaliste opine de la tête.

— En tout cas, ça y ressemble drôlement.

— Quoi ? Vous voulez dire que la mallette est piégée ? lance Émilie, catastrophée.

En entrant dans la petite pièce, nous sommes directement interpellés par Normand.

— Je vous avais demandé de rester…

— Fermez la porte, lance David. Tout le monde derrière le bureau !

Je suis paniquée. Maude est en train de risquer sa vie pour nous. Je n'ai aucune envie de voir mon amie soufflée par une explosion.

Les choses vont trop vite !

C'est seulement à ce moment-là que je me rends compte que mon père a les yeux ouverts et qu'il me regarde tendrement.

— Papa ! dis-je en lui plongeant dessus.

Je me serre contre lui. Il ne bouge pas trop.

— Comment tu te sens ?

— En… gouuuu… rdi… articule-t-il difficilement.

Je regarde Normand pour être sûre que tout est normal.

— Pas d'inquiétude, son organisme est en train de récupérer lentement. C'est comme s'il sortait d'une longue anesthésie. Il ne peut pas encore bouger beaucoup. Le langage va revenir avec le reste. Pourriez-vous m'expliquer ce que vous fabriquez tous derrière mon bureau ?

J'avais presque oublié la menace imminente qui planait sur nous. Pas question d'avoir sorti mon père de son coma pour en faire la victime d'une explosion.

— Normand, il faut mettre mon père à l'abri.

— Suis… où ? demande mon père.

— Chez un ami, t'inquiète pas, je t'expliquerai.

— Mais à l'abri de quoi, à la fin ? s'énerve le médecin.

J'entends Maude qui rentre à l'intérieur. Simon ouvre la porte du cabinet.

— C'est bon, vous pouvez sortir ! annonce ma matante préférée.

Tout le petit groupe se précipite dans le salon, soulagé. Pour ma part, je reste encore un peu à regarder mon père reprendre vie. Je suis tellement heureuse de le voir à nouveau éveillé, conscient.

— Il s'est passé pas mal de choses depuis la nuit de Noël, je vais avoir quelques petits trucs à te raconter, lui dis-je en souriant.

— Simon, ici ? tente d'articuler mon père. Projet Tesla ?

Je comprends que mon père était au courant du rôle de Simon dans toute cette affaire. Il sait que si Simon est avec moi, c'est que j'ai dû m'occuper du projet de ma mère.

— Tout va bien papa. Ne t'inquiète pas, nous l'avons en notre possession.

Au même moment, David m'interpelle du salon.

Je signale à mon père que je reviens dans quelques minutes.

J'arrive dans la grande pièce, le cœur battant, toute contente que les choses s'améliorent si vite. Tout le monde est autour de la table, sur laquelle Maude a déposé le disque dur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je voulais être sûre que c'était bien une fausse bombe, explique Maude en retournant l'appareil électronique.

Le disque dur que nous présente Maude ressemble beaucoup au disque dur qui se trouvait dans la mallette lorsque je l'ai ouverte la première fois, à quelques détails près. Sur l'avant du périphérique se trouvent deux petites diodes, une verte et une rouge qui clignote. Elles donnent l'impression d'avoir été ajoutées par un électronicien amateur.

— Elle est fausse ? interroge David.

— Oui, c'est juste un circuit électronique élémentaire.

— De quoi parlez-vous, où est le contenu du disque dur ? dis-je, prise de panique.

— J'ai bien peur que la boîte que tu as devant les yeux n'ait plus rien à voir avec le disque dur de ta mère.

— Mais il est où ? C'est quoi ce truc ?

— Quelqu'un a voulu laisser croire qu'il s'agissait d'un explosif.

— Mais qui ? Pourquoi ?

Je ne sais plus quoi penser. Il y a tout juste deux minutes, je croyais que nous avions récupéré l'essentiel du projet, et voilà que tout s'écroule une nouvelle fois. Ça n'arrêtera donc jamais ?

Maude sort une feuille de papier, qui était restée prise dans la poche avant de la mallette.

— Voici ce que David a pris pour l'horaire de vol de Kynn, tout à l'heure, dans les toilettes de l'aéroport. C'était en fait une lettre.

Maude me tend le document.

Cher collègue,

Prenez grand soin de porter à qui de droit votre précieux colis. Ne dérogez pas de votre itinéraire, car ce que vous transportez peut s'avérer très capricieux.

Pour ma part, ne vous inquiétez pas, je prendrai soin de votre précieuse plante...

Bon voyage.

Lampron

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? C'est Lampron qui a le bon disque ! dis-je, tétanisée.

— J'ai bien peur que oui, admet Maude. Il nous a complètement bernés.

— Mais comment il a fait son coup ? demande David. On a gardé Kynn à l'œil tout le temps où il était à l'aéroport.

— Pas exactement « tout le temps ». Pourrais-tu définir l'odeur qu'il y avait dans les toilettes de l'aéroport quand tu y es entré ? reprend mon amie en s'adressant à David.

— Difficile à dire… Produits de nettoyage, odeur forte, je ne suis pas spécialiste.

— Éther ?

— Peut-être, oui.

— La femme de ménage ? dis-je, sceptique.

— Elle lui a probablement vaporisé un peu d'éther éthylique en pleine face. Juste histoire de le sonner. Ce produit était autrefois utilisé pour endormir les patients en médecine. La complice de Lampron a ensuite échangé les disques durs pendant que Kynn était inconscient et lui a laissé cette lettre en souvenir.

J'essaye de me remémorer les traits de cette femme de ménage. Je savais bien que sa tête me disait quelque chose aussi… Tout à

coup, j'ai le déclic.

— Je pense savoir qui c'est !

— Tu l'as vue ? me demande Maude.

— Elle est passée à côté de moi quand nous étions dans la file d'attente… Je sais bien que c'est fou mais… je crois que c'était Karen.

— Quoi ? Celle qui a tenté de vous doubler lors du vol du Casino ? demande David.

— Hum… Ç'aurait de l'allure, estime mon amie. Elle a été flouée lors du cambriolage et elle était déjà en rapport avec Lampron. Il a dû lui proposer une autre job pour se racheter.

Tout est clair dans ma tête, à présent. Karen déguisée en femme de ménage récupère le bon disque. Elle sort des toilettes des hommes. Lampron, en quittant son siège à la hâte, percute Karen, qui lui remet discrètement le disque. Ensuite, Lampron n'a plus qu'à s'en aller, ni vu, ni connu.

— C'est terrible ! dis-je, désemparée. On se retrouve à notre point de départ !

— Mais pourquoi Lampron a-t-il pris la peine de piéger la mallette avec un faux explosif ? demande Simon.

— Pour se débarrasser de Kynn, évidemment ! répond Maude. Lampron n'avait surtout pas envie que Kynn se mette à le poursuivre pour récupérer son dû. Dans la note qu'il lui a laissée, il lui conseille d'ailleurs fortement de prendre l'avion comme prévu, sinon BADABOUM ! Lampron a tenté le tout pour le tout et il a eu raison : Kynn n'a pas les compétences requises pour détecter s'il s'agit d'une bombe fonctionnelle ou non, alors il n'a pas pris de risque et il s'apprêtait à monter quand même dans l'avion comme on le lui ordonnait.

— Fallait l'oser, tout de même ! Prendre un avion en sachant qu'on a un explosif au bout du bras. Il devait s'attendre à être arrêté aux douanes, remarque David.

— Il s'est sans doute dit qu'il valait mieux passer un séjour en prison plutôt que de se ramasser éparpillé en pièces détachées sur le sol. Si je n'avais pas intercepté la mallette moi-même, Kynn aurait été arrêté sur-le-champ pour une vérification en règle. Il aurait passé quelque temps à l'écart pour interrogatoire. C'est précisément ce que souhaitait Lampron : gagner du temps sur son adversaire pour pouvoir fuir sans la moindre inquiétude.

Je n'en reviens pas ! Et si je me fie à l'air éberlué des autres, eux non plus.

— On a cru que Lampron renonçait alors qu'il avait déjà récupéré le disque dur, dis-je en me laissant tomber sur une chaise. Ce type nous a bernés depuis le début !

— Y a juste une chose que je ne saisis pas, dit David. Comment a-t-il su que Kynn nous avait repris la mallette ?

— Probablement de la même manière qu'il a su que la mallette était à Radio-Canada quand Lucie y était, précise mon amie en inspectant l'objet. Lors de sa première rencontre avec Kynn, Lampron a-t-il eu l'occasion de toucher le porte-documents ?

— Oui, une ou deux secondes, répond David, quand Kynn lui en a montré le contenu.

Maude passe sa main dans le fond de la valise et en retire un petit bidule de la taille d'un gros grain de riz.

— Lampron savait très bien que Kynn ne lui remettrait jamais la mallette lors de cette première conversation. Sa manœuvre était simplement destinée à placer ce minuscule émetteur sur la mallette afin de pouvoir le suivre partout et en tout temps.

— Une balise GPS ! constate David, subjugué. Voilà pourquoi il passait son temps à regarder son Blackberry. Il suivait les déplacements de la mallette !

Voyant mon air dépité, Maude essaye de me mettre du baume sur le cœur.

— Désolée, ma belle, je pensais vraiment que cette fois ça y

était. Lampron s'est montré plus fin joueur que nous.

— Lampron sera toujours meilleur joueur que nous… Ce type a l'esprit le plus tordu mais aussi le plus brillant que je connaisse. La preuve, c'est lui qui a gagné ! Maintenant, les dirigeants d'Atmospheric Energies détiennent ce qu'ils ont toujours souhaité posséder et ils vont rendre le projet Tesla opérationnel. Vous savez comme moi ce que ça signifie. On ne pourra plus les arrêter. C'est terminé.

— Lucie, on a fait ce qu'on pouvait. Tu n'as rien à te reprocher, m'assure Maude.

— Ah non ? dis-je en me redressant d'un bond. Et comment je vais expliquer à mes parents que j'ai foutu en l'air toutes les années de recherche de ma mère ? J'ai pas été à la hauteur de leurs attentes, j'ai pas été à la hauteur de la responsabilité que m'a confiée ma mère. J'ai été nulle ! Voilà tout, dis-je, les larmes aux yeux.

Au même moment, j'entends une voix très faible, derrière moi. Je me retourne. Mon père s'approche dans un fauteuil roulant, poussé par Normand.

— J'ai crrrrru comprendre, par mon mééé… decin ici présent, articule difficilement mon père, que sans toi, je… je serais sans doute resté à… à… à l'état de plante verte pour le restant de mmmmes jours. Et tu prétends que tu n'as p… p… pas été à la hauteur ? Tu plaisantes, j'espère ?

— Papa, le disque dur, c'est Lampron qui…

— J'ai entendu. Tu… tu as fait ton maximum, Lucie. Ta mère et mmmmoi n'aurons jamais à te reprocher quoi… quoi que ce soit à ce sujet. N'imp… n'importe qui se serait fait avoir.

— Papa, tu ne te rends pas compte : ils risquent d'utiliser le projet sur le Canada ! Et sur le reste du monde ensuite ! Personne ne pourra plus les en empêcher, maintenant.

Simon m'interrompt.

— Excusez-moi, Lucie, mais je crois que vous vous trompez.

— Pardon ?

— D'après mes faibles connaissances en météorologie et selon ce que j'ai commencé à lire dans les documents de votre mère, il y a un moyen de contrer la menace. C'est une des fonctions premières de l'invention de Catherine : empêcher les situations climatiques extrêmes en les déviant ou en les annulant.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De combattre le feu par le feu.

— Pourriez-vous être un peu plus clair, Simon ? J'ai vraiment du mal à vous suivre.

Mon père reprend la parole.

— Utiliser le projet Teslaaa… de ta mère pour combattre les mmm… modifications climatiques lancées par Atmospheric Energies. C'est laaaa… seule méthode possible.

— Mais maman ne sait pas qu'Atmospheric détient maintenant l'intégralité du projet.

Mon père me regarde fixement, une étincelle dans l'œil.

— T… tout juste. C'est bien pour… pour ça qu'il est temps de la retrouver.

Photo : © Martine Doyon

FABRICE BOULANGER

Tout jeune déjà, Fabrice Boulanger adorait inventer et mettre en images des histoires. Après avoir étudié le cinéma et la scénarisation, il a fait des études supérieures en illustration et bande dessinée. Quelques années plus tard, il quittait sa Belgique natale pour émigrer au Québec où, depuis, il illustre des livres pour enfants. C'est pour nous faire découvrir encore mieux les dédales de son imagination qu'il a décidé d'écrire et de nous plonger dans la tortueuse intrigue de la série *Alibis inc*.

Fiches d’exploitation pédagogique

Vous pouvez vous les procurer sur notre site Internet à la section jeunesse / matériel pédagogique.

www.quebec-amerique.com

LE PROJET TESLA

FABRICE BOULANGER
ILLUSTRATION : LAURINE SPEHNER

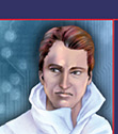
LA SUITE D'*ALIBIS INC.* ET DE *JEU DE DAMES* ! LE SUSPENSE CONTINUE !

Lucie n'est pas au bout de ses peines. Après avoir été impliquée dans le plus gros cambriolage que Montréal ait connu, la voilà qui doit sauver la vie de son père, tout en essayant de récupérer un projet scientifique top secret conçu par sa mère…

Pourchassée par des ennemis sans scrupules, la jeune femme se retrouve acculée au pied du mur. Doit-elle se résigner à laisser le projet Tesla tomber entre des mains mal intentionnées si cela peut l'aider à régler ses problèmes personnels ? Entre les poursuites effrénées et les règlements de comptes, Lucie trouvera-t-elle le temps de clarifier ses histoires de cœur avec le beau David ?

Troisième tome de la série *Alibis*, *Le Projet Tesla* plonge les lecteurs dans les rouages d'une intrigue aux allures de course contre la montre. Un suspense vif et intelligent qui mêle habilement nouvelles technologies et environnement.

À lire également :
Alibis 1 – Alibis inc.
Alibis 2 – Jeu de dames



quebec-amerique.com